HIS

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME VII.

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

186

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces,
d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES
et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme
des *Plantes*.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XVII.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. QUÉBEC

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

Desève del. *Vᵉ Tardieu Sculp.*

1. LE HARLE. 2. LA PIETTE.

HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX.

XXIXe GENRE.

LE HARLE, *MERGUS.*

(Bec dentelé.)

Caractère générique : bec onguiculé, dentelé en alènes.

LE HARLE.

Première espèce.

Le harle, dit Belon, *fait autant de dégât sur un étang qu'en pourroit faire un bièvre ou castor;* c'est pourquoi, ajoute-t-il, le peuple donne le nom de

bièvre à cet oiseau ; mais Belon paroît se tromper ici avec le peuple au sujet du bièvre ou castor qui ne mange pas de poisson, mais de l'écorce et du bois tendre, et c'est à la *loutre* qu'il falloit comparer cet oiseau ichthyophage, puisque de tous les animaux quadrupèdes, aucun ne détruit autant de poisson que la loutre.

Le harle est d'une grosseur intermédiaire entre le canard et l'oie ; mais sa taille, son plumage et son vol raccourci, lui donnent plus de rapport avec le canard. C'est avec peu de justesse que Gessner lui a donné la dénomination de *merganser*, oie-plongeon, par la seule ressemblance du bec à celui du plongeon, puisque cette ressemblance est très-imparfaite. Le bec du harle est à-peu-près cylindrique et droit jusqu'à la pointe comme celui du plongeon ; mais il en diffère en ce que cette pointe est crochue et fléchie en manière d'ongle courbe, d'une

substance dure et cornée ; et il en diffère encore en ce que les bords en sont garnis de dentelures dirigées en arrière. La langue est hérissée de papilles dures et tournées en arrière comme les dentelures du bec, ce qui sert à retenir le poisson glissant, et même à le conduire dans le gosier de l'oiseau ; aussi, par une voracité peu mesurée, avale-t-il des poissons beaucoup trop gros pour entrer tout entiers dans son estomac ; la tête se loge la première dans l'œsophage, et se digère avant que le corps puisse y descendre.

Le harle nage tout le corps submergé et la tête seule hors de l'eau ; il plonge profondément, reste longtemps sous l'eau et parcourt un grand espace avant de reparoître. Quoiqu'il ait les ailes courtes, son vol est rapide, et le plus souvent il file au-dessus de l'eau, et il paroît alors presque tout blanc ; aussi l'appelle-t-on *harle blanc* en quelques endroits, comme en Brie,

où il est assez rare ; cependant il a le devant du corps lavé de jaune-pâle ; le dessus du cou avec toute la tête est d'un noir changeant en vert par reflets ; et la plume qui en est fine, soyeuse, longue, et relevée en hérisson depuis la nuque jusque sur le front, grossit beaucoup le volume de la tête. Le dos est de trois couleurs, noir sur le haut et sur les grandes pennes des ailes, blanc sur les moyennes et la plupart des couvertures, et joliment liséré de gris sur blanc au croupion ; la queue est grise : les yeux, les pieds et une partie du bec sont rouges.

Le harle est, comme on voit, un fort bel oiseau, mais sa chair est sèche et mauvaise à manger ; la forme de son corps est large et sensiblement aplatie sur le dos ; on a observé que la trachée-artère a trois renflemens, dont le dernier, près de la bifurcation, renferme un labyrinthe osseux. Cet appareil contient de l'air que l'oiseau

peut respirer sous l'eau. Belon dit aussi avoir remarqué que la queue du harle est souvent comme froissée et rebroussée par le bout, et qu'il se perche et fait son nid, comme le cormoran, sur les arbres ou dans les rochers; mais Aldrovande dit au contraire, et avec plus de vraisemblance, que le harle niche au rivage et ne quitte pas les eaux. Nous n'avons pas eu occasion de vérifier ce fait; ces oiseaux ne paroissent que de loin à loin dans nos provinces de France, et toutes les notices que nous en avons reçues, nous apprennent seulement qu'il se trouve en différens lieux et toujours en hiver. On croit en Suisse que son apparition sur les lacs annonce un grand hiver; et quoique cet oiseau doive être assez connu sur la Loire, puisque c'est là, suivant Belon, qu'on lui a imposé le nom de *harle* ou *herle*, il semble, d'après cet observateur lui-même, qu'il se transporte en hiver

dans des climats beaucoup plus méridionaux, car il est du nombre des oiseaux qui viennent du nord jusqu'en Egypte pour y passer l'hiver, suivant Belon, quoique, d'après ses propres observations, il paroisse que cet oiseau se trouve sur le Nil en toute autre saison que celle de l'hiver, ce qui est assez difficile à concilier.

Quoi qu'il en soit, les harles ne sont pas plus communs en Angleterre qu'en France, et cependant ils se portent jusqu'en Norwège, en Islande, et peut-être plus avant dans le nord. On reconnoît le harle dans le *geir-fugl* des Islandais, auquel Anderson donne mal-à-propos le nom de *vautour,* à moins qu'on ne suppose que le harle, par sa voracité, est le vautour de la mer; mais il paroît que ces oiseaux n'habitent pas constamment la côte d'Islande, puisque les habitans, à chacune de leurs apparitions, ne manquent pas d'attendre quelque grand événement.

Dans le genre du harle, la femelle est constamment et considérablement plus petite que le mâle; elle en diffère aussi, comme dans la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, par les couleurs; elle a la tête rousse et le manteau gris, et c'est de cette femelle, décrite par Belon sous le nom de *bièvre*, que M. Brisson fait son septième harle.

LE HARLE HUPPÉ.

Seconde espèce.

Le harle commun que nous venons de décrire, n'a qu'un toupet et non pas une huppe; celui-ci porte une huppe bien formée, bien détachée de la tête, et composée de brins fins et longs, dirigés de l'occiput en arrière; il est de la grosseur du canard; sa tête et le haut du cou sont d'un noir-violet changeant en vert-doré; la poitrine est d'un roux varié de blanc; le dos noir; le croupion et les flancs sont rayés en zig-zags de brun et de gris-

blanc ; l'aile est variée de noir, de brun, de blanc et de cendré; il y a des deux côtés de la poitrine vers les épaules, d'assez longues plumes blanches bordées de noir, qui recouvrent le coude de l'aile lorsqu'elle est pliée; le bec et les pieds sont rouges. La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a la tête d'un roux terne, le dos gris et tout le devant du corps blanc, foiblement teint de fauve sur la poitrine.

Suivant Willulghby, cette espèce est très-commune sur les lagunes de Venise ; et comme Muller témoigne qu'on la trouve en Danemarck, en Norwège, et que Linnæus dit qu'elle habite aussi en Laponie, il est très-probable qu'elle fréquente les contrées intermédiaires : et en effet, Schwenckfeld assure que cet oiseau passe en Silésie, où on le voit au commencement de l'hiver sur les étangs dans les montagnes. M. Salerne dit qu'il est fort commun sur la Loire; mais par la ma-

nière dont il en parle, il paroît l'avoir très-mal observé.

LA PIETTE ou le PETIT HARLE *huppé*.

Troisième espèce.

La piette est un joli petit harle à plumage pie, et auquel on a donné quelquefois le nom de *religieuse*, sans doute à cause de la netteté de sa belle robe blanche, de son manteau noir et de sa tête coiffée en effilés blancs couchés en mentonnière, et relevés en forme de bandeau, que coupe par-derrière un petit lambeau de voile d'un violet-vert obscur; un demi-collier noir sur le haut du cou achève la parure modeste et piquante de cette petite religieuse ailée; elle est aussi fort connue sous le nom de *piette* sur les rivières d'Are et de Somme en Picardie, où il n'est pas de paysan, dit Belon, qui ne la sache nommer; elle est un peu plus grande que la sarcelle, mais moindre que le morillon; elle a le bec

noir, et les pieds d'un gris-plombé; l'étendue du blanc et du noir dans son plumage est fort sujette à varier, de sorte que quelquefois il est presque tout blanc; la femelle n'est pas aussi belle que le mâle; elle n'a point de huppe, sa tête est rousse, et le manteau est gris.

LE HARLE A MANTEAU NOIR.

Quatrième espèce.

Nous réunissons ici sous la même espèce le *harle noir* et le *harle blanc et noir* de M. Brisson, qui sont les *troisième* et *sixième* harles de Schwenckfeld, parce qu'il nous paroît qu'il y a entr'eux moins de différence que l'on en observe dans ce genre entre le mâle et la femelle, d'autant plus que ces deux harles sont à-peu-près de la même taille. Belon, qui en a décrit un sous le nom de *tiers*, dit qu'on l'appelle ainsi parce qu'il est comme moyen, ou *en tiers entre la cane* et *le morillon*,

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

et que ses ailes, par leur bigarrure, imitent la variété des ailes du morillon; mais il a tort de joindre son [illegible] *tiers* à cet oiseau, puisque le bec est entièrement différent de celui du morillon; et quant à sa taille, elle est plus approchante de celle du canard. Au reste, il a la tête, le dessus du cou, le dos, les grandes pennes de l'aile et le croupion noirs, et tout le devant du corps d'un beau blanc, avec la queue brune. Cette description convient donc en entier au *harle blanc et noir* de M. Brisson, et elle convient également à son *harle noir,* excepté qu'au cou de celui-ci on voit du rouge-bai, et qu'il a la queue noire: tous deux ont le bec et les pieds rouges. Schwenckfeld, en disant du premier qu'on le voit rarement en Silésie, n'insinue pas que le dernier y soit plus commun, en observant qu'il paroît quelques-uns de ces oiseaux sur les rivières au mois de mars, à la fonte des glaces.

LE HARLE ÉTOILÉ.

Cinquième espèce.

La grande différence de livrée entre le mâle et la femelle dans le genre des harles, a causé plus d'un double emploi dans l'énumération de leurs espèces, comme on peut le remarquer dans les listes de nos nomenclateurs : nous soupçonnons fortement qu'il y a encore ici une de ces méprises qui ne sont que trop communes en nomenclature. Il nous paroît que l'espèce de ce harle étoilé, mieux décrite et mieux connue, ne sera peut-être qu'une femelle des espèces précédentes ; Willulghby le pensoit ainsi : il dit que ce même harle étoilé, qui est le *mergus glacialis* de Gessner, n'est que la femelle de la piette ; et ce qui semble le prouver, c'est que le *mergus glacialis* se trouve quelquefois tout blanc ; particularité qui appartient à la piette.

Quoi qu'il en soit, M. Brisson tire la dénomination de *harle étoilé*, d'une tache blanche figurée en étoile, que porte, à ce qu'il dit, ce harle, au-dessous d'une tache noire qui lui enveloppe les yeux : le dessus de la tête est d'un rouge-bai ; le manteau d'un brun noirâtre ; tout le devant du corps est blanc, et l'aile est mi-partie de blanc et de noir ; le bec est noir ou de couleur plombée, comme dans la piette, et la grosseur de ces deux oiseaux est à-peu-près la même. Gessner dit que ce harle porte en Suisse le nom de *canard des glaces* (*ysentle*), parce qu'il ne paroît sur les lacs qu'un peu avant le grand froid qui vient les glacer.

LE HARLE COURONNÉ.

Sixième espèce.

Ce harle, qui se trouve en Virginie, est très-remarquable par sa tête couronnée d'un beau limbe, noir à la cir-

conférence et blanc au milieu, et formé de plumes relevées en disque ; ce qui fait un bel effet, mais qui ne paroît bien que dans l'oiseau vivant. On le voit dans la belle figure que Catesby a donnée de cet oiseau qu'il a dessiné vivant ; sa poitrine et son ventre sont blancs ; le bec, la face, le cou et le dos sont noirs ; les pennes de la queue et de l'aile sont brunes ; celles de l'aile les plus intérieures, sont noires et marquées d'un trait blanc. Ce harle est à-peu-près de la grosseur du canard ; la femelle est toute brune, et sa huppe est plus petite que celle du mâle. Fernandez a décrit l'un et l'autre sous le nom mexicain d'*ecatototl*, en y ajoutant le surnom de *avis venti*, oiseau du vent, sans en indiquer la raison. Ces oiseaux se trouvent au Mexique et à la Caroline, aussi bien qu'en Virginie, et se tiennent souvent sur les rivières et les étangs.

Espèces connues dans ce genre.

Le Harle couronné, *mergus Cucullatus.*
Le Harle proprement dit, *mergus Merganser.*
Le Harle huppé, *mergus Serrator.*
La Piette, *mergus Albellus.*
Le Harle étoilé, *mergus Minutus.*
Le Harle à queue fourchue, *mergus Furcifer.*

XXXe GENRE.

LE PHAETON ou PAILLE-EN-QUEUE, *PHAETON.*

(Bec dentelé.)

Caractère générique : bec en couteau.

L'OISEAU DU TROPIQUE, ou LE PAILLE-EN-QUEUE.

Nous avons vu des oiseaux se porter du nord au midi, et parcourir d'un vol libre tous les climats de la terre et des mers ; nous en verrons d'autres confinés aux régions polaires comme les derniers enfans de la nature mourante sous cette sphère de glace : celui-ci semble au contraire être attaché au char du so-

LE

R E.

N-QUEUE,

couteau.

PIQUE,
EUE.

se porter
d'un vol
rre et des
res confi-
e les der-
ante sous
i semble
ar du so-

Deseve del. *L.e Tardieu Sculp.*

1. LE PAILLE EN QUEUE À 1 BRIN.

2. LE PAILLE EN QUEUE À 2 BRINS.

leil sous la zone brûlante que bornent les tropiques. Volant sans cesse sous ce ciel enflammé, sans s'écarter des deux limites extrêmes de la route du grand astre, il annonce aux navigateurs leur prochain passage sous ces lignes célestes; aussi tous lui ont donné le nom d'*oiseau du Tropique*, parce que son apparition indique l'entrée de la zone torride, soit qu'on arrive par le côté du nord ou par celui du sud, dans toutes les mers du monde que cet oiseau fréquente également.

C'est même aux îles les plus éloignées et jetées le plus avant dans l'océan équinoxial des deux Indes, telles que l'Ascension, Sainte-Hélène, Rodrigue et celles de France et de Bourbon, que ces oiseaux semblent surgir par choix, et s'arrêter de préférence. Le vaste espace de la mer Atlantique du côté du nord, paroît les avoir égarés jusqu'aux Bermudes, car c'est le point du globe où ils se sont le plus écartés des limites de la

zone torride; ils habitent et traversent toute la largeur de cette zone, et se retrouvent à son autre limite vers le midi, où ils peuplent cette suite d'îles que M. Cook nous a découvertes sous le tropique austral, aux Marquises, à l'île de Pâque, aux îles de la Société et à celle des *Amis*. MM. Cook et Forster ont aussi rencontré ces oiseaux en divers endroits de la pleine-mer, vers ces mêmes latitudes; car quoique leur apparition soit regardée comme un signe de la proximité de quelque terre, il est certain qu'ils s'en éloignent quelquefois à des distances prodigieuses, et qu'ils se portent ordinairement au large à plusieurs centaines de lieues.

Indépendamment d'un vol puissant et très-rapide, ces oiseaux ont, pour fournir ces longues traites, la faculté de se reposer sur l'eau, et d'y trouver un point d'appui au moyen de leurs larges pieds entièrement palmés, et dont les doigts sont engagés par une mem-

brane comme ceux des cormorans, des fous, des frégates, auxquels le paille-en-queue ressemble par ce caractère, et aussi par l'habitude de se percher sur les arbres; cependant il a beaucoup plus de rapport avec les hirondelles de mer qu'avec aucun de ces oiseaux; il leur ressemble par la longueur des ailes qui se croisent sur la queue lorsqu'il est en repos; il leur ressemble encore par la forme du bec qui, néanmoins, est plus fort, plus épais et légèrement dentelé sur les bords.

Sa grosseur est à-peu-près celle d'un pigeon commun; le beau blanc de son plumage suffiroit pour le faire remarquer, mais son caractère le plus frappant est un double long brin qui ne paroît que comme une paille implantée à sa queue, ce qui lui a fait donner le nom de *paille-en-queue*. Ce double long brin est composé de deux filets, chacun formé d'une côte de plume presque nue, et seulement garnie de petites barbes

très-courtes ; et ce sont des prolongemens des deux pennes du milieu de la queue, laquelle du reste est très-courte et presque nulle. Ces brins ont jusqu'à vingt-deux ou vingt-quatre pouces de longueur ; souvent l'un des deux est plus long que l'autre, et quelquefois il n'y en a qu'un seul, ce qui tient à quelque accident ou à la saison de la mue, car ces oiseaux les perdent dans ce temps, et c'est alors que les habitans d'Otaïti et des autres îles voisines ramassent ces longues plumes dans leurs bois, où ces oiseaux viennent se reposer pendant la nuit; ces insulaires en forment des touffes et des panaches pour leurs guerriers : les Caraïbes des îles de l'Amérique se passent ces longs brins dans la cloison du nez, pour se rendre plus beaux ou plus terribles.

On conçoit aisément qu'un oiseau d'un vol aussi haut, aussi libre, aussi vaste, ne peut s'accommoder de la captivité : d'ailleurs ses jambes courtes et

placées en arrière, le rendent aussi pesant, aussi peu agile à terre qu'il est leste et léger dans les airs. On a vu quelquefois ces oiseaux fatigués ou déroutés par les tempêtes, venir se poser sur le mât des vaisseaux et se laisser prendre à la main. Le voyageur Leguat parle d'une plaisante guerre entr'eux et les matelots de son équipage, dont ils enlevoient les bonnets.

On distingue deux ou trois espèces de paille-en-queue, mais qui ne semblent être que des races ou variétés qui tiennent de très-près à la souche commune. Nous allons donner la notice de ces espèces, sans prétendre qu'elles soient en effet spécifiquement différentes.

LE GRAND PAILLE-EN-QUEUE.

Première espèce.

C'est sur-tout par la différence de grandeur que nous pouvons distinguer

les espèces ou variétés de ces oiseaux. Celui-ci égale ou même surpasse la taille d'un gros pigeon de volière; ses pailles ou brins ont près de deux pieds de longueur, et l'on voit sur son plumage tout blanc, de petites lignes noires en hachures au-dessus du dos, et un trait noir en fer-à-cheval qui embrasse l'œil par l'angle intérieur; le bec et les pieds sont rouges. Ce paille-en-queue qui se trouve à l'île Rodrigue, à celle de l'Ascension et à Cayenne, paroit être le plus grand de tous ces oiseaux.

LE PETIT PAILLE-EN-QUEUE.

Seconde espèce.

Celui-ci n'est que de la taille d'un petit pigeon commun ou même au-dessous; il a, comme le précédent, le fer-à-cheval noir sur l'œil, et de plus il est tacheté de noir sur les plumes de l'aile voisines du corps, et sur les grandes pennes; tout le reste de son plumage est

blanc, ainsi que les longs brins; les bords du bec qui, dans le grand paille-en-queue, sont découpés en petites dents de scie rebroussées en arrière, le sont beaucoup moins dans celui-ci : il jette par intervalles un petit cri, *chiric*, *chiric*, et pose son nid dans des trous de rochers escarpés ; on n'y trouve que deux œufs, suivant le P. Feuillée, qui sont bleuâtres et un peu plus gros que des œufs de pigeon.

Par la comparaison que nous avons faite de plusieurs individus de cette seconde espèce, nous avons remarqué à quelques-uns des teintes de rougeâtre ou de fauve sur le blanc de leur plumage, variété que nous croyons provenir de l'âge, et à laquelle nous rapporterons le *paille-en-queue fauve* de M. Brisson, avec d'autant plus d'apparence qu'il le donne comme plus petit que le *paille-en-queue blanc*. Nous avons aussi remarqué des variétés considérables, quoiqu'individuelles, dans

la grandeur de ces oiseaux; et plusieurs voyageurs nous ont assuré que les jeunes n'ont pas le plumage d'un blanc pur, mais tacheté ou sali de brun ou de noirâtre; ils diffèrent aussi des vieux en ce qu'ils n'ont point encore de longs brins à la queue, et que leurs pieds qui doivent devenir rouges, sont d'un bleu-pâle. Cependant nous devons observer que quoique Catesby assure en général que ces oiseaux ont les pieds et le bec rouges, cela n'est vrai sans exception que pour l'espèce précédente et la suivante; car dans celle-ci, qui est l'espèce commune à l'Ile-de-France, le bec est jaunâtre ou couleur de corne, et les pieds sont noirs.

LE PAILLE-EN-QUEUE *à brins rouges.*

Troisième espèce.

Les deux filets ou longs brins de la queue, sont dans cette espèce du même rouge que le bec; le reste du plumage

est blanc, à l'exception de quelques taches noires sur l'aile près du dos, et du trait noir en fer-à-cheval qui engage l'œil. M. le vicomte de Querhoënt a eu la bonté de nous communiquer la note suivante au sujet de cet oiseau qu'il a observé à l'Ile-de-France. « Le paille-en-queue à filet rouge niche dans cette île, aussi bien que le paille-en-queue commun; le dernier dans des creux d'arbres de la grande île, l'autre dans des trous des petits îlets du voisinage. On ne voit presque jamais le paille-en-queue à filets rouges venir à la grande terre; hors le temps des amours, le paille-en-queue commun ne la fréquente aussi que rarement; ils passent leur vie à pêcher au large, et ils viennent se reposer sur la petite île du *Coin-de-mire*, qui est à deux lieues au vent de l'Ile-de-France, où se trouvent aussi beaucoup d'autres oiseaux de mer. C'est en septembre et octobre que j'ai trouvé des nids de paille-en-

queue; chacun ne contient que deux œufs d'un blanc-jaunâtre, marquetés de taches rousses. On m'assure qu'il ne se trouve souvent qu'un œuf dans le nid du grand paille-en-queue : aussi aucune des espèces ou variétés de ce bel oiseau du Tropique, ne paroît être nombreuse ».

Du reste, ni l'une ni l'autre de ces trois espèces ou variétés que nous venons de décrire, ne paroît attachée spécialement à aucun lieu déterminé; souvent elles se trouvent les deux premières ou les deux dernières ensemble, et M. le vicomte de Querhoënt dit les avoir vu toutes trois réunies à l'île de l'Ascension.

Espèces connues dans ce genre.

Le grand Paille-en-queue, *phaëton AEthereus.*

Le petit Paille-en-queue, *phaëton Candidus.*

Le Paille-en-queue à brins rouges, *phaëton Phœnicuros.*

ontient que deux
âtre, marquetés
n m'assure qu'il
qu'un œuf dans
-en-queue : aussi
u variétés de ce
e, ne paroît être

ni l'autre de ces
tés que nous ve-
paroît attachée
lieu déterminé ;
ent les deux pre-
nières ensemble,
uerhoënt dit les
éunies à l'île de

ans ce genre.

e, *phaëton Æthe-*

, *phaëton Candi-*

ns rouges, *phaë-*

Desseve del. *Miger Sculp.*

1. L'ANHINGA. 2. LE BEC EN CIZEAUX.

iger Sculp.

IZEAUX.

XXXIe GENRE.

L'ANHINGA, *PLOTUS.*

(Bec dentelé.)

Caractère générique ; bec subulé ou en alène.

L'ANHINGA.

Si la régularité des formes, l'accord des proportions et les rapports de l'ensemble de toutes les parties donnent aux animaux ce qui fait à nos yeux la grace et la beauté ; si leur rang près de nous n'est marqué que par ces caractères ; si nous ne les distinguons qu'autant qu'ils nous plaisent, la nature

ignore ces distinctions, et il suffit pour qu'ils lui soient chers qu'elle leur ait donné l'existence et la faculté de se multiplier; elle nourrit également au désert l'élégante gazelle et le difforme chameau, le joli chevrotain et la gigantesque giraffe; elle lance à-la-fois dans les airs l'aigle superbe et le hideux vautour; elle cache sous terre et dans l'eau mille générations d'insectes de formes bizarres et disproportionnées; enfin elle admet les composés les plus disparates, pourvu que par les rapports résultans de leur organisation, ils puissent subsister et se reproduire : c'est ainsi que, sous la forme d'une feuille, elle fait vivre les *mantes*; que sous une coque sphérique, pareille à celle d'un fruit, elle emprisonne les oursins; qu'elle filtre la vie et la ramifie, pour ainsi dire, dans les branches de l'étoile de mer; qu'elle aplatit en marteau la tête de la zigène, et arrondit en globe épineux le corps entier du poisson lune.

Mille autres productions de figures non moins étranges ne nous prouvent-elles pas que cette mère universelle a tout tenté pour enfanter, pour répandre la vie et l'étendre à toutes les formes possibles? Non contente de varier le trait primitif de son dessin dans chaque genre, en le fléchissant sous les contours auxquels il pouvoit se prêter, ne semble-t-elle pas avoir voulu tracer d'un genre à un autre, et même de chacun à tous les autres, des lignes de communication, des fils de rapprochement et de jonction, au moyen desquelles rien n'est coupé et tout s'enchaîne, depuis le plus riche et le plus hardi de ses chefs-d'œuvre, jusqu'aux plus simples de ses essais? Ainsi, dans l'histoire des oiseaux, nous avons vu l'autruche, le casoar, le dronte, par le raccourcissement des ailes et la pesanteur du corps, par la grosseur des ossemens de leurs jambes, faire la nuance entre les animaux de l'air et ceux de la

terre; nous verrons de même le pinguoin, le manchot, oiseaux demi-poissons, se plonger dans les eaux et se mêler avec leurs habitans; et l'anhinga, dont nous allons parler, nous offre l'image d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau; son cou long et grêle à l'excès, sa petite tête cylindrique roulée en fuseau, de même venue avec le cou, et effilée en un long bec aigu, ressemble à la figure et même au mouvement d'une couleuvre, soit par la manière dont cet oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres, soit par la façon dont il le replie et le lance dans l'eau pour darder les poissons.

Ces singuliers rapports ont également frappé tous ceux qui ont observé l'anhinga dans son pays natal (le Brésil et la Guiane); ils nous frappent de même jusque dans sa dépouille desséchée et conservée dans nos cabinets. Le plumage du cou et de la tête n'en

dérobe point la forme grêle, c'est un duvet serré et ras comme le velours; les yeux d'un noir brillant avec l'iris dorée, sont entourés d'une peau nue; le bec a sa pointe barbelée de petites dentelures rebroussées en arrière; le corps n'a guère que sept pouces de longueur, et le cou seul en a le double.

L'excessive longueur du cou n'est pas la seule disproportion qui frappe dans la figure de l'anhinga; sa grande et large queue formée de douze plumes étalées, ne s'écarte pas moins de la coupe courte et arrondie de celle de la plupart des oiseaux nageurs; néanmoins l'anhinga nage et même se plonge tenant seulement la tête hors de l'eau, dans laquelle il se submerge en entier au moindre soupçon de danger, car il est très-farouche; et jamais on ne le surprend à terre; il se tient toujours sur l'eau ou perché sur les plus hauts arbres, le long des rivières et des savanes noyées; il pose son nid sur

ces arbres et y vient passer la nuit ; cependant il est du nombre des oiseaux parfaitement palmipèdes, ayant les quatre doigts engagés par une membrane d'une seule pièce, avec l'ongle de celui du milieu dentelé intérieurement en scie. Ces rapports de conformation et d'habitudes naturelles, semblent rapprocher l'anhinga des cormorans et des fous ; mais sa petite tête cylindrique et son bec effilé en pointe sans crochet, le distinguent et le séparent de ces deux genres d'oiseaux. Au reste, on a remarqué que la peau de l'anhinga est fort épaisse, et que sa chair est ordinairement très-grasse, mais d'un goût huileux désagréable, et Marcgrave ne la trouve guère meilleure que celle du goéland, qui est assurément fort mauvaise.

L'anhinga peut avoir trente pouces ou même plus, de la pointe du bec à celle de la queue ; mais cette grande queue et son long cou occupent la plus

grande partie de cette dimension, et son corps ne paroît pas beaucoup plus gros que celui d'un morillon.

L'ANHINGA ROUX.

Nous venons de voir que l'anhinga est naturel aux contrées de l'Amérique méridionale; et malgré la possibilité du voyage pour un oiseau navigateur, et de plus muni de longues ailes, malgré l'exemple des cormorans et des fous qui ont traversé toutes les mers, nous aurions restreint celui-ci sous la loi du climat, et n'aurions pas cru, sous une simple dénomination, qu'il se trouvât au Sénégal, si une note de M. Adanson, jointe à l'envoi d'un de ces oiseaux, ne nous assuroit qu'il y a en effet une espèce d'anhinga sur cette côte de l'Afrique, où les naturels du pays lui donnent le nom de *kandar*. Cet anhinga de Sénégal diffère de ceux de Cayenne, en ce qu'il a le cou et le

dessus des ailes d'un fauve-roux, tracé par pinceaux sur un fond brun-noirâtre, avec le reste du plumage noir. Du reste, la figure, le port et la grandeur sont absolument les mêmes que dans les anhingas d'Amérique.

LE GRÈBE-FOULQUE.

La nature trace des traits d'union presque par-tout où nous voudrions marquer des intervalles et faire des coupures, sans quitter brusquement une forme pour passer à une autre; elle emprunte de toutes deux, et compose un être mi-parti, qui réunit les deux extrêmes, et remplit jusqu'au moindre vide de l'ensemble d'un tout où rien n'est isolé. Tels sont les traits de l'oiseau grèbe-foulque, jusqu'à ce jour inconnu, et qui nous a été envoyé de l'Amérique méridionale; nous lui avons donné ce nom, parce qu'il porte les deux caractères du grèbe et de la foul-

que; il a comme elle une queue assez large et d'assez longues ailes; tout son manteau est d'un brun-olivâtre, et tout le devant du corps est d'un très-beau blanc; les doigts et les membranes dont ils sont garnis, sont barrés transversalement de raies noires et blanches ou jaunâtres, ce qui fait un effet agréable. Au reste ce grèbe-foulque, qui se trouve à Cayenne, est aussi petit que notre castagneux.

Espèces connues dans ce genre.

L'Anhinga à ventre blanc, *plotus Anhinga*.
L'Anhinga à ventre noir, ou Anhinga roux, *plotus Melanogaster*.
Le Grèbe-Foulque, *plotus Surinamensis*.

XXXIIe GENRE.

LE BEC-EN-CISEAUX, *RYNCHOPS*.

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : mandibule supérieure du bec plus courte que l'inférieure.

LE BEC-EN-CISEAUX.

Le genre de vie ; les habitudes et les mœurs dans les animaux, ne sont pas aussi libres qu'on pourroit l'imaginer; leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté, ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation, de l'organisation et de l'exercice de

leurs facultés physiques; déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose et prescrit, nul ne cherche à l'enfreindre et ne peut s'en écarter; c'est par cette nécessité tout aussi variée que leurs formes, que se sont trouvés peuplés tous les districts de la nature; l'aigle ne quitte point ses rochers, ni le héron ses rivages; l'un fond du haut des airs sur l'agneau qu'il enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage, qu'il fait de ses serres cruelles; l'autre, le pied dans la fange attend, à l'ordre du besoin, le passage de la proie fugitive; le pic n'abandonne jamais la tige des arbres, à l'entour de laquelle il lui est ordonné de ramper; la barge doit rester dans ses marais; l'alouette dans ses sillons; la fauvette dans ses bocages; et ne voyons-nous pas tous les oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures? tandis que ceux

qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constans à nous fuir, ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes où ils vivent loin de nous et seuls avec la nature qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter; elle retient la gélinotte sous l'ombre épaisse des sapins; le merle solitaire sur son rocher; le loriot dans les forêts dont il fait retentir les échos, tandis que l'outarde va chercher les friches arides, et le râle les humides prairies. Ces lois de la nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constans que la forme des êtres; ce sont ses grandes et vraies propriétés qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais, même dans les choses que nous croyons nous être appropriées; car de quelque manière que nous les ayons acquises, elles n'en restent pas moins sous son empire : et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargés de loger

des hôtes importuns et nuisibles, les rats dans nos maisons, l'hirondelle sous nos fenêtres, le moineau sur nos toits; et lorsqu'elle amène la cigogne au haut de nos vieilles tours en ruine, où s'est déjà cachée la triste famille des oiseaux de nuit, ne semble-t-elle pas se hâter de reprendre sur nous des possessions usurpées pour un temps, mais qu'elle a chargé la main sûre des siècles de lui rendre?

Ainsi, les espèces nombreuses et diverses des oiseaux, portées par leur instinct et fixées par leurs besoins dans les différens districts de la nature, se partagent pour ainsi dire les airs, la terre et les eaux; chacune y tient sa place, et y jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie. Et comme tous les degrés de l'échelle des êtres, tous les points de l'existence possible doivent être remplis, quelques espèces, bornées

à une seule manière de vivre, réduites à un seul moyen de subsister, ne peuvent varier l'usage des instrumens imparfaits qu'elles tiennent de la nature : c'est ainsi que les cuillers arrondies du bec de la spatule, paroissent uniquement propres à ramasser les coquillages ; que la petite lanière flexible et l'arc rebroussé du bec de l'avocette la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des poissons; que l'huîtrier n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles d'entre lesquelles il tire sa pâture; et que le bec croisé pourroit à peine se servir de sa pince brisée, s'il ne savoit l'appliquer pour soulever l'enveloppe en écailles qui recèle la graine des sapins ; enfin, que l'oiseau nommé *bec en-ciseaux*, ne peut ni mordre de côté, ni ramasser devant soi, ni becqueter en avant, son bec étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure alongée et avancée hors de toute pro-

portion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche. Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer, et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau afin d'attraper en dessous le poisson et l'enlever en passant. C'est de ce manège ou plutôt de cet exercice nécessaire et pénible, le seul qui puisse le faire vivre, que l'oiseau a reçu le nom de *coupeur d'eau* de quelques observateurs, comme par celui de bec-en-ciseaux on a voulu désigner le manière dont tombent l'une sur l'autre les deux moitiés inégales de son bec, dont celle d'en-bas, creusée en gouttière, relevée de deux bords tranchans, reçoit celle d'en-haut qui est taillée en lame.

La pointe du bec est noire, et sa

partie près de la tête est rouge, ainsi que les pieds qui sont conformés comme ceux des mouettes. Le bec-en-ciseaux est à-peu-près de la taille de la petite mouette cendrée; il a tout le dessous du corps, le devant du cou et le front blancs; il a aussi un trait blanc sur l'aile, dont quelques-unes des pennes, ainsi que les latérales de la queue sont en partie blanches; tout le reste du plumage est noir ou d'un brun-noirâtre; dans quelques individus c'est même simplement du brun, ce qui paroît désigner une variété d'âge; car, selon Catesby, le mâle et la femelle sont de la même couleur.

On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guiane; ils sont nombreux dans ce dernier parage, et paroissent en troupes presque toujours au vol, ne s'abattant sur les vases que pour se reposer. Quoique leurs ailes soient très-longues, on a remarqué que leur vol est lent; s'il

étoit rapide, il ne leur permettroit pas de discerner la proie qu'ils ne peuvent enlever qu'en passant. Suivant les observations de M. de la Borde, ils vont dans la saison des pluies nicher sur les îlets et particulièrement sur le *Grand-Connétable* près des terres de Cayenne.

L'espèce paroît propre aux mers de l'Amérique, et pour la placer aux Indes orientales, il ne suffit pas de la notice donnée par le continuateur de Ray, sur un simple dessin envoyé de Madras, et qui pouvoit avoir été fait ailleurs. Il nous paroît aussi que le coupeur d'eau des mers méridionales, cité souvent par le capitaine Cook, n'est pas le même que notre bec-en-ciseaux de la Guiane, quoiqu'on leur ait donné le même nom; car indépendamment de la différence des climats et de la chaleur de la Guiane au grand froid des mers australes, il paroît par deux endroits des relations de M. Cook, que ces coupeurs d'eau sont des pétrels

et qu'ils se rencontrent aux plus hautes latitudes, et jusqu'entre les îles de glaces avec les albatros et les pingouins.

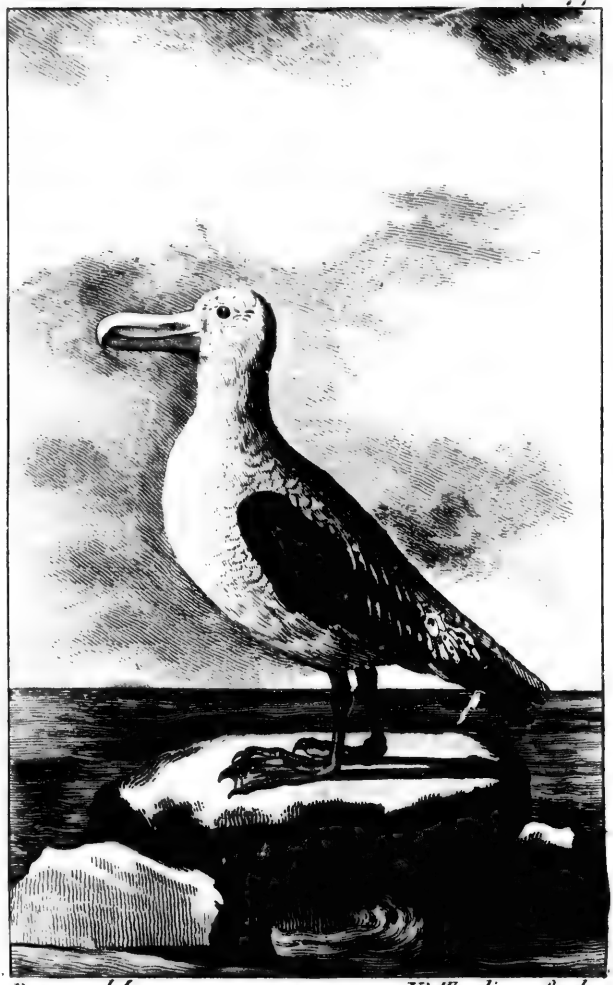
Espèce connue dans ce genre.

Le Bec-en-ciseaux noir, *rynchops Nigra*.

LE
lus hautes
les de gla-
gouins.

genre.

s Nigra.



Deseve del. *Fs Tardieu Sculp.*

L'ALBATROS.

Pag. 44

u Sculp.

XXXIIIe GENRE.

L'ALBATROS, *DIOMEDEA*.

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : mandibule inférieure du bec tronquée.

L'ALBATROS.

Voici le plus gros des oiseaux d'eau, sans même en excepter le cygne; et quoique moins grand que le pélican ou le flammant, il a le corps bien plus épais, le cou et les jambes moins alongés et mieux proportionnés. Indépendamment de sa très-forte taille, l'albatros est encore remarquable par

plusieurs autres attributs qui le distinguent de toutes les autres espèces d'oiseaux; il n'habite que les mers Australes, et se trouve dans toute leur étendue, depuis la pointe de l'Afrique à celle de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. On ne l'a jamais vu dans les mers de l'hémisphère boréal, non plus que les manchots et quelques autres qui paroissent être attachés à cette partie maritime du globe, où l'homme ne peut guère les inquiéter, où même ils sont demeurés très-long-temps inconnus; c'est au-delà du Cap de Bonne-Espérance, vers le sud, qu'on a vu les premiers albatros, et ce n'est que de nos jours qu'on les a reconnus assez distinctement pour en indiquer les variétés, qui, dans cette grosse espèce, semblent être plus nombreuses que dans les autres espèces majeures des oiseaux et de tous les animaux.

La très-forte corpulence de l'alba-

tros lui a fait donner le nom de *mouton du Cap*, parce qu'en effet il est presque de la grosseur d'un mouton. Le fond de son plumage est d'un blanc gris-brun sur le manteau, avec de petites hachures noires au dos et sur les ailes, où ces hachures se multiplient et s'épaississent en mouchetures ; une partie des grandes pennes de l'aile et l'extrémité de la queue sont noires ; la tête est grosse et de forme arrondie ; le bec est d'une structure semblable à celle du bec de la frégate, du fou et du cormoran ; il est de même composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures, avec un croc surajouté, et le bout de la partie inférieure ouvert en gouttière et comme tronqué. Ce que ce bec, très-grand et très-fort, a encore de remarquable, et en quoi il se rapproche de celui des pétrels, c'est que les narines en sont ouvertes en forme de petits rouleaux ou étuis, couchés vers la ra-

cine du bec, dans une rainure qui, de chaque côté, le sillonne dans toute sa longueur; il est d'un blanc-jaunâtre, du moins dans l'oiseau mort; les pieds, qui sont épais et robustes, ne portent que trois doigts engagés par une large membrane, qui borde encore le dehors de chaque doigt externe; la longueur du corps est de près de trois pieds; l'envergure au moins de dix, et suivant la remarque d'Edwards, la longueur du premier os de l'aile est égale à la longueur du corps entier.

Avec cette force de corps et ces armes, l'albatros sembleroit devoir être un oiseau guerrier; cependant on ne nous dit pas qu'il attaque les autres oiseaux qui croisent avec lui sur ces vastes mers; il paroît même n'être que sur la défensive avec les mouettes, qui toujours hargneuses et voraces, l'inquiètent et le harcèlent; il n'attaque pas même les grands poissons; et selon M. Forster, il ne vit guère que de pe-

tits animaux marins, et sur-tout de poissons mous et de zoophites mucilagineux, qui flottent en quantité sur ces mers Australes; il se repaît aussi d'œufs et de frai de poissons que les courans charient, et dont il y a quelquefois des amas d'une grande étendue. M. le vicomte de Querhoënt, observateur exact et judicieux, nous assure n'avoir jamais trouvé dans l'estomac de ceux de ces oiseaux qu'il a ouverts, qu'un mucilage épais, et point du tout de débris de poissons.

Les gens de l'équipage du capitaine Cook prenoient les albatros qui souvent environnoient le vaisseau, en leur jetant un hameçon amorcé grossièrement d'un morceau de peau de mouton. C'étoit pour ces navigateurs une capture d'autant plus agréable, qu'elle venoit s'offrir à eux au milieu des plus hautes mers, et lorsqu'ils avoient laissé toutes terres bien loin derrière eux : car il paroît que ces gros

oiseaux se sont trouvés dans toutes les longitudes et sur toute l'étendue de l'océan Austral, du moins sous les latitudes élevées, et qu'ils fréquentent les petites portions de terres qui sont jetées dans ces vastes mers antarctiques, aussi bien que la pointe de l'Amérique et celle de l'Afrique.

Ces oiseaux, comme la plupart de ceux des mers Australes, dit M. de Querhoënt, effleurent en volant la surface de la mer, et ne prennent un vol plus élevé que dans le gros temps et par la force du vent; il faut bien même que, lorsqu'ils se trouvent portés à de grandes distances des terres, ils se reposent sur l'eau. En effet, l'albatros non-seulement se repose sur l'eau, mais y dort; et les voyageurs Lemaire et Schouten sont les seuls qui disent avoir vu ces oiseaux venir se poser sur les navires.

Le célèbre Cook a rencontré des albatros assez différens les uns des autres, pour qu'il les ait regardés comme des

espèces diverses; mais d'après ses propres indications, il nous paroît que ce sont plutôt de simples variétés; il en indique distinctement trois, l'albatros *gris*, qui paroît être la grande espèce dont nous venons de parler; l'albatros d'un *brun foncé* ou *couleur de chocolat*; et l'albatros *à plumage gris-brun*, et qu'à cause de cette couleur les matelots nomment l'*oiseau quaker*: cet albatros est un peu moins grand que le premier; son bec ne paroît pas avoir les structures aussi fortement prononcées, sur quoi nous devons observer qu'il pourroit bien être un oiseau jeune qui différoit aussi des adultes par les teintes de son plumage; il se pourroit de même que de ces deux premiers albatros, l'un gris moucheté et l'autre brun, celui-ci fût le mâle et l'autre la femelle; et ce qui nous fait insister sur ces présomptions, c'est que toutes les premières et très-grandes espèces, tant dans les animaux quadrupèdes

que dans les oiseaux, sont toujours uniques, isolées, et n'ont que rarement des espèces voisines ; en sorte que nous ne compterons qu'une espèce d'albatros, jusqu'à ce que nous soyons mieux informés.

Ces oiseaux ne se rencontrent nulle part en plus grand nombre qu'entre les îles de glaces des mers Australes, depuis le quarantième degré jusqu'aux glaces solides qui bornent ces mers sous le soixante-cinquième ou le soixante-sixième degré. M. Forster a tué un albatros à plumage brun vers le soixante-quatrième degré douze minutes ; et dès le cinquante-troisième, ce même navigateur en avoit vu plusieurs de différentes couleurs ; il en avoit même trouvé au quarante-huitième degré. D'autres voyageurs en ont rencontré à quelque distance du Cap de Bonne-Espérance. Il semble même que ces oiseaux s'avancent quelquefois encore plus près du tropique austral, qui pa-

roît être leur barrière dans l'océan Atlantique; mais ils l'ont franchie, et même ont traversé la zone torride dans la partie occidentale de la mer Pacifique, si le passage suivant de la relation du troisième voyage du capitaine Cook est exact : les vaisseaux partoient de la hauteur du Japon, et marchoient au sud. « Nous approchions, dit ce relateur, des parages où l'on rencontre les albatros avec les bonites, les dauphins et les poissons volans ».

Espèce connue dans ce genre.

L'Albatros proprement dit, *diomedea Exulans.*

XXXIVe GENRE.

LE MANCHOT, *APTENODYTA.*

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : bec droit, étroit, sillonné sur les côtés.

LES MANCHOTS ET LES PINGOUINS, OU LES OISEAUX SANS AILES.

L'OISEAU sans ailes est sans doute le moins oiseau qu'il soit possible ; l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'oiseau ; néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle, puisqu'il existe des quadrupèdes avec des ailes, et des oiseaux qui n'en ont point ; il semble

donc qu'en ôtant les ailes à l'oiseau, c'est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou un oubli de la nature ; mais ce qui nous paroît être un dérangement dans ses plans ou une interruption dans sa marche, en est pour elle l'ordre et la suite, et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue : comme elle prive le quadrupède de pieds, elle prive l'oiseau d'ailes, et ce qu'il y a de remarquable, elle paroît avoir commencé dans les oiseaux de terre, comme elle finit dans les oiseaux d'eau, par cette même défectuosité. L'autrucheest pour ainsi dire sans ailes; le casoar en est absolument privé ; il est couvert de poils et non de plumes, et ces deux grands oiseaux semblent à plusieurs égards s'approcher des animaux terrestres, tandis que les pingouins et les manchots paroissent faire la nuance entre les oiseaux et les poissons. En effet, ils ont, au lieu d'ailes, de petits ailerons que l'on diroit cou-

verts d'écailles plutôt que de plumes, et qui leur servent de nageoires, avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds. L'impossibilité d'avancer loin sur terre, la fatigue même de s'y tenir autrement que couché; le besoin, l'habitude d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie des animaux aquatiques ces oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air qu'ils ne peuvent fréquenter, presqu'également bannis de celles de la terre, et qui paroissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

Ainsi entre chacune de ses grandes familles, entre les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient; elle envoie la chauve-souris voleter parmi les oiseaux, tandis qu'elle emprisonne

le tatou sous le têt d'un crustacée. Elle a construit le moule du cétacée sur le modèle du quadrupède, dont elle a seulement tronqué la forme dans le morse, le phoque, qui de la terre où ils naissent, se plongeant dans l'onde, vont se rejoindre à ces mêmes cétacées, comme pour démontrer la parenté universelle de toutes les générations sorties du sein de la mère commune; enfin elle a produit des oiseaux, qui moins oiseaux par le vol que le poisson volant, sont aussi poissons que lui par l'instinct et par la manière de vivre. Telles sont les deux familles des pingouins et des manchots, qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la nature, non-seulement par la conformation, mais par la différence des climats.

On a donné indistinctement le nom de *pingouin* ou *pinguin* à toutes les espèces de ces deux familles, et c'est

ce qui les a fait confondre. On peut voir dans le *Synopsis* de Ray quel étoit l'embarras des ornithologistes pour concilier les caractères attribués par *Clusius* à son pingouin magellanique, avec les caractères qu'offroient les pingouins du nord. Edwards a cherché le premier à concilier ces contradictions: il dit avec raison, que loin de croire, comme Willulghby, le pingouin du nord de la même espèce que le pingouin du sud, on seroit bien plutôt porté à les ranger dans deux classes différentes, ce dernier ayant quatre doigts, et le premier n'ayant pas même de vestiges du doigt postérieur, et *n'ayant les ailes couvertes de rien qui puisse être appelé plumes;* au lieu que le pingouin du nord a de très-petites ailes couvertes de véritables pennes.

A ces différences, nous en ajoutons une autre encore plus essentielle; c'est que dans les espèces de ces oiseaux du nord, le bec est aplati, sillonné de

cannelures par les côtés et relevé en lame verticale, au lieu que dans celles du sud il est cylindrique, effilé et pointu. Ainsi tous les *pingouins* des voyageurs au sud, sont des *manchots*, qui sont réellement séparés des véritables *pingouins* du nord, autant par des différences essentielles de conformation, que par la distance des climats.

Nous allons le prouver par la comparaison des témoignages des voyageurs, et par l'examen des passages dans lesquels nos manchots sont indiqués sous le nom de *pingouins:* tous les navigateurs au sud depuis Narborough, l'amiral Anson, le commodore Byron, M. de Bougainville, MM. Cook et Forster, s'accordent pour décrire ces manchots sous les mêmes traits, et tous différens de ceux des pingouins du septentrion.

« Le genre des *pingouins* (manchots), dit M. Forster, a été mal-à-propos confondu avec celui des *diomedea*

(albatros), et des *phaétons* (paille-en-queue); quoique l'épaisseur du bec varie, il a cependant le même caractère dans tous (cylindrique et pointu), excepté que, dans quelques espèces, la pointe de la partie inférieure est tronquée; les narines sont toujours des ouvertures linéaires, ce qui prouve de nouveau qu'ils sont distingués des *diomedea;* ils ont tous les pieds exactement de la même forme (trois doigts en avant, sans vestige de doigt postérieur; les moignons des ailes étendus en nageoires par une membrane, et couverts de *plumules* placées si près les unes des autres, qu'elles ressemblent à des écailles, et par ce caractère, ainsi que par la forme du bec et des pieds, ils sont distingués du genre des *alcæ* (vrais pingouins), qui sont incapables de voler, non qu'ils manquent absolument de plumes aux ailes, mais parce que ces plumes sont trop courtes ».

C'est donc au manchot qu'on peut

spécialement donner le nom d'*oiseau sans ailes*, et même s'en tenant au premier coup d'œil, on pourroit aussi l'appeler l'*oiseau sans plumes* : en effet, non-seulement ses ailerons pendans semblent couverts d'écailles, mais tout son corps n'est revêtu que d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et raz, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans, et qui forment comme une cotte de maille impénétrable à l'eau.

Néanmoins, en y regardant de très-près, on reconnoît dans ces *plumules* et même dans les écailles des ailerons, la structure de la plume, c'est-à-dire une tige et des barbes ; d'où Feuillée a raison de reprendre Frézier d'avoir dit, sans modification, que les manchots étoient d'*un poil tout semblable au poil des loups marins*.

Au contraire, le pingouin du nord a le corps revêtu de véritables plumes, courtes à la vérité, et sur-tout

infiniment courtes aux ailes, mais qui offrent sans équivoque l'apparence de la plume, et non celle de poil, de duvet, ni d'écailles.

Voilà donc une distinction bien établie, et fondée sur des différences essentielles dans la conformation extérieure du bec et du plumage, entre les manchots ou prétendus pingouins du sud et les vrais pingouins du nord : et de même que ceux-ci occupent les plages des mers les plus septentrionales, sans s'avancer que fort peu dans la zone tempérée, les manchots remplissent de même les vastes mers australes, se trouvent sur la plupart des portions de terre semées dans cette mer immense, et s'établissent comme pour dernier asyle, le long de ces formidables glaces qui, après avoir envahi toute la région du pole du sud, s'avancent déjà jusque sous le soixantième et le cinquantième degré.

« Le corps des manchots, dit M. Fors-

ter, est entièrement couvert de *plumules* oblongues, épaisses, dures et luisantes, placées aussi près l'une de l'autre que les écailles des poissons; cette cuirasse leur est nécessaire, aussi bien que l'épaisseur de graisse dont ils sont enveloppés, pour les mettre en état de résister au froid, car ils vivent continuellement dans la mer, et sont confinés spécialement aux zones froides et tempérées, du moins je n'en connois point entre les tropiques.

Et en suivant cet observateur et l'illustre Cook au milieu des glaces australes, où ils ont pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur avant eux, nous trouvons partout les manchots, et en d'autant plus grand nombre, que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial, jusque sous le cercle antarctique, aux bords de la glace fixe, au milieu des glaces flottantes, à la *terre des Etats*, à celle de *Sandwich*, terres désolées, déser-

tes, sans verdure, ensevelies sous une neige éternelle ; nous les voyons, avec quelques pétrels, habiter ces plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux, et où ces seuls oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement, dans ces lieux où toute la nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata à rerum naturâ ; æternâ mersa caligine* (Pline.)

Lorsque les glaces sur lesquelles les manchots sont gîtés viennent à flotter, ils voyagent avec elles, et sont transportés à d'immenses distances de toute terre. « Nous vîmes, dit M. Cook, au sommet de l'île de glace qui passoit près de nous, quatre-vingt-six *pingouins* (manchots); ce banc étoit d'environ un demi-mille de circuit, et de cent pieds et plus de hauteur, car il *nous mangea le vent* pendant quelques minutes, malgré toutes nos voiles. Le côté qu'occupoient les pingouins s'éle-

voit en pente de la mer, de manière qu'ils grimpoient par-là ». D'où ce grand navigateur conclut, avec raison, que la rencontre des manchots en mer n'est point un indice certain, comme on le croit, de la proximité des terres, si ce n'est dans les parages où il n'y a point de glaces flottantes.

Encore paroît-il qu'ils peuvent aller très-loin à la nage, et passer les nuits ainsi que les jours en mer; car l'élément de l'eau convient mieux que celui de la terre à leur naturel et à leur structure; à terre leur marche est lourde et lente; pour avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent de bout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête; dans cette attitude, dit Narborough, *onles prendroit de loin pour de petits enfans avec des tabliers blancs.*

Mais autant ils sont pesans et gau-

ches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau : « Ils plongent et restent long-temps plongés, dit M. Forster; et quand ils se remontrent, ils s'élancent en ligne droite à la surface de l'eau, avec une vîtesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les tirer »; outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de maille dure, luisante et comme écailleuse, dont ils sont revêtus, et leur peau très-forte, les font souvent résister au coup de feu.

Quoique la ponte des manchots ne soit que de deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul, cependant comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-oiseaux, ne laissent pas d'être fort nombreuses. « On descendit dans une île, dit Narborough, où l'on prit trois cents *pingouins* (manchots), dans l'espace d'un quart-

d'heure ; on en auroit pris aussi facilement trois mille, si la chaloupe avoit pu les contenir : on les chassoit en troupeaux devant soi, et on les tuoit d'un coup de bâton sur la tête.

» Ces *pingouins* (manchots), dit Wood, qu'on place mal-à-propos au rang des oiseaux, puisqu'ils n'ont ni plumes ni ailes, couvent leurs œufs, comme l'on m'assura, vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre ; c'est alors qu'on en pourroit prendre assez pour ravitailler une flotte.... A notre retour au Port-Desiré, nous ramassâmes environ cent mille de ces œufs, dont quelques-uns furent gardés à bord plus de quatre mois sans qu'ils se gâtassent ».

« Le 15 de janvier, dit le rédacteur des Navigations aux terres australes, le vaisseau s'avança vers la grande *île des pingouins*, afin d'y prendre de ces oiseaux ; en effet, on y en trouva une si prodigieuse quantité, qu'il en au-

roit eu de quoi en pourvoir plus de vingt-cinq navires, et l'on en prit neuf cents en deux heures ».

Aucun navigateur ne manque l'occasion de s'approvisionner de ces œufs, qu'on dit fort bons, et de la chair même de ces oiseaux, qui ne doit pas être excellente, mais qui s'offre comme une ressource sur ces côtes dénuées de tout autre rafraîchissement; leur chair, dit-on, ne sent pas le poisson, quoique, suivant toute apparence, ils ne vivent que de pêche; et si on les voit fréquenter dans les touffes de gramen, l'unique et dernier reste de végétation qui subsiste sur leurs terres glacées, c'est moins, comme on l'a cru, pour en faire leur nourriture, que pour y trouver un abri.

M. Forster nous décrit leur établissement dans cette espèce d'asyle, qu'ils partagent avec les phoques. « Pour nicher, dit-il, ils se creusent des trous ou des terriers, et choisissent à cet

effet une dune ou plage de sable ; le terrein en est par-tout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux, et si le manchot se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serré ».

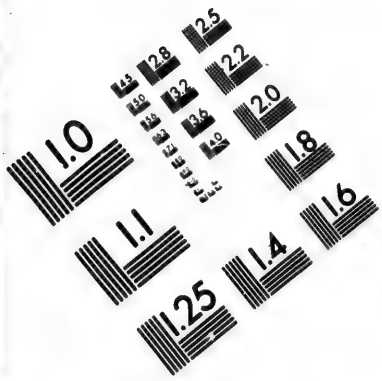
Les manchots se rencontrent non-seulement dans toutes les plages australes de la grande mer Pacifique, et sur toutes les terres qui y sont éparses; mais on les voit aussi dans l'océan Atlantique, et, à ce qu'il paroît, à de moins hautes latitudes. Il y en a de grandes peuplades vers le Cap de Bonne-Espérance, et même plus au nord. Il nous paroît que les plongeons, rencontrés par les vaisseaux l'*Aigle* et la *Marie*, par le quarante-huitième degré cinquante minutes de latitude australe, avec les premières glaces flottantes, étoient des manchots, et il faut qu'ils se soient portés jusque dans les mers de l'Inde, si Pyriade est exact en les plaçant

dans les *atollons* des Maldives, et si M. Sonnerat les a en effet trouvés à la Nouvelle-Guinée ; mais excepté ces points avancés, on peut dire avec M. Forster, qu'en général le tropique est la limite que les manchots n'ont guère franchie, et que le gros de leurs espèces affecte les hautes et froides latitudes des terres et des mers Australes.

De même les vrais pingouins, nos pingouins du nord, paroissent habiter de préférence la mer Glaciale, quoiqu'ils en descendent pour nicher jusqu'à l'île de Wight : néanmoins les îles Féroë et les côtes de Norwège paroissent être leur terre natale dans l'ancien continent, ainsi que le Groënland, le Labrador et Terre-Neuve dans le nouveau. Ils sont, comme les manchots, entièrement privés de la faculté de voler, n'ayant que de petits bouts d'ailes, garnis à la vérité de pennes, mais si courtes, qu'elles ne peuvent servir qu'à voleter.

Les pingouins comme les manchots se tiennent presque continuellement à la mer, et ne viennent guère à terre que pour nicher ou se reposer en se couchant à plat, la marche et même la position debout leur étant également pénible, quoique leurs pieds soient un peu plus élevés, et placés un peu moins à l'arrière du corps que dans les manchots.

Enfin les rapports dans le naturel, le genre de vie et la conformation mutilée et tronquée, sont tels entre ces deux familles, malgré les différences caractéristiques qui les séparent, qu'on voit suffisamment que la nature en les produisant, paroît avoir voulu rejeter aux deux extrémités du globe les deux extrêmes des formes du genre volatile; de même qu'elle y reléguoit ces grands amphibies, extrêmes du genre des quadrupèdes, les phoques et les morses, formes imparfaites et tronquées, incapables de figurer avec des modèles



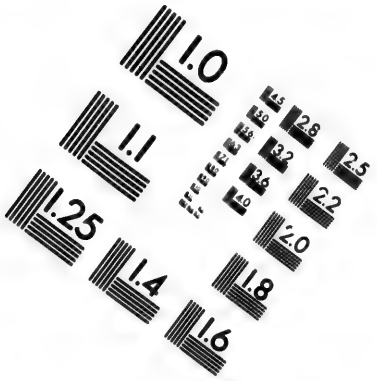
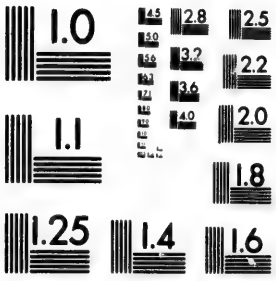
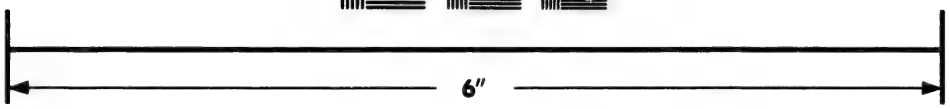
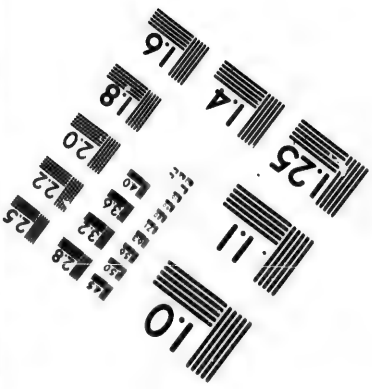
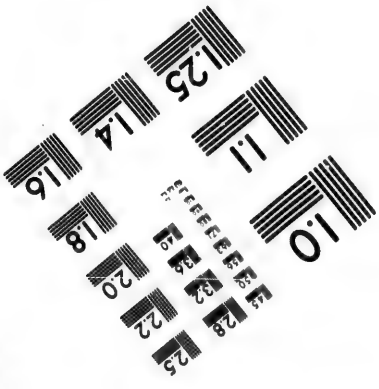


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

plus parfaits au milieu du tableau, et rejetées dans le lointain sur les confins du monde.

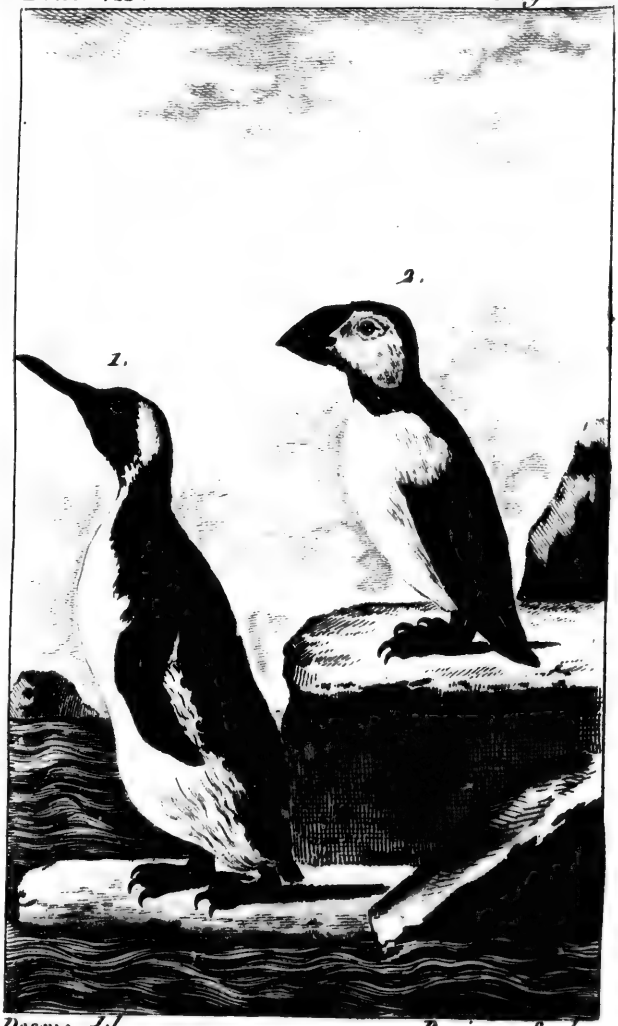
Nous allons présenter l'énumération et la description de chacune des espèces de ces deux genres d'oiseaux sans ailes, les *manchots* et les *pingouins*.

LE GRAND MANCHOT.

Première epèce.

Clusius semble rapporter la première connoissance des manchots à la navigation des Hollandais dans la mer du Sud en 1598. Ces navigateurs, dit-il, étant parvenus à certaines îles voisines du Port-Desiré, les trouvèrent remplies d'une sorte d'oiseaux inconnus, qui y venoient faire leur ponte; ils nommèrent ces oiseaux *pingouins* (*à pinguedine*), à raison de la quantité de leur graisse, et ils imposèrent à ces îles le nom d'*îles des pingouins*.

« Ces singuliers oiseaux, ajoute Clu-



Deseve del. *Racine Sculp.*

1. LE GRAND MANCHOT. 2. LE MACAREUX.

sius, sont sans ailes, et n'ont à la place que deux espèces de membranes qui leur tombent de chaque côté comme de petits bras ; leur cou est gros et court ; leur peau dure et épaisse comme le cuir du cochon : on les trouvoit trois ou quatre dans un trou ; les jeunes étoient du poids de dix à douze livres, mais les vieux en pesoient jusqu'à seize, et en général ils étoient de la taille de l'oie ».

A ces proportions il est aisé de reconnoître le manchot représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *manchot des îles Malouines*, et qui se trouve non-seulement dans tout le détroit de Magellan et les îles voisines, mais encore à la Nouvelle-Hollande, et qui de là a gagné jusqu'à la Nouvelle-Guinée. C'est en effet l'espèce la plus grande du genre des manchots. L'individu que nous avons fait représenter a vingt-trois pouces de hauteur ; et ces manchots parviennent à un beau-

coup plus grand accroissement, puisque M. Forster en a mesuré plusieurs de trente-neuf pouces (anglais), et qui pesoient jusqu'à trente livres.

« Diverses troupes de ces *pingouins*, les plus gros que j'aie jamais vus, dit-il, erroient sur la côte (à la Nouvelle-Géorgie); leur ventre étoit d'une grosseur énorme, et couvert d'une grande quantité de graisse; ils portent de chaque côté de la tête une tache d'un jaune-brillant ou couleur orangée, bordée de noir; tout le dos est d'un gris-noirâtre; le ventre, le dessous des nageoires et l'avant du corps sont blancs; ils étoient si stupides qu'ils ne fuyoient point, et nous les tuâmes à coups de bâtons.... Ce sont, je pense, ceux que nos Anglais ont nommés aux îles Falkland, *pingouins jaunes* ou *pingouins rois* ».

Cette description de M. Forster convient parfaitement à notre grand manchot, en observant qu'une teinte

bleuâtre est répandue sur son manteau cendré, et que le jaune de la gorge est plutôt citron ou couleur de paille qu'orangé : nos Français l'ont en effet trouvé aux îles Falkland ou Malouines, et M. de Bougainville en parle dans les termes suivans : « Il aime la solitude et les endroits écartés; son bec est plus long et plus délié que celui des autres espèces de manchots, et il a le dos d'un bleu plus clair; son ventre est d'une blancheur éblouissante; une palatine jonquille qui, partant de la tête, coupe ces masses de blanc et de bleu (gris-bleu), et va se terminer sur l'estomac, lui donne un grand air de magnificence. Quand il lui plaît de chanter, il alonge le cou.... On espéra de pouvoir le transporter en Europe, et d'abord il s'apprivoisa jusqu'à connoître et suivre la personne qui étoit chargée de le nourrir, et mangeant indifféremment le pain, la viande et le poisson; mais on s'aperçut que cette nourriture

ne lui suffisoit pas, et qu'il absorboit sa graisse; quand il fut amaigri à un certain point, il mourut ».

LE MANCHOT MOYEN.

Seconde espèce.

De tous les caractères d'après lesquels on pourroit dénommer cette seconde espèce de manchots, nous avons cru ne pouvoir énoncer que la grandeur, parce que les autres caractères, quoique sensibles, ne sont peut-être pas constans, ou ne sont pas exclusifs; ce sont ces manchots qu'Edwards appelle *pingouins aux pieds noirs;* mais les pieds du grand manchot sont noirs aussi : on les trouve indiqués sous le nom de *manchot du Cap de Bonne-Espérance* ou *des Hottentots*, dans nos planches enluminées; mais l'espèce s'en trouve bien ailleurs qu'au Cap, et paroît se rencontrer égale-

ment aux terres Magellaniques. Nous avions pensé à l'appeler *manchot à collier;* en effet, le manteau noir du dos embrasse le devant du cou par un collier, et laisse tomber sur les flancs deux longues bandes en manière de scapulaire; mais cette livrée ne paroît bien constante que dans le mâle, et la femelle porte à peine quelque trace obscure de collier : tous deux ont le bec coloré vers le bout d'une bandelette jaune; mais peut-être ce trait ne se marque-t-il qu'avec l'âge; ainsi, nous sommes réduits à les indiquer par leur taille qui est en effet moyenne dans ce genre, et ne s'élève guère au-dessus d'un pied et demi.

Du reste, tout le dessus du corps est ardoisé, c'est-à-dire, d'un cendré-noirâtre, et le devant avec les côtés du corps sont d'un beau blanc, excepté le collier et le scapulaire; le bout de la mandibule inférieure du bec paroît un peu tronqué; et le qua-

trième doigt, quoique libre et non engagé dans la membrane, est néanmoins tourné plus en devant qu'en arrière; l'aileron est tout plat et semble recouvert d'une peau de chagrin, tant les pinceaux de plumes qui le revêtent sont petits, roides et pressés; les plus grandes de ces plumes n'ont pas six lignes de longueur, et suivant la remarque d'Edwards, on en peut compter plus de cent à la première rangée de l'aile.

Ces manchots sont très-nombreux au Cap de Bonne-Espérance et dans les parages voisins. M. le vicomte de Querhoënt qui les a observés à la rade du Cap, nous a communiqué la notice suivante. « Les pingouins (manchots) du Cap sont noirs et blancs, et de la grosseur d'un canard; leurs œufs sont blancs; ils n'en font que deux à chaque ponte, et défendent courageusement leur nichée; ils la font sur les petites îles le long de la côte; et un observateur digne de foi m'a assuré que dans

une de ces petites îles étoit un monticule élevé, où ces oiseaux nichoient de préférence, quoiqu'éloigné de plus d'une demi-lieue de la mer. Comme ils marchent fort lentement, il jugea qu'il n'étoit pas possible qu'ils allassent tous les jours chercher à manger à la mer; il en prit donc quelques-uns pour voir combien de temps ils supporteroient la diète; il les garda quatorze jours sans boire ni manger, et au bout de ce temps ils étoient encore vivans et assez forts pour pincer vigoureusement ».

M. de Pagès, dans la relation manuscrite de son voyage au pole austral, s'accorde sur les mêmes faits. «La grosseur des manchots du Cap, dit-il, est pareille à celle de nos plus gros canards; ils ont deux cravates oblongues de couleur noire, l'une à l'estomac, l'autre au cou; nous trouvions ordinairement dans chaque nid deux œufs ou deux petits rangés tête à queue; et l'un toujours au

moins d'un quart plus gros que l'autre; les vieux n'étoient pas moins aisés à prendre que les jeunes; ils ne pouvoient marcher que lentement, et cherchoient à se tapir contre les rochers ».

Un fait qu'ajoute le même voyageur, c'est que les ailerons des manchots leur servent de temps en temps de pates de devant, et qu'alors marchant comme à quatre, ils vont plus vîte; mais suivant toute apparence cela n'arrive que lorsqu'ils culbutent, et ce n'est point une véritable marche.

Du reste, nous croyons reconnoître ce même manchot d'espèce moyenne dans la seconde de celles que M. de Bougainville décrit aux îles Malouines; car il la dit la même que celle de l'amiral Anson, laquelle est aussi celle de Narborough : or, au poids et aux couleurs que Narborough attribue à son manchot, on peut le regarder comme de l'espèce dont nous parlons; et nous croyons encore que cette espèce est celle que

M. Forster désigne comme *la plus commune* au détroit de Magellan, laquelle, dit-il, est de la grosseur d'une petite oie, et surnommée par les Anglais, aux îles Falkland ou Malouines, *jumping jachs*.

M. Forster observa ses manchots sur la terre des Etats, où ils lui offrirent une petite scène. « Ils étoient endormis, dit-il, et leur sommeil est très-profond, car le docteur Sparman tomba sur un qu'il roula à plusieurs verges sans l'éveiller. Pour le tirer de son assoupissement, on fut obligé de le secouer à différentes reprises; enfin ils se levèrent en troupes, et quand ils virent que nous les entourions, ils prirent du courage; ils se précipitèrent avec violence sur nous, et mordirent nos jambes et nos habits. Après en avoir laissé un grand nombre sur le champ de bataille, qui paroissoient morts, nous poursuivîmes les autres; mais les premiers se relevèrent

tout d'un coup, et piétonnèrent gravement derrière nous ».

LE MANCHOT SAUTEUR.

Troisième espèce.

Ce manchot n'a guère qu'un pied et demi de hauteur du bec aux pieds; et à-peu-près autant, quand, la tête et le corps droits, il est posé et comme assis sur le croupion, ce qui est son attitude de nécessité à terre. Il a le bec rouge, ainsi que l'iris de l'œil, sur lequel passe une ligne d'un blanc teint de jaune, qui se dilate et s'épanouit en arrière en deux petites touffes de filets hérissés, lesquels se relèvent sur les deux côtés du sommet de la tête: cette partie est noire ou d'un cendré noirâtre très-foncé, ainsi que la gorge, la face, le dessus du cou, du dos et des ailerons; le reste, c'est-à-dire tout le devant du corps, est d'un blanc de neige.

Nos planches enluminées ont indiqué cet oiseau sous le nom de *manchot de*

Siberie; nous n'adoptons pas aujourd'hui cette dénomination, vu la grande division que paroît avoir fait la nature, des pingouins au nord et des manchots au sud; et M. de Bougainville l'ayant reconnu sur les terres Magellaniques, nous pensons qu'il ne se trouve pas en Sibérie, mais seulement dans les îles australes, où le même navigateur l'a décrit sous le nom de *pingouin sauteur*.... « La troisième espèce de ces demi-oiseaux, dit-il, habite par familles comme la seconde, sur de hauts rochers où ils pondent. Les caractères qui distinguent ceux-ci des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des *aigrettes*, et qu'ils relèvent lorsqu'ils sont irrités; et enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils : on les nomma *pingouins sauteurs;* en effet, ils ne se transportent que par sauts et par bonds.

Cette espèce a, dans sa contenance, plus de vivacité que les deux autres ».

C'est, suivant toute apparence, ce même manchot sauteur à aigrette et à bec rouge que le capitaine Cook indique dans le passage suivant... « Jusqu'ici (cinquante-trois degrés cinquante-sept minutes latitude sud), nous avions eu continuellement autour du vaisseau un grand nombre de *pingouins* qui sembloient être différens de ceux que nous vîmes près de la glace; ils étoient plus petits avec des becs rougeâtres et des têtes brunes; la rencontre d'un si grand nombre de ces oiseaux me donnoit quelque espérance de trouver terre »... Et dans un autre endroit... « Le 2 décembre, par quarante-huit degrés vingt-trois minutes latitude sud, et cent soixante-dix-neuf degrés seize minutes de longitude, nous aperçûmes plusieurs pingouins au bec rouge, qui demeurèrent autour de nous le lendemain ».

LE MANCHOT A BEC TRONQUÉ.

Quatrième espèce.

Le bec des manchots se termine généralement en pointe : dans cette espèce, l'extrémité de la mandibule inférieure est tronquée ; ce caractère a suffi à M. Brisson pour faire de ce manchot un genre à part, sous le nom de *gorfou*, de quoi il étoit fort le maître, suivant l'ordre hypothétique et systématique de ces divisions ; mais ce qui n'étoit pas également arbitraire, c'est l'application qu'il a faite à ce même manchot, du nom de *catatractes* ou *cataracta*, par lequel Aristote a désigné un oiseau aquatique, qui n'est certainement pas un manchot, genre duquel Aristote ne connut aucune espèce.

Quoi qu'il en soit, Edwards qui nous a fait connoître cette espèce de manchot, lui applique ce passage du

chevalier Roë, dans son Voyage aux Indes. « Dans l'*île Pinguin* (au Cap de Bonne-Espérance), il y a un oiseau de ce nom qui marche tout droit; les ailes sont sans plumes, pendantes comme des manches, avec le plastron blanc; ces oiseaux ne volent point, mais se promènent en petites troupes, chacune gardant régulièrement son quartier ».

Cependant M. Edwards n'assure pas que ce manchot soit du Cap plutôt que du détroit de Magellan : il étoit, dit-il, *gros comme une oie*, et avoit le bec ouvert jusque sous les yeux, et rouge ainsi que les pieds; la face d'un brun-obscur; tout le devant du corps blanc; le derrière de la tête, le haut du cou et le dos d'un pourpre terne, et couvert de très-petites plumes roides et serrées. « Ces plumes, ajoute Edwards, ressemblent plus à des écailles de serpent qu'à des plumes. Les ailes, continue-t-il, sont petites et plates

comme des planchettes brunes, et couvertes de plumes si petites et si roides, qu'on les prendroit, de quelque distance, pour du chagrin; il n'y a d'apparence de queue que quelques soies courtes et noires au croupion ».

Telles sont les quatre espèces de manchots que nous pouvons présenter comme connues et bien décrites : si ce genre est plus nombreux, ainsi que paroît l'insinuer M. Forster, chaque espèce nouvelle viendra naturellement prendre ici sa place. En attendant, il nous semble en voir quelques-unes d'indiquées, mais imparfaitement et confusément, dans les notices suivantes.

I. « Entre les îles Maldives, dit un de nos anciens voyageurs, il y en a une infinité qui sont entièrement inhabitées... et toutes couvertes de gros crabes et d'une quantité d'oiseaux nommés *pingui*, qui font là leurs œufs et leurs petits; et il y en a une multitude si

prodigieuse, qu'on ne sauroit mettre le pied en quelqu'endroit que ce soit, sans toucher leurs œufs et leurs petits ou les oiseaux mêmes. Les insulaires n'en mangent point, et toutefois ils sont bons à manger, *et sont gros comme pigeons*, de plumage blanc et noir ».

Nous ne connoissons pas d'espèce de manchot aussi petite qu'un pigeon, et néanmoins une semblable petite espèce d'oiseau sans ailes, sous le nom de *calcamar,* se retrouve à la côte du Brésil. « Le calcamar est de la grosseur d'un pigeon; ses ailes ne lui servent point à voler, mais à nager fort légèrement; il ne quitte point les flots; les Brésiliens assurent même qu'il y dépose ses œufs, mais sans expliquer comment ils pourroient éclore ».

II. Les *aponars* ou *aponats* de Thevet, « lesquels, dit-il, ont petites ailes, pourquoi ils ne peuvent voler, ont le ventre blanc, le dos noir, le bec semblable à celui d'un cormoran ou

autre corbeau, et quand on les tue, crient ainsi que pourceaux ». Ce sont, suivant toute apparence, des manchots. Thevet les trouva à l'île de l'Ascension ; mais il fait sous le nom d'*apona*, la même confusion que l'on a faite sous celui de *pingouin*, lorsqu'il parle des *aponars que rencontrent les navires allant de France en Canada* ; ces derniers aponars sont des pingouins.

III. L'oiseau des mers Magellaniques, que les matelots de l'équipage du capitaine Wallis, et ensuite ceux de Cook, appelèrent *race-horse* ou *cheval de course*, parce qu'il couroit sur l'eau avec une extrême vîtesse, en frappant les flots de ses pieds et de ses ailes, trop petites pour qu'elles puissent lui servir à voler. Cet oiseau sembleroit, à ces caractères, être un manchot ; néanmoins M. Forster lui donne le nom de *canard*, en le rapportant au *logger-head duck* des Transactions philosophiques. Voici comme il en

parle : « Il ressembloit, dit-il, au canard, excepté l'extrême briéveté de ses ailes, et sa grosseur, qui étoit celle d'une oie ; il avoit le plumage gris, et un petit nombre de plumes blanches, le bec et les pieds jaunes, et deux grandes bosses calleuses nues, de la même couleur, à la jointure de chaque aile. Nos matelots l'appelèrent *race-horse,* cheval de course, à cause de sa vîtesse ; mais aux îles Falkland, les Anglais lui ont donné le nom de *canard lourdaud* ».

IV. Enfin, selon d'autres voyageurs, on trouve sur les îles de la côte du Chily, après avoir passé Chiloë, et en approchant du détroit de Magellan, « une espèce d'oie qui ne vole point, mais qui court sur les eaux aussi vîte que les autres volent. Cet oiseau a un duvet très-fin, que les femmes américaines filent, et dont elles font des couvertures qu'elles vendent aux Espagnols ». Si ces particularités sont

exactes, elles indiquent dans ce genre une espèce moyenne entre les oiseaux à grandes plumes et les manchots à plumes écailleuses, qui ressemblent peu à un duvet, et ne paroissent pas susceptibles d'être filées.

Espèces connues dans ce genre.

Le Manchot sauteur, *aptenodyta Chrysocome.*
Le grand Manchot, *aptenodyta Patagonica.*
Le Manchot moyen, *aptenodyta Demersa.*
Le petit Manchot, *aptenodyta Minor.*

XXXVe GENRE.

LE PINGOUIN, *ALCA.*

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : bec à rides latérales, transversales.

LE PINGOUIN.

Première espèce.

QUOIQUE l'aile du pingouin de cette première espèce ait encore quelque longueur, et qu'elle soit garnie de plusieurs petites pennes, néanmoins on assure qu'il ne peut point voler, même assez pour se dégager de l'eau. Il a la tête, le cou et tout le dessus du corps

LLE

N R E.

, *ALCA.*

)

à rides laté-
s.

U I N.

uin de cette
ore quelque
rnie de plu-
anmoins on
oler, même
a la
us du corps

Desève del. *Racine Sculp.*

1. LE PINGOUIN. 2. LE GRAND PINGOUIN.

noirs, mais la partie inférieure plongée dans l'eau quand il nage, est entièrement blanche. Un petit trait de blanc se trace du bec à l'œil, et un autre semblable trait traverse obliquement l'aile.

Nous avons dit que les pieds du pingouin n'ont que trois doigts, et que cette conformation, ainsi que celle du bec, le distingue bien sensiblement du manchot; le bec de ce premier pingouin est noir, tranchant par les bords, très-aplati par les côtés qui sont cannelés de trois sillons dont celui du milieu est blanc; tout à côté de son ouverture et sous le velouté qui revêt la base du bec, les narines sont ouvertes en fentes longues. La femelle n'a pas le petit trait blanc entre le bec et l'œil, mais sa gorge est blanche.

Ce pingouin, dit Edwards, se trouve également dans les parties septentrionales de l'Amérique et de l'Europe. Il vient nicher aux îles Féroë, le long de

la côte occidentale d'Angleterre, et jusqu'à l'île de Wight, où il grossit la foule des oiseaux de mer qui peuplent ces grands rochers, que les Anglais ont appelés *les Aiguilles* (the Needles). On assure que cet oiseau ne pond qu'un œuf très-gros par rapport à sa taille.

On ignore encore dans quel asyle les pingouins, et particulièrement celui-ci, passent l'hiver. Comme ils ne peuvent tenir la mer dans le fort de cette saison, que néanmoins ils ne paroissent point alors à la côte, que d'ailleurs il est constant qu'ils ne se retirent pas vers les terres du midi, Edwards imagine qu'ils passent l'hiver dans des cavernes de rochers, dont l'ouverture est submergée, mais dont l'intérieur s'élève assez au-dessus des flots, pour leur fournir une retraite où ils restent dans un état de torpeur, et substantés par la graisse dont ils sont abondamment chargés.

Nous ajouterions, d'après Pontop-

pidan, quelques particularités à ce que nous venons de dire de cette première espèce de pingouin, qu'il est grand pêcheur de harengs, qu'il se prend aux hameçons amorcés de ces poissons, etc. si le récit de cet écrivain n'offroit ici les mêmes disparates qui se trouvent ordinairement dans ses autres narrations; comme quand il dit « que ces oiseaux, en sortant tous à-la-fois des grottes où ils s'abritent et où ils nichent, obscurcissent le soleil par leur nombre, et font de leurs ailes un bruit semblable à celui d'un orage »; tout ceci ne convient point à des pingouins qui tout au plus ne peuvent que voleter.

« Nous reconnoissons plus distinctement le pingouin dans l'*esarokitsok* ou *petite aile* des Groënlandais, espèce de plongeon, dit le relateur, qui a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, si peu fournies de plumes, qu'il ne peut voler, et dont les pieds sont

d'ailleurs si loin de l'avant-corps et si portés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout et marcher ». En effet l'attitude droite est pénible pour le pingouin ; il a la marche lourde et lente, et sa position ordinaire est de nager et de flotter sur l'eau, ou d'être couché en repos sur les rochers ou sur les glaces.

LE GRAND PINGOUIN.

Seconde espèce.

Willughby dit que la taille de ce pingouin approche de celle de l'oie, ce qu'il faut entendre de la hauteur à laquelle il porte sa tête, et non de la grosseur et du volume du corps, qui a beaucoup moins d'épaisseur. Il a la tête, le cou et tout le manteau d'un beau noir, en petites plumes courtes, mais douces et lustrées comme du satin ; une grande tache blanche ovale se marque entre le bec et l'œil, et le rebord de

cette tache s'élève comme en bourrelet de chaque côté du sommet de la tête qui est fort aplatie; le bec, dont la coupe ressemble, suivant la comparaison d'Edwards, au bout d'un large coutelas, a ses côtés aplatis et creusés d'entaillures; les plus grandes pennes des ailes n'ont pas trois pouces de longueur. On juge aisément que, dans cette proportion avec la masse du corps, elles ne peuvent lui servir pour s'élever en l'air; il ne marche guère plus qu'il ne vole, et il demeure toujours sur l'eau, à l'exception du temps de la ponte et de la nichée.

L'espèce en paroît peu nombreuse; du moins ces grands pingouins ne se montrent que rarement sur les côtes de Norwège; ils ne viennent pas tous les ans visiter les îles de Féroë, et ne descendent guère plus au sud dans nos mers d'Europe; celui qu'Edwards décrit, avoit été pris par les pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve: du reste, on

ignore dans quelle plage ils se retirent pour nicher.

L'*akpa* des Groënlandais, *oiseau grand comme le canard*, avec le *dos noir* et le *ventre blanc*, et qui *ne peut ni courir ni voler*, paroît se rapporter à notre grand pingouin. Pour les prétendus pingouins décrits dans le Voyage de la Martinière, ce sont évidemment des pélicans.

LE PETIT PINGOUIN, ou LE PLONGEON DE MER *de Belon.*

Cet oiseau est indiqué dans Belon, sous le nom de *plongeon de mer*, et par M. Brisson, sous celui de *petit pingouin*; néanmoins il nous reste un doute très-fondé sur cette dernière dénomination; car, en examinant la figure donnée par cet ornithologiste, on voit qu'il a beaucoup de ressemblance avec le *petit guillemot* de nos planches enluminées; et tout au moins il est certain que son bec n'est pas ce-

lui d'un pingouin : et en même temps la plage où Belon dit avoir observé cet oiseau, savoir la mer de Crète, est un nouveau sujet de douter qu'il appartienne en effet au genre des pingouins, qui ne paroît pas s'être porté dans la Méditerranée, et que tout nous représente comme indigène aux mers du Nord; en sorte que si nous osions soupçonner ici de peu de justesse un observateur, d'ailleurs aussi instruit et toujours aussi exact que l'est Belon, nous croirions, malgré ce qu'il dit de la conformation des pieds de son *utramaria* de Crète, qu'il appartient plutôt à quelque espèce de plongeon ou de castagneux, qu'à la famille des pingouins. Quoi qu'il en soit, il faut rapporter ce que dit notre vieux et docte naturaliste, de cet oiseau dont lui seul a parlé ; Dapper et Aldrovande n'en ayant fait mention que d'après lui.

« Il y a, dit-il, en Crète, une particulière espèce de plongeon de mer,

nageant entre deux eaux, différente au cormoran et aux autres plongeons, nommés *mergi*, et que j'estime être celui qu'Aristote a nommé *ethia*. Les habitans du rivage de Crète l'appellent *vuttamaria* et *calicatzu*; il est de la grosseur d'une sarcelle, blanc par-dessous le ventre et noir par-tout le dessus du corps; il n'a nul ergot derrière, aussi est-il seul entre tous oiseaux ayant le pied plat, à qui cela convienne; son bec est moult tranchant par les bords, noir dessus, blanc dessous, creux et quasi plat, et couvert de duvet jusque bien avant.... qui provient d'un toffet de plumes noires qui lui croît sur quelque chose qu'il a sur le bec joignant la tête, élevé gros comme une demi-noix... Il a le sommet de la tête large; mais la queue si courte, qu'il semble quasi qu'il n'en ait point. Il est tout couvert de fin duvet qui tient si fort à la peau, qu'on jugeroit proprement que c'est du poil, et qui se montre aussi fin

que velours, tellement que si on l'écorche on lui trouvera la peau bien épaisse, et si on la fait corroyer, semblera une peau de quelque animal terrestre».

LE MACAREUX.

Le bec, cet organe principal des oiseaux, et duquel dépend l'exercice de leurs forces, de leur industrie et de la plupart de leurs facultés; le bec qui est à-la-fois pour eux la bouche et la main, l'arme pour attaquer, l'instrument pour saisir, doit par conséquent être la partie de leur corps dont la conformation influe le plus sur leur instinct, et décide la nécessité de la plupart de leurs habitudes : et si ces habitudes sont infiniment variées dans les innombrables peuplades du genre volatile; si leurs différentes inclinations les dispersent dans l'air, sur la terre et les eaux, c'est que la nature a de même varié à l'infini, et dessiné, sous tous les contours possibles, le trait du

bec. Un croc aigu et déchirant arme la tête des fiers oiseaux de proie; l'appétit de la chair et la soif du sang, joints aux moyens d'y satisfaire, font qu'ils se précipitent du haut des airs sur tous les autres oiseaux, et même sur tous les animaux foibles ou craintifs dont ils font également des victimes. Un bec en forme de cuiller large et plate, détermine l'instinct d'un autre genre d'oiseaux, et les oblige à chercher et ramasser leur subsistance au fond des eaux; tandis qu'un bec en cône, court et tronqué, en donnant à nos oiseaux gallinacées la facilité de ramasser les graines sur la terre, les disposoit de loin à se rassembler autour de nous, et sembloit les inviter à recevoir cette nourriture de notre main. Le bec en forme de sonde grèle et ployante, qui alonge la face du courlis, de la bécasse, de la barge et de la plupart des autres oiseaux de rivage et de marais, les oblige à se porter sur les terres maré-

cageuses pour y fouiller la vase molle et le limon humide ; le bec tranchant et acéré des pics, fait qu'ils s'attachent au tronc des arbres pour en percer le bois ; et enfin le petit bec en alène de la plupart des oiseaux des champs, ne leur permet que de saisir les moucherons ou d'autres menus insectes, et leur interdit toute autre nourriture. Ainsi, la différente forme du bec modifie l'instinct et nécessite la plupart des habitudes de l'oiseau ; et cette forme du bec se trouve être infiniment variée, non-seulement par nuances, comme tous les autres ouvrages de la nature, mais encore par degrés et par sauts assez brusques. L'énorme grandeur du bec du toucan, la monstrueuse enflure de celui du calao, la difformité de celui du flammant, la figure bizarre du bec de la spatule, la courbure à contre-sens de celui de l'avocette, etc. nous démontrent assez que toutes les figures possibles ont été tracées, et

toutes les formes remplies; et pour que dans cette suite il ne reste rien à desirer ni même à imaginer, l'extrême de toutes ces formes s'offre dans le bec en lame verticale de l'oiseau dont il est ici question. Qu'on se figure deux lames de couteau très-courtes, appliquées l'une contre l'autre par le tranchant, c'est le bec du macareux; la pointe de ce bec est rouge et cannelée transversalement par trois ou quatre sillons, tandis que l'espace près de la tête est lisse et teint de bleu; les deux mandibules étant réunies, sont presque aussi hautes que longues, et forment un triangle à-peu-près isocèle; le contour de la supérieure est bordé près de la tête et comme ourlé d'un rebord de substance membraneuse ou calleuse, criblée de petits trous, et dont l'épanouissement forme une rosette à chaque angle du bec (1).

(1) M. Geoffroy de Valognes, qui me paroit être bon observateur, a bien voulu

Ce rapport imparfait avec le bec du perroquet qui est aussi bordé d'une

m'envoyer la note suivante au sujet du macareux.

« On m'a apporté, dit-il, un macareux qui a été pris dans les premiers jours de ce mois (de mai) à son passage sur nos côtes; cet oiseau a été vu avec étonnement, même par les personnes qui fréquentent le plus souvent les rivages de la mer, ce qui me fait croire qu'il est étranger à notre pays.

« La position des pieds du macareux près de l'anus, me fait présumer qu'il ne peut marcher qu'avec peine, et qu'il est plus fait pour nager sur l'eau; le cendré, le noir et le blanc contrastent sensiblement dans son plumage. La première de ces couleurs distingue les joues, les côtés de la tête, le dessous de la gorge, où elle prend une nuance un peu plus forte; la seconde domine sur la tête, le cou, le dos, les ailes, la queue, et s'étend à la gorge pour former un large collier, qui sépare à cet endroit le gris du blanc pur qu'on aperçoit seul au-dessous du corps, dont les plumes dérobent à la vue un duvet gris et épais qui garnit le ventre; le noir du dessus de la tête s'éclaircit un peu vers la naissance du cou, sur les pennes des ailes

membrane à sa base, et le rapport non moins éloigné du cou raccourci et de

---

et à la terminaison des plumes qui couvrent le dos; au haut des ailes règne une bordure blanche qui n'est bien apparente que lorsqu'elles sont ouvertes.

« Le bec a moins de longueur que de largeur, si on le mesure à sa naissance; sa forme est presque triangulaire, les deux pièces en sont mobiles; le gris-de-fer dont il est peint en partie, est comme séparé par un demi-cercle blanc, d'un rouge vif qui en couvre la pointe et qui achève de l'embellir; la pièce supérieure présente quatre stries, l'inférieure trois, qui correspondent aux trois dernières de la pièce supérieure: toutes ces stries forment des espèces de demi-cercles; la pièce du dessus est munie à sa base d'un bourrelet blanchâtre, sur lequel on aperçoit de petits trous disposés irrégulièrement; il sort de quelques-uns de ces trous de fort petites plumes; les narines sont placées sur les bords du bec supérieur, et sont alongées de trois lignes dans le sens de la longueur du bec. J'ai aperçu dans le palais de l'oiseau plusieurs rangées de pointes charnues, dirigées vers l'entrée du gosier, dont l'extrémité transpa-

la taille arrondie, ont suffi pour faire donner au macareux le nom de *perroquet de mer;* dénomination aussi impropre que celle de *colombe* pour le petit guillemot.

Le macareux n'a pas plus d'ailes que ce guillemot, et dans ses petits vols courts et rasans, il s'aide du mouvement rapide de ses pieds, avec lesquels il ne fait qu'effleurer la surface de l'eau; c'est ce qui a fait dire que pour se soutenir, il la frappoit sans cesse de ses ailes; les pennes en sont très-courtes, ainsi que celles de la queue; et le plumage de tout le corps est plutôt un

---

rente et luisante, m'a paru un peu plus dure que le reste; les yeux bordés d'un rouge-vermillon, ont de particulier qu'ils occupent le centre d'une excroissance triangulaire et de couleur grise; les jambes courtes, sont d'un orangé vif, ainsi que les pieds; les ongles sont noirs et luisans, celui du doigt du milieu est le plus long et le plus large ».

duvet qu'une véritable plume. Quant à ses couleurs, qu'on se figure, dit Gessner, un oiseau habillé d'une robe blanche avec un froc ou manteau noir, et un capuchon de cette même couleur, comme le sont certains moines, et l'on aura le portrait du macareux, que par cette raison, ajoute-t-il, j'ai surnommé le petit moine, *fratercula*.

Ce petit moine marin vit de langoustes, de chevrettes, d'étoiles et d'araignées de mer, et de divers petits poissons et coquillages qu'il saisit en plongeant dans l'eau, sous laquelle il se retire volontiers, et qui lui sert d'abri dans le danger; on prétend même qu'il entraîne le corbeau son ennemi sous l'eau; et cet acte de force ou d'adresse paroît être au-dessus des forces de son corps, dont la grosseur n'est tout au plus qu'égale à celle d'un pigeon: on ne peut donc attribuer cet effort qu'à la puissance de ses armes, et en effet son bec est très-offensif par le tran-

chant de ses lames et par le croc qui le termine.

Les narines sont assez près de la tranche du bec, et ne paroissent que comme deux fentes oblongues; les paupières sont rouges, et on voit à celles d'en-haut une petite excroissance de forme triangulaire; il y a aussi une semblable caroncule, mais de figure oblongue à la paupière inférieure; les pieds sont orangés, garnis d'une membrane de même couleur entre les doigts : le macareux n'a point de doigt postérieur; ses ongles sont forts et crochus; ses jambes courtes, cachées dans l'abdomen, l'obligent à se tenir absolument debout, et font que dans sa marche chancelante, il semble se bercer; aussi ne le trouve-t-on sur terre que retiré dans les cavernes ou dans les trous creusés sous les rivages, et toujours à portée de se jeter à l'eau lorsque le calme des flots l'invite à y retourner; car on a remarqué que ces oiseaux ne

peuvent tenir la mer ni pêcher que quand elle est tranquille, et que si la tempête les surprend au large, soit dans leur départ en automne, soit dans leur retour au printemps, ils périssent en grand nombre. Les vents amènent ces macareux morts au rivage, quelquefois même jusque sur nos côtes, où ces oiseaux ne paroissent que rarement.

Ils occupent habituellement les îles et les pointes les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et vraisemblablement aussi celles de l'Amérique, puisqu'on les trouve en Groënland ainsi qu'au Kamtschatka. Leur départ des Orcades et autres îles voisines de l'Ecosse, se fait régulièrement au mois d'août; et l'on prétend que, dès les premiers jours d'avril, on en voit reparoître quelques-uns qui semblent venir reconnoître les lieux, et qui disparoissent après deux ou trois jours, pour aller chercher la grande troupe

qu'ils ramènent au commencement de mai.

Ces oiseaux ne font point de nid ; la femelle pond sur la terre nue et dans des trous qu'ils savent creuser et agrandir. La ponte n'est jamais, dit-on, que d'un seul œuf très-gros, fort pointu par un bout et de couleur grise ou roussâtre. Les petits qui ne sont point assez forts pour suivre la troupe au départ d'automne, sont abandonnés, et peut-être périssent-ils ; cependant ces oiseaux, à leur retour au printemps, ne remontent pas absolument tous jusqu'aux pointes les plus avancées vers le nord ; de petites troupes s'arrêtent en différentes îles ou îlets le long des côtes de l'Angleterre, et l'on en trouve avec des guillemots et des pinguins, sur ces rochers nommés par les Anglais *the needles* (les aiguilles), à la pointe occidentale de l'île de Wight. M. Edwards passa plusieurs jours aux envi-

rons de ces rochers pour observer et décrire ces oiseaux.

LE MACAREUX DE KAMTSCHATKA.

Les femmes Kamtschadales, dit Steller, se font avec la peau du goulu, un ornement de tête taillé en croissant, alongé de deux oreilles ou barbes blanches, et disent qu'avec cette parure elles ressemblent au *mitchagatchi*, c'est-à-dire, à un oiseau tout noir et coiffé de deux aigrettes tombantes ou touffes de filés blancs, qui forment comme deux tresses de cheveux sur les côtés du cou. A ces traits non équivoques, on reconnoît le macareux de Kamtschatka donné dans nos planches enluminées, sous le nom de *mitchagatchi*, qu'il porte dans cette contrée; cependant cette terre qui fait la pointe du nord-est de l'Asie, n'est peut-être pas la seule où se trouve cette seconde espèce de macareux, car le *kallingak* des Groënlandais nous paroît être le

même oiseau ; il a, comme celui-ci, les deux tresses et les joues blanches, et le reste du plumage noir ou noirâtre, avec une teinte de bleu-foncé sur le dos, et de brun-obscur sur la lame supérieure, et les narines sont posées près de la tranche ; enfin, il y a de petites rosettes aux angles de ce bec comme sur celui de notre macareux : seulement la taille du kallingak ou macareux à aigrettes du Groënland, est un peu moins forte que celle du macareux de Kamtschatka.

Espèces connues dans ce genre.

Le Macareux, *alca Arctica*.
Le Macareux de Kamtschatka, *alca Cyrrhata*.
Le grand Pingouin, *alca Impennis*.
Le petit Pingouin, *alca Pica*.
Le Pingouin commun, *alca Torda*.

XXXVIe GENRE.

LE PETREL, *PROCELLARIA.*

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : bec à deux petits tuyaux presque cylindriques, couchés au long de la mandibule supérieure, près de la tête, dans lesquels sont percées les narines.

LES PÉTRELS.

De tous les oiseaux qui fréquentent les hautes mers, les pétrels sont les plus marins, du moins ils paroissent être les plus étrangers à la terre, les plus hardis à se porter au loin, à s'écar-

ter et même s'égarer sur le vaste océan; car ils se livrent avec autant de confiance que d'audace au mouvement des flots, à l'agitation des vents, et paroissent braver les orages. Quelque loin que les navigateurs se soient portés, quelqu'avant qu'ils ayent pénétré, soit du côté des poles, soit dans les autres zones, ils ont trouvé ces oiseaux qui sembloient les attendre et même les devancer sur les parages les plus lointains et les plus orageux; par-tout ils les ont vus se jouer avec sécurité, et même avec gaîté sur cet élément terrible dans sa fureur, et devant lequel l'homme les plus intrépide est forcé de pâlir; comme si la nature l'attendoit là pour lui faire avouer combien l'instinct et les forces qu'elle a départis aux êtres qui nous sont inférieurs, ne laissent pas d'être au-dessus des puissances combinées de notre raison et de notre art.

Pourvus de longues ailes, munis de

pieds palmés, les pétrels ajoutent à l'aisance et à la légéreté du vol, à la facilité de nager, la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau, en effleurant les ondes par le mouvement d'un transport rapide, dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes, et où les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau : c'est de cette marche sur l'eau que vient le nom de *pétrel;* il est formé de *peter, pierre,* ou de *petrill, pierrot,* ou *petit-pierre,* que les matelots anglais ont imposé à ces oiseaux, en les voyant courir sur l'eau comme l'apôtre saint Pierre y marchoit.

Les espèces de pétrels sont nombreuses; ils ont tous les ailes grandes et fortes; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et communément ils rasent l'eau dans leur vol; ils ont trois doigts unis par une membrane; les deux doigts latéraux por-

tent un rebord à leur partie extérieure; le quatrième doigt n'est qu'un petit éperon qui sort immédiatement du talon, sans articulation ni phalange.

Le bec, comme celui de l'albatros, est articulé et paroît formé de quatre pièces, dont deux, comme des morceaux sur-ajoutés, forment les extrémités des mandibules; il y a de plus le long de la mandibule supérieure, près de la tête, deux petits tuyaux ou rouleaux couchés, dans lesquels sont percées les narines: par sa conformation totale, ce bec sembleroit être celui d'un oiseau de proie; car il est épais, tranchant et crochu à son extrémité; au reste, cette figure du bec n'est pas entièrement uniforme dans tous les pétrels, il y a même assez de différence pour qu'on puisse en tirer un caractère qui établit une division dans la famille de ces oiseaux; en effet, dans plusieurs espèces, la seule pointe de la mandibule supérieure est recourbée en croc:

la pointe de l'inférieure, au contraire, est creusée en gouttière et comme tronquée en manière de cuiller, et ces espèces sont celles des *pétrels* simplement dits.

Dans les autres, les pointes de chaque mandibule sont aiguës, recourbées, et font ensemble le crochet : cette différence de caractère a été observée par M. Brisson, et il nous paroît qu'on ne doit pas la rejeter ou l'omettre, comme le veut M. Forster ; et nous nous en servirons pour établir dans la famille des *pétrels*, la seconde division sous laquelle nous rangerons les espèces que nous appellerons *pétrels-puffins*.

Tous ces oiseaux, soit pétrels, soit puffins, paroissent avoir un même instinct et des habitudes communes pour faire leurs nichées ; ils n'habitent la terre que dans ce temps qui est assez court, et comme s'ils sentoient combien ce séjour leur est étranger, ils se cachent ou plutôt ils s'enfouissent dans

des trous sous les rochers du bord de la mer ; ils font entendre du fond de ces trous leur voix désagréable, que l'on prendroit le plus souvent pour le coassement d'un reptile. Leur ponte n'est pas nombreuse ; ils nourrissent et engraissent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi-digérée et déjà réduite en huile, des poissons dont ils font leur principale et peut-être leur unique nourriture. Mais une particularité dont il est très-bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient avertis, c'est que quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli ; ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur ; et comme leurs nids sont le plus souvent situés sur des côtes escarpées, dans des fentes de rochers à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

M. Forster remarque que Linnæus

a peu connu les pétrels, puisqu'il n'en compte que *six espèces*, tandis que, par sa propre observation, M. Forster en a reconnu *douze nouvelles espèces* dans les seules mers du sud ; mais nous desirerions que ce savant navigateur nous eût donné les descriptions de toutes ces espèces ; et nous ne pouvons, en attendant, que présenter ce que nous en savons d'ailleurs.

LE PÉTREL CENDRÉ.

Première espèce.

Ce pétrel habite dans les mers du nord; Clusius le compare, pour la grandeur, à une poule moyenne ; M. Rolandson Martin, observateur suédois, le dit de la grosseur d'une corneille, et le premier de ces auteurs lui trouve dans le port et dans la figure quelque chose du faucon : son bec fortement articulé et très-crochu, est en effet un bec de proie ; le croc de la partie supé-

rieure et la gouttière tronquée qui termine l'inférieure, sont d'une couleur jaunâtre, et le reste du bec avec les deux tuyaux des narines sont noirâtres dans l'individu mort que nous décrivons; mais on assure que le bec est rouge par-tout, ainsi que les pieds dans l'oiseau vivant. Le plumage du corps est d'un blanc-cendré; le manteau est d'un cendré-bleu, et les pennes de l'aile sont d'un bleu plus foncé et presque noir; les plumes sont très-serrées, très-fournies et garnies en dessous d'un duvet épais et fin, dont la peau du corps est par-tout revêtue.

Les observateurs s'accordent à donner le nom de *haff-hert* ou *haw-hest*, cheval de mer, à cet oiseau; « et c'est, selon Pontoppidam, parce qu'il rend un son semblable au hennissement du cheval, et que le bruit qu'il fait en nageant, approche du trot de ce quadrupède ». Mais il n'est pas aisé de concevoir comment un oiseau qui nage

fait le bruit d'un cheval qui trotte; et n'est-ce pas plutôt à cause de la course du pétrel sur l'eau, qu'on lui aura donné cette dénomination? Le même auteur ajoute que ces oiseaux ne manquent pas de suivre les bateaux qui vont à la pêche des chiens de mer, pour attendre que les pêcheurs jettent les entrailles de ces animaux. Il dit qu'ils s'acharnent aussi sur les baleines mortes ou blessées, dès qu'elles surnagent; que les pêcheurs tuent ces pétrels un à un, à coups de bâton, sans que le reste de la troupe désempare : c'est d'après cet acharnement que M. Rolandson Martin leur applique le nom de *mallemucke*; mais, comme nous l'avons dit, ce nom appartient à un goëland.

On trouve ces pétrels cendrés depuis le soixante-deuxième degré de latitude nord, jusque vers le quatre-vingtième; ils volent entre les glaces de ces parages; et lorsqu'on les voit

URELLE
qui trotte; et
se de la course
u'on lui aura
on? Le même
seaux ne man-
s bateaux qui
hiens de mer,
pêcheurs jet-
es animaux. Il
ussi sur les ba-
es, dès qu'elles
heurs tuent ces
oups de bâton,
troupe désem-
t acharnement
Martin leur ap-
lemucke; mais,
it, ce nom ap-
.

els cendrés de-
ième degré de
vers le quatre-
entre les glaces
squ'on les voit

Deseve del. *Racine Sculp.*

1. LE PÉTREL. 2. L'OISEAU DE TEMPÊTE.

2

ne Sculp.

MPÊTE.

fuir de la pleine-mer pour chercher un abri, c'est, comme dans l'*oiseau de tempête* ou *petit pétrel*, un indice pour les navigateurs que l'orage est prochain.

LE PÉTREL BLANC ET NOIR, ou LE DAMIER.

Seconde espèce.

Le plumage de ce pétrel marqué de blanc et de noir, coupé symétriquement et en manière d'échiquier, l'a fait appeler *damier* par tous nos navigateurs; c'est dans le même sens que les Espagnols l'ont nommé *pardelas*, et les Portugais *pintado*, nom adopté aussi par les Anglais, mais qui, pouvant faire équivoque avec celui de la *pintade*, ne doit point être admis ici, outre que celui de damier exprime et désigne mieux la distribution du blanc et du noir par taches nettes et tranchées dans le plumage de cet oiseau; il est à-peu-près de la grosseur d'un pigeon commun; et comme

dans son vol il en a l'air et le port, ayant le cou court, la tête ronde, quatorze ou quinze pouces de longueur, et seulement trente-deux ou trente-trois d'envergure, les navigateurs l'ont souvent appelé *pigeon de mer*.

Le damier a le bec et les pieds noirs; le doigt extérieur est composé de quatre articulations, celui du milieu de trois, et l'intérieur de deux seulement; et à la place du petit doigt, est un ergot pointu, dur, long d'une ligne et demie, et dont la pointe se dirige en dedans; le bec porte au-dessus les deux petits tuyaux ou rouleaux dans lesquels sont percées les narines; la pointe de la mandibule supérieure est courbée, celle de l'inférieure est taillée en gouttière et comme tronquée; et ce caractère place le damier dans la famille des pétrels, et le sépare de celle des puffins : il a le dessus de la tête noir, les grandes plumes des ailes de la même couleur, avec des taches blan-

ches; la queue est frangée de blanc et de noir, et lorsqu'elle est développée, *elle ressemble*, dit Frésier, *à une écharpe de deuil*; son ventre est blanc, et le manteau est régulièrement comparti par taches de blanc et de noir. Cette description se rapporte parfaitement à celle que Dampier a faite du *pintado*. Au reste, le mâle et la femelle ne diffèrent pas sensiblement l'un de l'autre par le plumage ni par la grosseur.

Le damier, ainsi que plusieurs autres pétrels, est habitant né des mers Antarctiques, et si Dampier le regarde comme appartenant à la zone tempérée australe, c'est que ce voyageur ne pénétroit pas assez avant dans les mers froides de cette région, pour y suivre le damier, car il l'eût trouvé jusqu'aux plus hautes latitudes. Le capitaine Cook nous assure que *ces pétrels, ainsi que les pétrels bleus, fréquentent chaque portion de l'océan Austral dans les latitudes les plus élevées.*

Les meilleurs observateurs conviennent même qu'il est très-rare d'en rencontrer avant d'avoir passé le tropique, et il paroît en effet par plusieurs relations, que les premières plages où l'on commence à trouver ces oiseaux en nombre, sont dans les mers voisines du Cap de Bonne-Espérance; on les rencontre aussi vers les côtes de l'Amérique à la latitude correspondante. L'amiral Anson les chercha inutilement à l'île de Juan Fernandez; néanmoins il y remarqua plusieurs de leurs trous, et il jugea que les chiens sauvages qui sont répandus dans cette île, les en avoient chassés ou les avoient détruits; mais peut-être dans une autre saison y eût-il rencontré ces oiseaux, supposé que celle où il les chercha, ne fût pas celle de la nichée; car, comme nous l'avons dit, il paroît qu'ils n'habitent la terre que dans ce temps, et qu'ils passent leur vie en pleine-mer, se reposant sur l'eau lorsqu'elle est

calme, et y séjournant même quand les flots sont émus ; car on les voit se poser dans l'intervalle qui sépare deux lames d'eau, y rester les ailes ouvertes et se relever avec le vent.

D'après ces habitudes d'un mouvement continuel, leur sommeil ne peut qu'être fort interrompu ; aussi les entend-on voler autour des vaisseaux à toutes les heures de la nuit; souvent on les voit se rassembler le soir sous la poupe, nageant avec aisance, s'approchant du navire avec un air familier, et faisant entendre en même temps leur voix aigre et enrouée, dont la finale a quelque chose du cri du goëland.

Dans leur vol, ils effleurent la surface de l'eau, et y mouillent de temps en temps leurs pieds qu'ils tiennent pendans. Il paroît qu'ils vivent du frai de poisson qui flotte sur la mer ; néanmoins on voit le damier s'acharner, avec la foule des autres oiseaux de mer, sur les cadavres des baleines. On

les prend à l'hameçon avec un morceau de chair; quelquefois aussi il s'embarrasse les ailes dans les lignes qu'on laisse flotter à l'arrière du vaisseau. Lorsqu'il est pris et qu'on le met à terre ou sur le pont du navire, il ne fait que sauter sans pouvoir marcher ni prendre son essor au vol, et il en est de même de la plupart de ces oiseaux marins, qui sans cesse volent et nagent au large; ils ne savent pas marcher sur un terrein solide, et il leur est également impossible de s'élever pour reprendre leur vol: on remarque même que sur l'eau ils attendent, pour s'en séparer, l'instant où la lame et le vent les soulèvent et les lancent.

Quoique les damiers paroissent ordinairement en troupes, au milieu des vastes mers qu'ils habitent, et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir rassemblés, on assure qu'un attachement plus particulier et très-marqué, tient unis le mâle et la femelle, qu'à

peine l'un se pose sur l'eau, que l'autre aussi-tôt vient l'y joindre; qu'ils s'invitent réciproquement à partager la nourriture que le hasard leur fait rencontrer; qu'enfin si l'un des deux est tué, la troupe entière donne à la vérité des signes de regrets en s'abattant et demeurant quelques instans autour du mort, mais que celui qui survit donne des marques évidentes de tendresse et de douleur; il béquète le corps de son compagnon comme pour essayer de le ranimer, et il reste encore tristement et long-temps auprès du cadavre après que la troupe entière s'est éloignée.

LE PÉTREL ANTARCTIQUE, ou DAMIER BRUN.

Troisième espèce.

Ce pétrel ressemble au *damier*, à l'exception de la couleur de son plumage, dont les taches, au lieu d'être noires, sont brunes sur le fond blanc.

La dénomination de pétrel antarctique que lui donne le capitaine Cook, semble lui convenir parfaitement, parce qu'on ne le rencontre que sous les hautes latitudes australes, et lorsque plusieurs autres espèces de pétrels, communes dans les latitudes inférieures, et en particulier celle du damier noir, ne paroissent plus.

Voici ce que nous lisons dans le second voyage de ce grand navigateur, sur cette nouvelle espèce de pétrels. « Par soixante-sept degrés quinze minutes latitude-sud, nous aperçûmes plusieurs baleines jouant autour des îles de glaces; deux jours auparavant nous avions remarqué plusieurs troupes de *pintades* brunes et blanches, que je nommai *pétrels antarctiques*, parce qu'ils paroissent indigènes à cette région; ils sont à tous égards de la forme des *pintades* (damiers), dont ils ne diffèrent que par la couleur; la tête et l'avant du corps de ceux-ci sont bruns,

et l'arrière du dos, la queue et les extrémités des ailes sont de couleur blanche ». Et dans un autre endroit il dit : « Tandis qu'on ramassoit de la glace, nous prîmes deux *pétrels antarctiques*, et en les examinant nous persistâmes à les croire de la famille des pétrels. Ils sont à-peu-près de la grandeur d'un gros pigeon ; les plumes de la tête, du dos, et une partie du côté supérieur des ailes sont d'un brun léger ; le ventre et le dessous des ailes sont blancs ; les plumes de la queue sont blanches aussi, mais brunes à la pointe. Je remarquai que ces oiseaux avoient plus de plumes que ceux que nous avions vus, tant la nature a pris soin de les vêtir, suivant le climat qu'ils habitent ; nous n'avons trouvé ces pétrels que parmi les glaces ».

Néanmoins ces pétrels si fréquens entre les îles de glaces flottantes, disparoissent ainsi que tous les autres oiseaux, quand on approche de cette

glace fixe, dont la formidable couche s'étend déjà bien loin dans les régions polaires du continent austral ; c'est ce que nous apprend ce grand navigateur, le premier et le dernier peut-être des mortels qui ait osé affronter les confins de cette barrière de glace, que pose lentement la nature à mesure que notre globe se refroidit. « Depuis notre arrivée au milieu des glaces, dit-il, aucun pétrel antarctique ne frappa plus nos regards. ».

LE PÉTREL BLANC, ou PÉTREL DE NEIGE.

Quatrième espèce.

Ce pétrel est bien désigné par la dénomination de *pétrel de neige*, non-seulement à cause de la blancheur de son plumage, mais parce qu'on le rencontre toujours dans le voisinage des glaces, et qu'il en est, pour ainsi dire, le triste avant-coureur dans les mers australes. Avant d'avoir vu de près

ces oiseaux, M. Cook ne les désigna d'abord que sous le nom d'*oiseaux blancs;* mais ensuite il les reconnut, à la conformation de leur bec, pour être du genre des pétrels. Leur grosseur est celle d'un pigeon; le bec est d'un noir bleuâtre; les pieds sont bleus, et il paroît que le plumage est entièrement blanc.

« Quand nous approchions d'une large traînée de glace solide, dit M. Forster, savant et laborieux compagnon de l'illustre Cook, nous observions à l'horizon une réflexion blanche, qu'on appelle, sur les vaisseaux du Groënland, le *clignotement de la glace;* de sorte qu'à l'apparition de ce phénomène, nous étions sûrs de rencontrer les glaces à peu de lieues; et c'étoit alors aussi que nous apercevions communément des volées de pétrels blancs de la grosseur des pigeons, que nous avons appelés *pétrels de neige,* et qui sont les avant-coureurs de la glace ».

Ces pétrels blancs, mêlés aux pétrels antarctiques, paroissent avoir constamment accompagné ces courageux navigateurs dans toutes leurs traversées et dans leurs routes croisées au milieu des îles de glace, et jusqu'au voisinage de l'immense glacière de ce pole. Le vol de ces oiseaux sur les flots, et le mouvement de quelques cétacés dans cette onde glaciale, sont les derniers et les seuls objets qui répandent un reste de vie sur la scène de la nature expirante dans ces affreux parages.

LE PÉTREL BLEU.

Cinquième espèce.

Le pétrel bleu, ainsi nommé parce qu'il a le plumage gris-bleu, aussi bien que le bec et les pieds, ne se rencontre non plus que dans les mers australes, depuis les vingt-huit ou trente degrés et au-delà, dans toutes les latitudes, en allant vers le pole. M. Cook fut accompagné depuis le Cap de Bonne-

Espérance jusqu'au quarante-unième degré par les troupes de ces pétrels bleus et par des troupes de damiers, que la grosse mer et les vents sembloient ne rendre que plus nombreuses; ensuite il revit les pétrels bleus par les cinquante-cinquième et jusqu'au cinquante-huitième degré, et sans doute ils se trouvent de même dans tous les points intermédiaires de ces latitudes australes.

Ce qu'on remarque comme chose particulière dans ces pétrels bleus, c'est la grande largeur de leur bec et la forte épaisseur de leur langue; ils sont un peu moins grands que les pétrels blancs. Dans la teinte de gris-bleu qui couvre tout le dessus du corps, on voit une bande plus foncée, coupant en travers les ailes et le bas du dos; le bout de la queue est aussi de cette même teinte bleu-foncé ou noirâtre; le ventre et le dessous des ailes sont d'un blanc-bleuâtre; leur plumage est épais et

fourni. « Les pétrels bleus qu'on voit dans cette mer immense (entre l'Amérique et la nouvelle Zélande), dit M. Forster, ne sont pas moins à l'abri du froid que les pingouins; deux plumes au lieu d'une sortent de chaque racine; elles sont portées l'une sur l'autre et forment une couverture très-chaude; comme ils sont continuellement en l'air, leurs ailes sont très-fortes et très-longues. Nous en avons trouvé entre la Nouvelle-Zélande et l'Amérique, à plus de sept cents lieues de terre, espace qu'il leur seroit impossible de traverser, si leurs os et leurs muscles n'étoient pas d'une fermeté prodigieuse, et s'ils n'étoient point aidés par de longues ailes.

« Ces oiseaux navigateurs, continue M. Forster, vivent peut-être un temps considérable sans alimens. . . . Notre expérience démontre et confirme, à quelques égards, cette supposition; lorsque nous blessions quelques-uns de

ces pétrels, ils jetoient à l'instant une grande quantité d'alimens visqueux, digérés depuis peu, que les autres avaloient sur-le-champ avec une avidité qui indiquoit un long jeûne. Il est probable qu'il y a dans ces mers glaciales plusieurs espèces de *mollusca* qui montent à la surface de l'eau dans un beau temps, et qui servent de nourriture à ces oiseaux ».

Le même observateur retrouva ces pétrels en très-grand nombre, et rassemblés pour nicher à la Nouvelle-Zélande; « les uns voloient, d'autres étoient au milieu des bois dans les trous en terre, sous des racines d'arbres, dans les crevasses de rochers où on ne pouvoit les prendre, et où sans doute ils font leurs petits; le bruit qu'ils faisoient, ressembloit au coassement des grenouilles; aucun ne se montroit pendant le jour, mais ils voloient beaucoup pendant la nuit ».

Ces pétrels bleus étoient de l'espèce

à large bec que nous venons de décrire; mais M. Cook semble en indiquer une autre dans le passage suivant : » Nous tuâmes des pétrels; plusieurs étoient de l'espèce bleue, mais ils n'avoient pas un large bec, comme ceux dont j'ai parlé plus haut, et les extrémités de leur queue étoient teintes de blanc, au lieu d'un bleu-foncé. Nos naturalistes disputoient pour savoir si cette forme de bec et cette nuance de couleur, distinguoient seulement le mâle de la femelle. Il n'est pas probable qu'il y ait une telle différence de conformation dans le bec entre le mâle et la femelle d'une même espèce; et il paroît que l'on doit admettre ici deux espèces de pétrel bleu, la première à large bec, et la seconde à bec étroit, avec la pointe de la queue blanche ».

LE TRÈS-GRAND PÉTREL
QUEBRANTAHUESSOS *des Espagnols.*

Seconde espèce.

Quebrantahuessos veut dire *briseur d'os*, et cette dénomination est sans doute relative à la force du bec de ce grand oiseau, que l'on dit approcher en grosseur de l'albatros. Nous ne l'avons pas vu; mais M. Forster, naturaliste aussi savant qu'exact, indique sa grandeur et le range sous le genre des pétrels. Dans un autre endroit il dit : « Nous trouvâmes à la terre des États, des pétrels gris, de la taille des albatros, et de l'espèce que les Espagnols nomment *quebrantahuessos* ou briseurs d'os ». Les matelots de l'équipage appeloient cet oiseau *mère carey*, ils le mangeoient et le trouvoient assez bon. Un trait de naturel qui l'assimile encore aux pétrels, c'est de ne guère paroître près des vaisseaux qu'à l'ap-

proche du gros temps; ceci est rapporté dans l'Histoire générale des Voyages : on y a joint au sujet de cet oiseau quelques détails de description, mais qui nous paroissent trop peu sûrs pour les adopter.

LE PÉTREL-PUFFIN.

Septième espèce

Le caractère de la branche des *puffins*, dans la famille des pétrels, est, comme nous l'avons dit, dans le bec, dont la mandibule inférieure a la pointe crochue et recourbée en bas, ainsi que la supérieure; conformation sans doute très-avantageuse à l'oiseau, et qui dans l'usage de son bec et dans l'action de saisir, prête très-peu de force et d'appui à la mandibule supérieure sur cette partie fuyante de la mandibule inférieure. Du reste, les deux narines sont percées en forme de petits tuyaux comme dans tous les pétrels; et la con-

formation des pieds avec l'ergot au talon, ainsi que toute l'habitude du corps, est la même. Ce pétrel puffin a quinze pouces de longueur totale : il a la poitrine et le ventre blancs; une teinte de gris jetée sur tout le dessus du corps, assez claire sur la tête, et qui devient plus foncée et bleuâtre sur le dos : ce gris-bleu devient tout-à-fait noirâtre sur les ailes et la queue, de manière cependant que chaque plume paroît frangée ou festonnée d'une teinte plus claire.

Ces oiseaux appartiennent à nos mers, et paroissent avoir leur rendez-vous aux îles Sorlingues, mais plus particulièrement encore à l'îlet ou écueil à la pointe sud de l'île de Man, appelée par les Anglais *the calf of Man;* ils y arrivent en foule au printemps, et commencent par faire la guerre aux lapins, qui en sont seuls habitans; ils les chassent de leurs trous pour s'y nicher : leur ponte est de deux œufs, dont l'un, dit-on, reste ordinairement inféconde;

mais Willulghby assure positivement qu'ils ne pondent qu'un seul œuf. Dès que le petit est éclos, la mère le quitte de grand matin pour ne revenir que le soir, et c'est pendant la nuit qu'elle le nourrit, en le gorgeant par intervalles de la substance du poisson qu'elle pêche tout le jour à la mer; l'aliment à demi-digéré dans son estomac, se convertit en une sorte d'huile qu'elle donne à son petit. Cette nourriture le rend extrêmement gras; et dans ce temps quelques chasseurs vont cabaner sur la petite île, où ils font grande et facile capture de ces jeunes oiseaux en les prenant dans leurs terriers; mais ce gibier, pour devenir mangeable, a besoin d'être mis dans le sel, afin de tempérer en partie le mauvais goût de sa graisse excessive. Willulghby, dont nous venons d'emprunter ces faits, ajoute que comme les chasseurs ont coutume de couper un pied à chacun de ces oiseaux, pour faire à la fin

compte total de leurs prises, le peuple s'est persuadé là-dessus qu'ils naissoient avec un seul pied.

Klein prétend que le nom de *puffin* ou *pupin* est formé d'après le cri de l'oiseau : il remarque que cette espèce a ses temps d'apparition et de disparition ; ce qui doit être en effet pour des oiseaux qui ne surgissent guère sur aucune terre que pour le besoin d'y nicher, et qui du reste se portent en mer, tantôt vers une plage et tantôt vers une autre, toujours à la suite des colonnes des petits poissons voyageurs, ou des amas de leurs œufs, dont ils se nourrissent également.

Au reste, quoique les observations que nous venons de rapporter aient toutes été faites dans la mer du nord, il paroît que l'espèce de ce pétrel puffin n'est pas uniquement attachée au climat de notre pole, mais qu'elle est commune à toutes les mers, car on peut la reconnoître dans le *friseur*

d'eau (shear-water) de la Jamaïque de Brown, et dans l'*artenna* d'Aldrovande; en sorte qu'il paroît fréquenter également les différentes plages de l'Océan, et même se porter sur la Méditerranée, et jusqu'au golfe Adriatique et aux îles *Tremiti*, autrefois nommées *îles de Diomède*. Tout ce qu'Aldrovande dit, tant sur la figure que sur les habitudes naturelles de son *artenna*, convient à notre pétrel-puffin; il assure que le cri de ces oiseaux ressemble à s'y tromper, aux vagissemens d'un enfant nouveau-né; enfin il croit les reconnoître pour ces *oiseaux de Diomède*, fameux dans l'antiquité par une fable touchante : c'étoient des Grecs qui, avec leur vaillant chef poursuivis par la colère des dieux, s'étoient trouvés sur ces îles métamorphosés en oiseaux, et qui gardant encore quelque chose d'humain et un souvenir de leur ancienne patrie, accouroient au rivage lorsque les Grecs venoient y débarquer,

et sembloient, par des accens plaintifs, vouloir exprimer leurs regrets : or cette intéressante mythologie, dont les fictions trop blâmées par les esprits froids, répandoient, au gré des ames sensibles, tant de grace, de vie et de charme dans la nature, semble en effet tenir ici à un point d'Histoire Naturelle, et avoir été imaginée d'après la voix gémissante que ces oiseaux font entendre.

LE FULMAR, ou PÉTREL-PUFFIN *gris-blanc de l'île Saint-Kilda.*

Huitième espèce.

Fulmar est le nom que cet oiseau porte à l'île Saint-Kilda : il nous paroît qu'on peut le regarder comme étant d'une espèce très-voisine de la précédente; elles ne diffèrent entr'elles qu'en ce que le pétrel-fulmar a le plumage d'un gris-blanc sur le dessus du corps, au lieu que l'autre l'a d'un gris-bleuâtre.

« Le fulmar, dit le docteur Martin, prend sa nourriture sur le dos des baleines vivantes; son éperon lui sert à se tenir ferme et à s'ancrer sur leur peau glissante, sans quoi il courroit risque d'être emporté par le vent toujours violent dans ces mers orageuses.... Si l'on veut saisir ou même toucher le petit fulmar dans son nid, il jette par le bec une quantité d'huile, et la lance au visage de celui qui l'attaque ».

LE PÉTREL-PUFFIN BRUN.

Neuvième espèce.

EDWARDS, qui a décrit cet oiseau sous le nom de *grand pétrel noir,* remarque néanmoins que la couleur uniforme de son plumage est plutôt un brun-noirâtre qu'un noir décidé; il le compare pour la grandeur au corbeau, et décrit très-bien la conformation de bec, qui caractérisant ce pétrel, place en même temps cette espèce parmi les

pétrels-puffins : « Les narines, dit-il, semblent avoir été alongées en deux tubes joints ensemble, qui sortant du devant de la tête, s'avancent environ au tiers de la longueur du bec, dont les pointes toutes deux recourbées en croc en bas, semblent être deux pièces ajoutées et soudées. »

Edwards donne cette espèce comme naturelle aux mers voisines du Cap de Bonne-Espérance, mais c'est une simple conjecture qui n'est peut-être pas assez fondée.

L'OISEAU DE TEMPÊTE.

Dixième espèce.

Quoique ce nom puisse convenir plus ou moins à tous les pétrels, c'est à celui-ci qu'il paroît avoir été donné de préférence et spécialement par tous les navigateurs. Ce pétrel est le dernier du genre en ordre de grandeur; il n'est pas plus gros qu'un pinson, et

c'est de là que vient le nom *strom-finck*, que lui donne Catesby ; c'est le plus petit de tous les oiseaux palmipèdes, et on peut être surpris qu'un aussi petit oiseau s'expose dans les hautes mers à toute distance de terre ; il semble, à la vérité, conserver dans son audace le sentiment de sa foiblesse, car il est des premiers à chercher un abri contre la tempête prochaine ; il semble la pressentir par des effets de nature sensibles pour l'instinct, quoique nuls pour nos sens, et ses mouvemens et son approche l'annoncent toujours aux navigateurs.

Lorsqu'en effet on voit, dans un temps calme, arriver une troupe de ces petits pétrels à l'arrière du vaisseau, voler en même temps dans le sillage et paroître chercher un abri sous la poupe, les matelots se hâtent de serrer les manœuvres, et se préparent à l'orage, qui ne manque pas de se former quelques heures après; ainsi,

l'apparition de ces oiseaux en mer, est à-la-fois un signe d'alarme et de salut; et il semble que ce soit pour porter cet avertissement salutaire que la nature les a envoyés sur toutes les mers; car l'espèce de cet oiseau de tempête paroît être universellement répandue. » On la trouve, dit M. Forster, également dans les mers du nord et dans celles du sud, et presque sur toutes les latitudes ». Plusieurs marins nous ont assuré avoir rencontré ces oiseaux dans toutes les routes de leurs navigations; ils n'en sont pas pour cela plus faciles à prendre, et même ils ont échappé long-temps à la recherche des observateurs, parce que, lorsqu'on parvient à les tuer, on les perd presque toujours dans le flot du sillage, au milieu duquel leur petit corps est englouti.

Cet oiseau de tempête vole avec une singulière vîtesse, au moyen de ses longues ailes, qui sont assez semblables à celle de l'hirondelle; et il sait trou-

ver des points de repos au milieu des flots tumultueux et des vagues bondissantes : on le voit se mettre à couvert dans le creux profond que forment entr'elles deux hautes lames de la mer agitée, et s'y tenir quelques instans, quoique la vague y roule avec une extrême rapidité. Dans des sillons mobiles de flots, il court comme l'alouette dans les sillons des champs ; et ce n'est pas par le vol qu'il se soutient et se meut, mais par une course, dans laquelle, balancé sur ses ailes, il effleure et frappe de ses pieds avec une extrême vîtesse la surface de l'eau.

La couleur du plumage de cet oiseau est d'un brun-noirâtre ou d'un noir enfumé, avec des reflets pourprés sur le devant du cou et sur les couvertures des ailes, et d'autres reflets bleuâtres sur leurs grandes pennes ; le croupion est blanc ; la pointe de ses ailes pliées et croisées dépasse la queue ; ses pieds sont assez hauts ; il a comme tous les

pétrels, un éperon à la place du doigt postérieur; et par la conformation de son bec, dont les deux mandibules ont la pointe recourbée en bas, il appartient à la famille des *pétrels puffins*.

Il paroît qu'il y a variété dans cette espèce; le petit pétrel de Kamtschatka a la pointe des ailes blanches; celui des mers d'Italie, sur la description duquel M. Salerne s'étend et qu'il sépare en même temps de notre oiseau de tempête, a, suivant cet ornithologiste, des couleurs bleues, violettes et pourprées; mais nous pensons que ces couleurs ne sont autre chose que des reflets dont le fond sombre de son plumage est lustré; et quant aux mouchetures blanches ou blanchâtres aux couvertures de l'aile, dont Linnæus fait mention dans sa description du petit pétrel de Suède, qui est le même que le nôtre, cette légère différence ne tient sans doute qu'à l'âge.

Nous rapporterons à ce petit pétrel

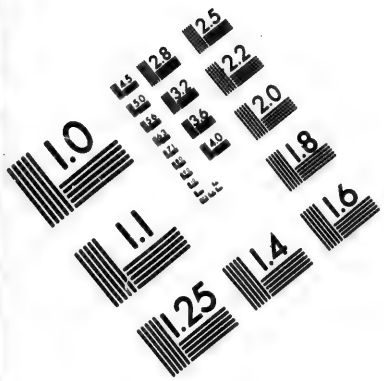
le *rotje* de Groënland et de Spitzberg, dont parlent nos navigateurs hollandais; car quoique leurs notices présentent des traits mal assortis; il en reste d'assez caractérisés pour qu'on puisse juger de la ressemblance de ce rotje avec notre oiseau de tempête. « Le *rotje*, selon ces voyageurs, a le bec crochu; il n'a que trois doigts, lesquels se tiennent par une membrane; il est presque noir par tout le corps, excepté qu'il a le ventre blanc; on en trouve aussi quelques-uns qui ont les ailes tachetées de noir et de blanc; du reste il ressemble fort à une hirondelle ». Anderson dit que *rotje* veut dire *petit rat*, et que cet oiseau a en effet la couleur noire, la petitesse et le cri d'un rat. Il paroît que ces oiseaux n'abordent aux terres de Spitzberg et de Groënland, que pour y faire leurs petits; ils placent leurs nids à la manière de tous les pétrels, dans des creux étroits et profonds, sous les débris des

rocs écroulés, sur les côtes et tout près de la mer; dès que les petits sont en état de sortir du nid, les père et mère partent avec eux et se glissent du fond de leurs trous jusqu'à la mer, et ils ne reviennent plus à terre.

Quant au *petit plongeur* de MM. Cook et Forster, que nous rapporterions aussi à notre oiseau de tempête, si ces voyageurs n'indiquoient pas par cette épithète que ce petit pétrel a une habitude que nous ne connoissons pas à notre oiseau de tempête, qui est celle de plonger.

Enfin nous croyons devoir rapporter non pas à l'oiseau de tempête, mais à la famille des pétrels en général, les espèces indiquées dans les notices suivantes.

I. Le pétrel que les matelots du capitaine Carteret appeloient *poulet de la mère Carey*, « qui semble, dit-il, se promener sur l'eau, et dont nous vîmes plusieurs depuis notre débouquement



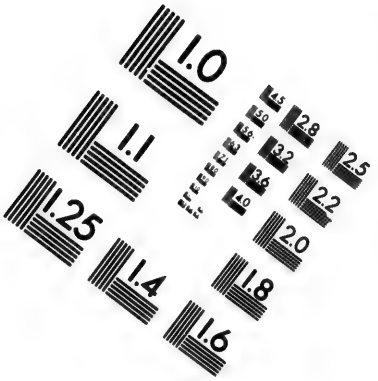
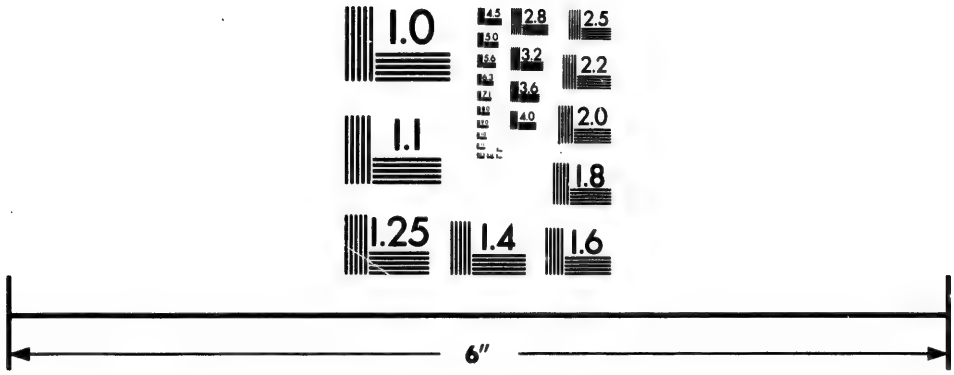
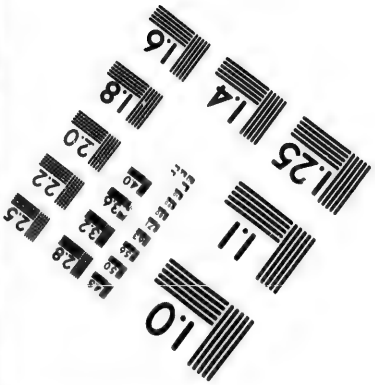
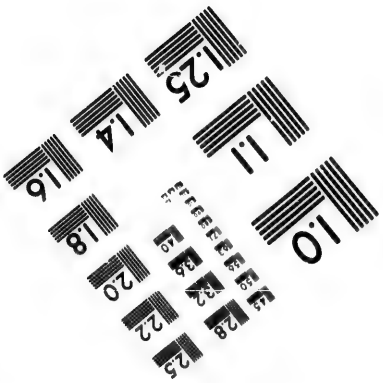


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

du détroit de (Magellan), le long de la côte du Chily ». Ce pétrel est vraisemblablement l'un de ceux que nous avons décrits, et peut-être le *quebrantahuessos*, appelé *mère Carey* par les matelots de Cook ; un mot sur la grandeur de cet oiseau eût décidé la question.

II. Les *oiseaux diables* du P. Labat, dont on ne peut guère aussi déterminer l'espèce, malgré tout ce qu'en dit ce prolixe conteur de voyages : voici son récit que nous abrégerons beaucoup. « *Les diables* ou *diablotins* commencent, dit-il, à paroître à la Guadeloupe et à Saint-Domingue vers la fin du mois de septembre ; on les trouve alors deux à deux dans chaque trou ; ils disparoissent en novembre, reparoissent de nouveau en mars, et alors on trouve la mère dans son trou avec deux petits qui sont couverts d'un duvet épais et jaune, et sont des peletons de graisse ; on leur donne alors le nom de *cottons*. Ils sont en état de

voler, et partent vers la fin de mai : durant ce mois on en fait de très-grandes captures, et les nègres ne vivent d'autre chose.... La grande montagne de la *soufrière* à la Guadeloupe, est toute percée comme une garenne, des trous que creusent ces diables ; mais comme ils se placent dans les endroits les plus escarpés, leur chasse est très-périlleuse..... Toute la nuit que nous passâmes à la soufrière, nous entendîmes le grand bruit qu'ils faisoient en sortant et rentrant, criant comme pour s'entr'appeler et se répondre les uns les autres..... A force de nous aider, en nous tirant avec des lianes, aussi bien que nos chiens, nous parvînmes enfin aux lieux peuplés de ces oiseaux ; en trois heures, nos quatre Nègres avoient tiré de leurs trous cent trente-huit diables, et moi dix-sept..... C'est un mets délicieux qu'un jeune diable mangé au sortir de la broche.... L'oiseau diable adulte est à-peu-près de la gros-

seur d'une *poule à fleur :* c'est ainsi qu'on appelle aux îles les jeunes poules qui doivent pondre bientôt ; son plumage est noir ; il a les ailes longues et fortes ; les jambes assez courtes ; les doigts garnis de fortes et longues griffes ; le bec dur et fort courbé, pointu, long d'un bon pouce et demi ; il a de grands yeux à fleur de tête qui lui servent admirablement bien pendant la nuit, mais qui lui sont tellement inutiles pendant le jour, qu'il ne peut supporter la lumière ni discerner les objets : de sorte que quand il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, et enfin tombe à terre.... aussi ne va-t-il à la mer que la nuit ».

Ce que le P. du Tertre dit de l'*oiseau diable,* ne sert pas plus à le faire reconnoître ; il n'en parle que sur le rapport des chasseurs ; et tout ce qu'on peut inférer des habitudes naturelles de cet oiseau, c'est que ce doit être un pétrel.

III. L'*alma de maestro* des Espagnols, qui paroît être un pétrel, et que l'on pourroit même rapporter au damier, si la notice où nous le trouvons désigné étoit un peu plus précise, et ne commençoit pas par une erreur, en appliquant le nom de *pardelas*, qui constamment appartient au damier, à deux pétrels, l'un gris, l'autre noir, auxquels il ne convient pas.

IV. Le *majagué* des Brasiliens, que Pison décrit comme il suit : « Il est, dit-il, de la taille de l'oie, mais son bec à pointe crochue lui sert à faire capture de poissons; il a la tête arrondie, l'œil brillant; son cou se courbe avec grace comme celui du cygne; les plumes du devant de cette partie sont jaunâtres; le reste du plumage est d'un brun-noirâtre. Cet oiseau nage et plonge avec célérité, et se dérobe ainsi facilement aux embûches; on le voit en mer vers l'*embouchure des fleuves* ». Cette dernière circonstance, si elle

étoit constante, feroit douter que cet oiseau fût du nombre des pétrels, qui tous affectent de s'éloigner des côtes et de se porter en haute mer.

Espèces connues dans ce genre.

Le Pétrel bleu à large bec, *procellaria Crittata.*
L'Oiseau de tempête, *procellaria Pelagica.*
Le Pétrel de neige, *procellaria Nivea.*
Le Fulmar, *procellaria Glacialis.*
Le Pétrel géant, *procellaria Gigantea.*
Le Majagué, *procellaria Brasiliana.*
Le Pétrel-Puffin brun, *procellaria Æquinoctialis.*
Le Pétrel antarctique, *procellaria Antarctica.*
Le Damier, *procellaria Capensis.*
Le Pétrel-Puffin, *procellaria Puffinus.*

URELLE

douter que cet
es pétrels, qui
igner des côtes
e mer.

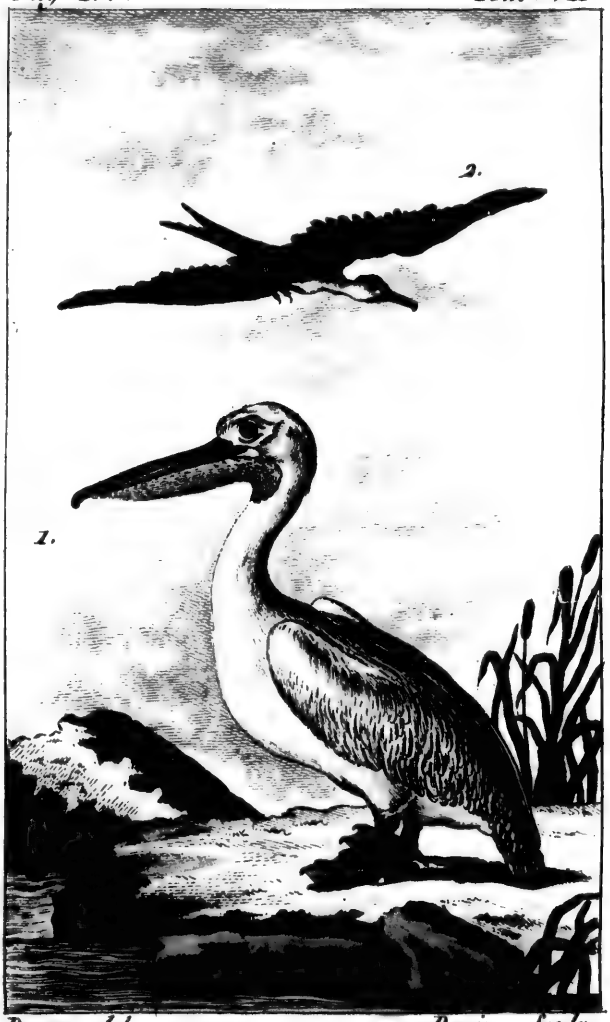
ns ce genre.

bec, *procellaria*

llaria Pelagica.
aria Nivea.
acialis.
a Gigantea.
Brasiliana.
ocellaria Æqui-

ocellaria Antarc

pensis.
ia Puffinus.



Desève del. *Racine Sculp.*

1. LE PÉLICAN. 2. LA FREGATE.

Racine Sculp.

EGATE.

XXXVIIe GENRE.

LE PÉLICAN, *PELECANUS.*

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : mandibule inférieure du bec annexée à une poche membraneuse et nue, ou au moins entourée à sa base d'une partie nue de la face.

LE PÉLICAN.

Le pélican est plus remarquable, plus intéressant pour un naturaliste par la hauteur de sa taille, et par le grand sac qu'il porte sous le bec, que par la célébrité fabuleuse de son nom, con-

sacré dans les emblêmes religieux des peuples ignorans. On a représenté sous sa figure la tendresse pat ernelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante; mais cette fable que les Egyptiens racontoient déjà du vautour, ne devoit pas s'appliquer au pélican qui vit dans l'abondance, et auquel la nature a donné de plus qu'aux autres oiseaux pêcheurs une grande poche dans laquelle il porte et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche.

Le pélican égale ou même surpasse en grandeur le cygne; et ce seroit le plus grand des oiseaux d'eau, si l'albatros n'étoit pas plus épais, et si le flammant n'avoit pas les jambes beaucoup plus hautes; le pélican les a au contraire très-basses, tandis que ses ailes sont si largement étendues, que l'envergure en est de onze ou douze pieds. Il se soutient donc très-aisément et très-long-temps dans l'air; il s'y

balance avec légéreté, et ne change de place que pour tomber à-plomb sur sa proie, qui ne peut s'échapper, car la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau, la font bouillonner, tournoyer, et étourdissent en même temps le poisson, qui dès-lors ne peut fuir. C'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls ; mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert ; on les voit se disposer en lignes et nager de compagnie en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu-à-peu pour y renfermer le poisson, et se partager la capture à leur aise.

Ces oiseaux prennent, pour pêcher, les heures du matin et du soir où le poisson est le plus en mouvement, et choisissent les lieux où il est le plus abondant. C'est un spectacle de les voir raser l'eau, s'élever de quelques piques au-dessus, et tomber le cou roide et

leur sac à demi-plein, puis se relevant avec effort retomber de nouveau, et continuer ce manége jusqu'à ce que cette large besace soit entièrement remplie; ils vont alors manger et digérer à l'aise sur quelques pointes de rochers, où ils restent en repos et comme assoupis jusqu'au soir.

Il me paroît qu'il seroit possible de tirer parti de cet instinct du pélican, qui n'avale pas sa proie d'abord, mais l'accumule en provision, et qu'on pourroit en faire, comme du cormoran, un pêcheur domestique; et l'on assure que les Chinois y ont réussi. Labat raconte aussi que des sauvages avoient dressé un pélican, qu'ils envoyoient le matin après l'avoir rougi de rocou, et qui le soir revenoit au carbet le sac plein de poissons qu'ils lui faisoient dégorger.

Cet oiseau doit être un excellent nageur; il est parfaitement *palmipède*, ayant les quatre doigts réunis par une seule pièce de membrane; cette peau

et les pieds sont rouges ou jaunes suivant l'âge. Il paroît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur rose tendre et comme transparente, qui semble donner à son plumage le lustre d'un vernis.

Les plumes du cou ne sont qu'un duvet court, celles de la nuque sont plus alongées, et forment une espèce de crête ou de petite huppe; la tête est aplatie par les côtés; les yeux sont petits et placés dans deux larges joues nues; la queue est composée de dix-huit pennes; les couleurs du bec sont du jaune et du rouge-pâle sur un fond gris, avec des traits de rouge-vif sur le milieu et vers l'extrémité; ce bec est aplati en dessus comme une large lame relevée d'une arête sur sa longueur, et se terminant par une pointe en croc; le dedans de cette lame, qui fait la mandibule supérieure, présente cinq nervures saillantes, dont les deux extérieures forment des bords tranchans;

la mandibule inférieure ne consiste qu'en deux branches flexibles qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse qui leur est attachée, et qui pend au-dessous comme un sac en forme de nasse. Cette poche peut contenir plus de vingt pintes de liquide; elle est si large et si longue, qu'on y peut placer le pied, ou y faire entrer le bras jusqu'au coude. Ellis dit avoir vu un homme y cacher sa tête; ce qui ne nous fera pourtant pas croire ce que dit *Sanctius*, qu'un de ces oiseaux laissa tomber du haut des airs un enfant nègre qu'il avoit emporté dans son sac.

Ce gros oiseau paroît susceptible de quelqu'éducation, et même d'une certaine gaîté malgré sa pesanteur : il n'a rien de farouche, et s'habitue volontiers avec l'homme. Belon en vit un dans l'île de Rhodes, qui se promenoit familièrement par la ville, et *Culmann*, dans Gessner, raconte l'histoire fameuse de ce pélican qui suivoit l'empereur

Maximilien, volant sur l'armée quand elle étoit en marche, et s'élevant quelquefois si haut, qu'il ne paroissoit plus que comme une hirondelle, quoiqu'il eût quinze pieds (du Rhin), d'un bout des ailes à l'autre.

Cette grande puissance de vol seroit néanmoins étonnante dans un oiseau qui pèse vingt-quatre ou vingt-cinq livres, si elle n'étoit merveilleusement secondée par la grande quantité d'air dont son corps se gonfle, et aussi par la légèreté de sa charpente; tout son squelette ne pèse pas une livre et demie; les os en sont si minces, qu'ils ont de la transparence, et Aldrovande prétend qu'ils sont sans moelle. C'est sans doute à la nature de ces parties solides qui ne s'ossifient que tard, que le pélican doit sa très-longue vie : l'on a même observé qu'en captivité il vivoit plus longtemps que la plupart des autres oiseaux.

Au reste, le pélican, sans être tout-à-fait étranger à nos contrées, y est

pourtant assez rare, sur-tout dans l'intérieur des terres. Nous avons au Cabinet les dépouilles de deux de ces oiseaux, l'un tué en Dauphiné, et l'autre sur la Saône. Gessner fait mention d'un qui fut pris sur le lac de Zurich, et qui fut regardé comme un oiseau inconnu. Il n'est pas commun dans le nord de l'Allemagne, quoiqu'il y en ait un grand nombre dans les provinces méridionales qu'arrose le Danube. Ce séjour sur le Danube est une habitude ancienne à ces oiseaux, car Aristote les rangeant au nombre de ceux qui s'attroupent, dit qu'ils s'envolent du Strymon, et que s'attendant les uns les autres au passage de la montagne, ils vont s'abattre tous ensemble et nicher sur les rives du Danube. Ce fleuve et le Strymon paroissent donc limiter les contrées où ils se portent en troupes du nord au midi dans notre continent; et c'est faute d'avoir bien connu leur route, que Pline les fait venir des extrémités

septentrionales de la Gaule, car ils y sont étrangers, et paroissent l'être encore plus en Suède et dans les climats plus septentrionaux, du moins si l'on en juge par le silence des naturalistes du nord; car ce qu'en dit Olaüs Magnus, n'est qu'une compilation mal digérée de ce que les anciens ont écrit sur l'*onocrotale*, sans aucun fait qui prouve son passage ou son séjour dans les contrées du nord. Il ne paroît pas même fréquenter l'Angleterre, puisque les auteurs de la Zoologie Britannique ne le comptent pas dans le nombre de leurs animaux bretons, et que Charleton rapporte qu'on voyoit de son temps dans le parc de Windsor, des pélicans envoyés de Russie. Il s'en trouve en effet, et même assez fréquemment, sur les lacs de la Russie rouge et de la Lithuanie, de même qu'en Volhinie, en Podolie et en Pokutie, comme le témoigne Rzaczynski; mais non pas jusque dans les parties les plus septentrionales de la

Moscovie, comme le prétend Ellis. En général, ces oiseaux paroissent appartenir spécialement aux climats plus chauds que froids. On en tua un de la plus grande taille, et qui pesoit vingt-cinq livres, dans l'île de Majorque, près de la baie d'Alcudia, en juin 1773; il en paroît tous les ans régulièrement sur les lacs de Mantoue et d'Orbitello. On voit d'ailleurs par un passage de Martial, que les pélicans étoient communs dans le territoire de Ravenne. On les trouve aussi dans l'Asie mineure, dans la Grèce, et dans plusieurs endroits de la mer Méditerranée et de la Propontide : Belon a même observé leur passage étant en mer, entre Rhodes et Alexandrie; ils voloient en troupes du nord au midi, se dirigeant vers l'Egypte, et ce même observateur jouit une seconde fois de ce spectacle vers les confins de l'Arabie et de la Palestine. Enfin les voyageurs nous disent que les lacs de la Judée et de l'Egypte, les rives du Nil en hiver,

et celles du Strymon en été, vues du haut des collines, paroissent blanches par le grand nombre de pélicans qui les couvrent.

En rassemblant les témoignages des différens navigateurs, nous voyons que les pélicans se trouvent dans toutes les contrées méridionales de notre continent, et qu'ils se retrouvent avec peu de différence et en plus grand nombre dans celles du Nouveau-Monde. Ils sont très-communs en Afrique, sur les bords du Sénégal et de la Gambra, où les Nègres leur donnent le nom de *pokko*; la grande langue de terre qui barre l'embouchure de la première de ces rivières, en est remplie; on en trouve de même à Loango et sur les côtes d'Angola, de Sierra-Leona et de Guinée: sur la baie de Saldana, ils sont mêlés à la multitude d'oiseaux qui semble remplir l'air et la mer de cette plage. On les retrouve à Madagascar, à Siam, à la Chine, aux îles de

la Sonde et aux Philippines, sur-tout aux pêcheries du grand lac de Manille. On en rencontre quelquefois en mer; et enfin on en a vu sur les terres lointaines de l'océan Indien, comme à la Nouvelle-Hollande, où M. Cook dit qu'ils sont d'une grosseur extraordinaire.

En Amérique, on a reconnu des pélicans depuis les Antilles, la terre-ferme, l'isthme de Panama et la baie de Campèche, jusqu'à la Louisiane et aux terres voisines de la baie d'Hudson. On en voit aussi sur les îles et les anses inhabitées près de Saint Domingue; et en plus grande quantité sur ces petites îles couvertes de la plus belle verdure, qui avoisinent la Guadeloupe, et que différentes espèces d'oiseaux semblent s'être partagées pour leur servir de retraite : l'une de ces îles a même été nommée *l'île aux grands gosiers*. Ils grossissent encore les peuplades des oiseaux qui habitent l'île d'Aves; la côte très-poissonneuse des

Sambales les attire en grand nombre ; et dans celle de Panama on les voit fondre en troupes sur les bancs de sardines que les grandes marées y poussent; enfin tous les écueils et les îlets voisins sont couverts de ces oiseaux en si grand nombre, qu'on en charge des canots, et qu'on en fond la graisse dont on se sert comme d'huile.

Le pélican pêche en eau douce comme en mer ; et dès-lors on ne doit pas être surpris de le trouver sur les grandes rivières ; mais il est singulier qu'il ne s'en tienne pas aux terres basses et humides, arrosées par de grandes rivières, et qu'il fréquente aussi les pays les plus secs, comme ceux de l'Arabie et de la Perse, où il est connu sous le nom de porteur d'eau (*racab.*) On a observé que comme il est obligé d'éloigner son nid des eaux trop fréquentées par les caravanes, il porte de très-loin de l'eau douce dans son sac à ses petits; les bons Musulmans disent très-

religieusement que Dieu a ordonné à cet oiseau de fréquenter le désert pour abreuver au besoin les pélerins qui vont à la Mecque, comme autrefois il envoya le corbeau qui nourrit Elie dans la solitude : aussi les Egyptiens, en faisant allusion à la manière dont ce grand oiseau garde de l'eau dans sa poche, l'ont surnommé le *chameau de la rivière*.

Au reste, il ne faut pas confondre le *pélican de Barbarie* dont parle le docteur Shaw, avec le véritable pélican, puisque ce voyageur dit qu'il n'est pas plus gros qu'un vanneau. Il en est de même du pélican de Kolbe, qui est l'oiseau spatule. Pigafetta, après avoir bien reconnu le pélican à la côte d'Angola, se trompe en donnant son nom à ue oiseau de Loango, à jambes hautes comme le héron; nous doutons aussi beaucoup que l'*alcatraz*, que quelques voyageurs disent avoir rencontré en pleine-mer entre l'Afrique et l'Amé-

rique, soit notre pélican, quoique les Espagnols des Philippines et du Mexique lui aient donné le nom d'*alcatraz;* car le pélican s'éloigne peu des côtes, et sa rencontre sur mer annonce la proximité de la terre.

Des deux noms *pélican* et *onocrotale*, que les anciens ont donnés à ce grand oiseau, le dernier a rapport à son étrange voix, qu'ils ont comparée au braiement d'un âne. Klein imagine qu'il rend ce son bruyant le cou plongé dans l'eau; mais ce fait paroît emprunté du butor, car le pélican fait entendre sa voix rauque loin de l'eau, et jette en plein air ses plus hauts cris. Elien décrit et caractérise bien le pélican sous le nom de *céla;* mais l'on ne sait pas pourquoi il le donne pour un oiseau des Indes, puisqu'il se trouve et sans doute se trouvoit dès-lors dans la Grèce.

Le premier nom *pélican*, a été le sujet d'une méprise des traducteurs d'Aristote, et même de Cicéron et de

Pline ; on a traduit *pélecan* par *platea*, ce qui a fait confondre le *pélican* avec la spatule ; et Aristote lui-même, en disant du *pélican* qu'il avale des coquillages minces, et les rejette à demi-digérés pour en séparer les écailles, lui attribue une habitude qui convient mieux à la spatule, vu la structure de son œsophage ; car le sac du pélican n'est pas un estomac où la digestion soit seulement commencée, et c'est improprement que Pline compare la manière dont l'*onoctotale* (pélican) avale et reprend ses alimens à celle des animaux qui ruminent. « Il n'y a rien ici, dit très-bien M. Perrault, qui ne soit dans le plan général de l'organisation des oiseaux ; tous ont un jabot dans lequel se resserre leur nourriture ; le pélican l'a au-dehors et le porte sous le bec, au lieu de l'avoir caché en dedans et placé au bas de l'œsophage ; mais ce jabot extérieur

n'a point la chaleur digestive de celui des autres oiseaux, et le pélican rapporte frais dans cette poche les poissons de sa pêche à ses petits. Pour les dégorger, il ne fait que presser ce sac sur sa poitrine; et c'est cet acte très-naturel qui peut avoir donné lieu à la fable si généralement répandue, que le pélican s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits de sa propre substance ».

Le nid du pélican se trouve communément au bord des eaux; il le pose à plate-terre; et c'est par erreur et en confondant, à ce qu'il paroît, la spatule avec le pélican, que M. Salerne dit qu'il niche sur les arbres. Il est vrai qu'il s'y perche malgré sa pesanteur et ses larges pieds palmés; et cette habitude qui nous eût moins étonnés dans les pélicans d'Amérique, parce que plusieurs oiseaux d'eau s'y perchent, se trouve également dans les pélicans d'Afrique et d'autres parties de notre continent.

Du reste, cet oiseau aussi vorace que grand déprédateur, engloutit dans une seule pêche autant de poisson qu'il en faudroit pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres; on assure qu'il mange aussi des rats et d'autres petits animaux. Pison dit avoir vu avaler un petit chat vivant par un pélican si familier, qu'il venoit au marché où les pêcheurs se hâtoient de lui lier son sac, sans quoi il leur enlevoit subtilement quelques pièces de poisson.

Il mange de côté, et quand on lui jette un morceau il le happe. Cette poche où il emmagasine toutes ses captures, est composée de deux peaux; l'interne est continue à la membrane de l'œsophage, l'extérieure n'est qu'un prolongement de la peau du cou; les rides qui la plissent, servent à retirer le sac, lorsqu'étant vide il devient flasque. On se sert de ces poches de pélican comme de vessies pour enfermer

le tabac à fumer; aussi les appelle-t-on dans nos îles *blagues* ou *blades*, du mot anglais *blader*, qui signifie vessie. On prétend que ces peaux préparées sont plus belles et plus douces que des peaux d'agneaux. Quelques marins s'en font des bonnets; les Siamois en filent des cordes d'instrumens, et les pêcheurs du Nil se servent du sac encore attaché à la mâchoire, pour en faire des vases propres à rejeter l'eau de leurs bateaux, ou pour en contenir et garder, car cette peau ne se pénètre ni ne se corrompt par son séjour dans l'eau.

Il semble que la nature ait pourvu, par une attention singulière, à ce que le pélican ne fût point suffoqué, quand, pour engloutir sa proie, il ouvre à l'eau sa poche toute entière; la trachée-artère quittant alors les vertèbres du cou, se jette en devant, et s'attachant sous cette poche, y cause un gonflement très-sensible; en même temps deux muscles en sphincter resserrent

l'œsophage de manière à fermer toute entrée à l'eau. Au fond de cette même poche est cachée une langue si courte, qu'on a cru que l'oiseau n'en avoit point; les narines sont aussi presque invisibles et placées à la racine du bec; le cœur est très-grand; la rate très-petite; les cœcums également petits, et bien moindres à proportion que dans l'oie, le canard et le cygne. Enfin Aldrovande assure que le pélican n'a que douze côtes; et il observe qu'une forte membrane, fournie de muscles épais, recouvre les bras des ailes.

Mais une observation très-intéressante est celle de M. Méry et du P. Tachard, sur l'air répandu sous la peau du corps entier du pélican; on peut même dire que cette observation est un fait général qui s'est manifesté d'une manière plus évidente dans le pélican, mais qui peut se reconnoître dans tous les oiseaux, et que M. Lory, célèbre et savant médecin de Paris, a démon-

tré par la communication de l'air jusque dans les os et les tuyaux des plumes des oiseaux. Dans le pélican, l'air passe de la poitrine dans les sinus axillaires, d'où il s'insinue dans les vésiculesd'unemembrane cellulaire épaisse et gonflée, qui recouvre les muscles et enveloppe tout le corps, sous la membrane où les plumes s'implantent; ces vésicules en sont enflées au point qu'en pressant le corps de cet oiseau, on voit une quantité d'air fuir de tous côtés sous les doigts. C'est dans l'expiration que l'air comprimé dans la poitrine, passe dans les sinus, et de là se répand dans toutes les vésicules du tissu cellulaire; on peut même en soufflant dans la trachée-artère, rendre sensible à l'œil la route de l'air, et l'on conçoit dès-lors combien le pélican peut augmenter par là son volume sans prendre plus de poids, et combien le vol de ce grand oiseau doit en être facilité.

Du reste, la chair du pélican n'avoit

pas besoin d'être défendue chez les Juifs comme immonde, car elle se défend d'elle-même par son mauvais goût, son odeur de marécage et sa graisse huileuse ; néanmoins quelques navigateurs s'en sont accommodés.

VARIÉTÉS DU PÉLICAN.

Nous avons observé dans plusieurs articles de cette Histoire Naturelle, qu'en général les espèces des grands oiseaux, comme celles des grands quadrupèdes, existent seules, isolées et presque sans variétés ; que de plus elles paroissent être par-tout les mêmes, tandis que sous chaque genre ou dans chaque famille de petits animaux, et sur-tout dans celles des petits oiseaux, il y a une multitude de races, plus ou moins proches parentes, auxquelles on donne improprement le nom d'espèces. Ce nom espèce, et la notion métaphysique qu'il renferme, nous éloigne souvent de la vraie

connoissance des nuances de la nature dans ses productions, beaucoup plus que les noms de *variétés*, de *races* et de *familles*. Mais cette filiation perdue dans la confusion des branches et des rameaux parmi les petites espèces, se maintient entre les grandes; car elles admettent tout au plus quelques variétés qu'il est toujours aisé de rapporter à l'espèce première, comme une branche immédiate à sa souche. L'autruche, le casoar, le condor, le cygne, tous les oiseaux majeurs n'ont que peu ou point de variétés dans leurs espèces. Ceux qu'on peut regarder comme les seconds en ordre de grandeur ou de force, tels que la grue, la cigogne, le pélican, l'albatros, ne présentent qu'un petit nombre de ces mêmes variétés, comme nous allons l'exposer dans celles du pélican qui se réduisent à deux.

LE PÉLICAN BRUN.

Première espèce.

Nous avons déjà remarqué que le plumage du pélican est sujet à varier, et que, suivant l'âge, il est plus ou moins blanc et teint d'un peu de couleur de rose; il semble varier aussi par d'autres circonstances, car il est quelquefois mêlé de gris et de noir; ces différences ont été observées entre des individus qui néanmoins étoient certainement tous de la même espèce. Or, il y a si peu loin de ces mélanges de couleur à une teinte générale grise ou brune, que M. Klein n'a pas craint de prononcer affirmativement que le pélican brun et le pélican blanc n'étoient que des variétés de la même espèce. Hans Sloane, qui avoit bien observé les pélicans bruns d'Amérique, avoue aussi qu'ils lui paroissent être les mêmes que les pélicans blancs. Oviédo,

parlant des *grands gosiers* à plumage cendré que l'on rencontre sur les rivières aux Antilles, remarque qu'il s'y en trouve en même temps d'un fort beau blanc; et nous sommes portés à croire que la couleur brune est la livrée des plus jeunes; car l'on a observé que ces pélicans bruns étoient généralement plus petits que les blancs. Ceux qu'on a vus près de la baie d'Hudson, étoient aussi plus petits et de couleur cendrée; ainsi leur blanc ne vient pas de l'influence du climat froid. La même variété de couleur s'observe dans les climats chauds de l'ancien continent. M. Sonnerat, après avoir décrit deux pélicans des Philippines, l'un brun, l'autre couleur de rose, soupçonne, comme nous, que c'est le même oiseau plus ou moins âgé; et ce qui confirme notre opinion, c'est que M. Brisson nous a donné un pélican des Philippines qui semble faire la nuance entre les deux, et qui n'est plus entièrement

gris ou brun, mais qui a encore les ailes et une partie du dos de cette couleur, et le reste blanc.

LE PÉLICAN A BEC DENTELÉ.

Seconde variété.

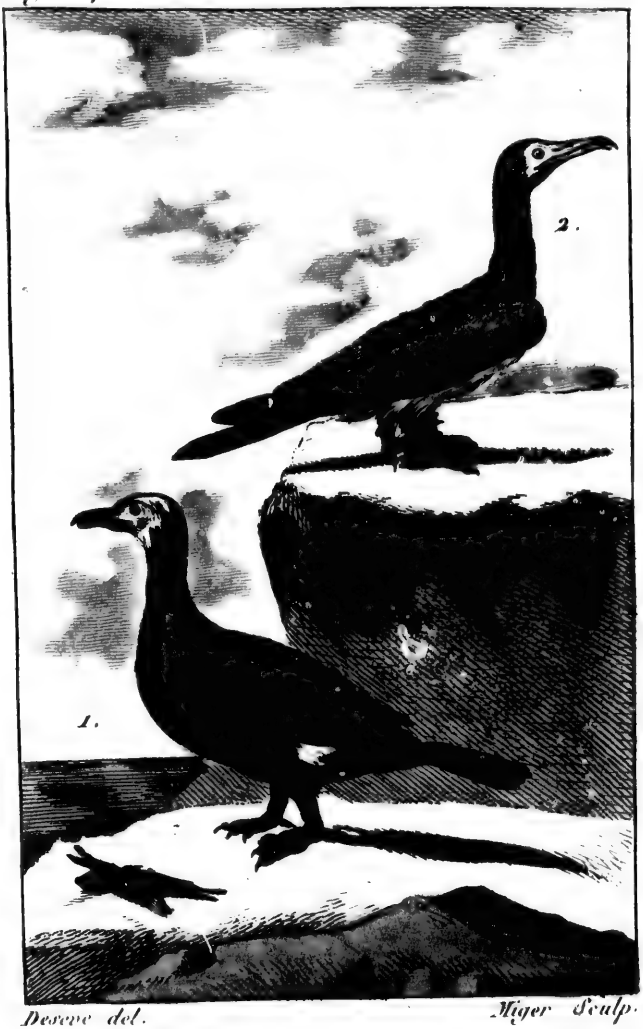
Si la dentelure du bec de ce pélican du Mexique est naturelle et régulière, comme celle du bec du harle et de quelques autres oiseaux, ce caractère particulier suffiroit pour en faire une espèce différente de la première, quoique M. Brisson ne la donne que comme variété ; mais si cette dentelure n'est formée que par la rupture accidentelle de la tranche mince des bords du bec, comme nous l'avons remarqué sur le bec de certains calaos, cette différence accidentelle, loin de faire un caractère constant et naturel, ne mérite pas même d'être admise comme variété, et nous sommes d'autant plus portés à le présumer, qu'on trouve, selon

ui a encore les ailes
s de cette couleur,

BEC DENTELÉ.

variété.

u bec de ce pélican
urelle et régulière,
ec du harle et de
eaux, ce caractère
pour en faire une
la première, quoi-
a donne que comme
tte dentelure n'est
pture accidentelle
des bords du bec,
s remarqué sur le
os, cette différence
faire un caractère
l, ne mérite pas
e comme variété,
utant plus portés
on trouve, selon



Desève del. *Miger Sculp.*

1. LE CORMORAN. 2. LE FOU.

Miger Sculp.

FOU.

Hernandez, dans les mêmes lieux, le pélican ordinaire et ce pélican à bec dentelé.

LE CORMORAN.

Le nom cormoran se prononçoit ci-devant *cormaran*, *cormarin*, et vient de corbeau marin ou *corbeau de mer*; les Grecs appeloient ce même oiseau *corbeau chauve*; cependant il n'a rien de commun avec le corbeau que son plumage noir, qui même diffère de celui du corbeau en ce qu'il est duveté et d'un noir moins profond.

Le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur, et grand destructeur de poisson; il est à-peu-près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse, et alongée par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau; cette queue est compo-

sée de quatorze plumes roides, comme celles de la queue du pic; elles sont, ainsi que presque tout le plumage, d'un noir lustré de vert; le manteau est ondé de festons noirs, sur un fond brun; mais ces nuances varient dans différens individus, car M. Salerne dit que la couleur du plumage est quelquefois d'un noir-verdâtre : tous ont deux taches blanches au côté extérieur des jambes, avec une gorgerette blanche qui ceint le haut du cou en mentonnière, et il y a des brins blancs, pareils à des soies, hérissés sur le haut du cou et le dessus de la tête, dont le devant et les côtés sont chauves; une peau, également nue, garnit le dessous du bec qui est droit jusqu'à la pointe, où il se recourbe fortement en un croc très-aigu.

Cet oiseau est du petit nombre de ceux qui ont les quatre doigts assujétis et liés ensemble par une membrane d'une seule pièce, et dont le pied muni

de cette large rame, sembleroit indiquer qu'il est très-grand nageur ; cependant il reste moins dans l'eau que plusieurs autres oiseaux aquatiques, dont la palme n'est ni aussi continue, ni aussi élargie que la sienne; il prend fréquemment son essor, et se perche sur les arbres. Aristote lui attribue cette habitude, exclusivement à tous les autres oiseaux palmipèdes ; néanmoins il l'a commune avec le pélican, le fou, la frégate, l'anhinga et l'oiseau du tropique; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux forment, avec lui, le petit nombre des espèces aquatiques qui ont les quatre doigts entièrement engagés par des membranes continues.

Le cormoran est d'une telle adresse à pêcher, et d'une si grande voracité, que quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs ; heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare

de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées. Comme il peut rester long-temps plongé, et qu'il nage sous l'eau avec la rapidité d'un trait, sa proie ne lui échappe guère, et il revient presque toujours sur l'eau avec un poisson en travers de son bec ; pour l'avaler, il fait un singulier manège, il jette en l'air son poisson, et il a l'adresse de le recevoir la tête la première, de manière que les nageoires se couchent au passage du gosier, tandis que la peau membraneuse qui garnit le dessous du bec, prête et s'étend autant qu'il est nécessaire pour admettre et laisser passer le corps entier du poisson, qui souvent est fort gros en comparaison du cou de l'oiseau.

Dans quelques pays, comme à la Chine, et autrefois en Angleterre, on a su mettre à profit le talent du cormoran pour la pêche, et en faire, pour ainsi dire, un pêcheur domestique, en lui bouclant d'un anneau le bas du

cou pour l'empêcher d'avaler sa proie, et l'accoutumant à revenir à son maître, en rapportant le poisson qu'il porte dans le bec. On voit, sur les rivières de la Chine, des cormorans ainsi bouclés perchés sur l'avant des bateaux, s'élancer et plonger au signal qu'on donne en frappant sur l'eau un coup de rame, et revenir bientôt en rapportant leur proie qu'on leur ôte du bec : cet exercice se continue jusqu'à ce que le maître, content de la pêche de son oiseau, lui délie le cou et lui permette d'aller pêcher pour son propre compte.

La faim seule donne de l'activité au cormoran ; il devient paresseux et lourd, dès qu'il est rassasié ; aussi prend-il beaucoup de graisse, et quoiqu'il ait une odeur très-forte, et que se chair soit de mauvais goût, elle n'est pas toujours dédaignée par les matelots, pour qui le rafraîchissement le plus simple ou le plus grossier est sou-

vent plus délicieux que les mets les plus fins ne le sont pour notre délicatesse.

Du moins les navigateurs peuvent trouver ce mauvais gibier sur toutes les mers, car on a rencontré le cormoran dans les parages les plus éloignés, aux Philippines, à la Nouvelle-Hollande, et jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Il y a dans la baie de Saldana, une île nommée l'*île des Cormorans*, parce qu'elle est, pour ainsi dire, couverte de ces oiseaux ; ils ne sont pas moins communs dans d'autres endroits voisins du Cap de Bonne-Espérance. « On en voit quelquefois, dit M. le vicomte de Querhoënt, des volées de plus de trois cents dans la rade du Cap ; ils sont peu craintifs, ce qui vient sans doute de ce qu'on leur fait peu la guerre ; ils sont naturellement paresseux ; j'en ai vu rester plus de six heures de suite sur les bouées de nos ancres : ils ont le bec garni en-dessous

d'une peau d'une belle couleur orangée, qui s'étend sous la gorge de quelques lignes, et s'enfle à volonté ; l'iris est d'un beau vert-clair ; la pupille noire ; le tour des paupières bordé d'une peau violette ; la queue conformée comme celle du pic, ayant quatorze pennes dures et aiguës. Les vieux sont entièrement noirs, mais les jeunes de l'année sont tout gris, et n'ont point la peau orangée sous le bec ; ils étoient tous très-gras ».

Les cormorans sont aussi en très-grand nombre au Sénégal, au rapport de M. Adanson ; nous croyons également les reconnoître dans les *plutons* de l'île Maurice du voyageur Leguat ; et ce qu'il y a d'assez singulier dans leur nature, c'est qu'ils supportent également les chaleurs de ce climat et les frimats de la Sibérie : il paroît néanmoins que les rudes hivers de ces régions froides les obligent à quelques migrations, car on observe que ceux

qui habitent en été les lacs des environs de Sélenginskoi, où on leur donne le nom de *baclans*, s'en vont en automne au lac de Baikal, pour y passer l'hiver. Il en doit être de même des *ouriles* ou cormorans de Kamtschatka, bien décrits par M. Krascheninicoff, et reconnoissables dans le récit fabuleux des Kamtschadales, qui disent que ces oiseaux ont échangé leur langue avec les chèvres sauvages, contre les touffes de soie blanches qu'ils ont au cou et aux cuisses, quoiqu'il soit faux que ces oiseaux n'aient point de langue, et qu'ils crient soir et matin, dit Steller, d'une voix semblable au son d'une petite trompette enrouée.

Ces cormorans de Kamtschatka passent la nuit rassemblés par troupes sur les saillies des rochers escarpés, d'où ils tombent souvent à terre pendant leur sommeil, et deviennent alors la proie des renards qui sont toujours à l'affut. Les Kamtschadales vont pendant le jour

dénicher leurs œufs, au risque de tomber dans les précipices ou dans la mer ; et pour prendre les oiseaux même, ils ne font qu'attacher un nœud coulant au bout d'une perche ; le cormoran lourd et indolent, une fois gîté, ne bouge pas, et ne fait que tourner la tête à droite et à gauche, pour éviter le lacet qu'on lui présente, et qu'on finit par lui passer au cou.

Le cormoran a la tête sensiblement aplatie, comme presque tous les oiseaux plongeurs ; les yeux sont placés très en avant et près des angles du bec, dont la substance est dure, luisante comme de la corne ; les pieds sont noirs, courts et très-forts ; le tarse est fort large et aplati latéralement ; l'ongle du milieu est intérieurement dentelé en forme de scie, comme celui du héron ; les bras des ailes sont assez longs, mais garnis de pennes courtes, ce qui fait qu'il vole pesamment, comme l'observe Schwenckfeld ; mais ce natu-

raliste est le seul qui dise avoir remarqué un osselet particulier, lequel, prenant naissance derrière le crâne, descend, dit-il, en lame mince pour s'implanter dans les muscles du cou.

LE PETIT CORMORAN ou LE NIGAUD.

La pesanteur, ou plutôt la paresse naturelle à tous les cormorans, est encore plus grande et plus lourde dans ce petit cormoran, puisqu'elle lui a fait donner par tous les voyageurs le surnom de *shagg, niais ou nigaud*. Cette petite espèce de cormoran n'est pas moins répandue que la première ; elle se trouve sur-tout dans les îles et les extrémités des continens australx. MM. Cook et Forster l'ont trouvée établie à l'île de *Georgie* ; cette dernière terre inhabitée, presque inaccessible à l'homme, est peuplée de ces petits cormorans qui partagent le domaine avec les pingouins, et se cantonnent dans les touffes de ce gramen grossier qui

est presque le seul produit de la végétation dans cette fr[illegible] terre, ainsi que dans celle des Etats, où l'on trouve de même ces oiseaux en grande quantité. Une île qui, dans le détroit de Magellan, en parut toute peuplée, reçut de M. Cook le nom d'*île Shagg* ou *île des Nigauds*; c'est là, c'est à ces extrémités du globe, où la Nature engourdie par le froid, laisse encore subsister cinq ou six espèces d'animaux volatiles ou amphibies, derniers habitans de ces terres envahies par le refroidissement; ils y vivent dans un calme apathique, qu'on peut regarder comme le prélude du silence éternel qui bientôt doit régner dans ces lieux. « On est étonné, dit M Cook, de la paix qui est établie dans cette terre; les animaux qui l'habitent, paroissent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle; les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte; les ours marins habi-

tent l'intérieur de l'île, et les nigauds les rochers les plus élevés; les pingouins s'établissent où il leur est plus aisé de communiquer avec la mer, et les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux se mêler et marcher ensemble comme un troupeau domestique ou comme des volailles dans une basse-cour, sans jamais essayer de se faire du mal. »

Dans ces terres à demi-glacées, entièrement dénuées d'arbres, les nigauds nichent sur les flancs escarpés ou les saillies des rochers avancés sur la mer. Dans quelques cantons on trouve leurs nids sur les petits mondrains où croissent des glayeuls, ou sur les touffes élevées de ce grand gramen dont nous venons de parler. Ils y sont cantonnés et rassemblés par milliers ; le bruit d'un coup de fusil ne les disperse pas ; ils ne font que s'élever à quelques pieds de hauteur, et ils retombent ensuite sur leurs nids. Cette

chasse n'exige pas même l'arme à feu, car on peut les tuer à coups de perches ou de bâtons, sans que l'aspect de leurs compagnons gisans et morts auprès d'eux, les émeuve assez pour les faire fuir et se soustraire au même sort. Au reste, leur chair, celle des jeunes sur-tout, est assez bonne à manger.

Ces oiseaux ne vont pas loin en mer, et rarement perdent de vue la terre; ils sont comme les pingouins, revêtus d'une plume très-fournie et très-propre à les défendre du froid rigoureux et continu des régions glacées qu'ils habitent. M. Forster paroît admettre plusieurs espèces ou variétés dans celle de cet oiseau; mais, comme il ne s'explique pas nettement sur leur diversité, et qu'il ne suffit pas, sans doute, de la différente manière de nicher sur des mondrains ou dans des crevasses de rocher pour différencier des espèces, nous ne décrirons ici que le seul petit

cormoran ou nigaud, que nous connoissons dans nos contrées.

On en voit un assez grand nombre sur la côte de Cornouailles en Angleterre et dans la mer d'Irlande, surtout à l'île de *Man;* il s'en trouve aussi sur les côtes de la Prusse, et en Hollande près de *Sevenhuis,* où ils nichent sur les grands arbres. Willulghby dit qu'ils nagent le corps plongé et la tête seule hors de l'eau, et qu'aussi agiles, aussi prestes dans cet élément, qu'ils sont lourds sur la terre, ils évitent le coup de fusil en y enfonçant la tête à l'instant qu'ils voient le feu. Du reste, ce petit cormoran a les mêmes habitudes naturelles que le grand, auquel il ressemble en général par la figure et les couleurs; les différences consistent en ce qu'il a le corps et les membres plus petits et plus minces, que son plumage est brun sous le corps, que sa gorge n'est pas nue, et qu'il n'y a que douze pennes à la queue.

Quelques ornithologistes ont donné à ce petit cormoran le nom de *geai à pieds palmés*; mais c'est avec aussi peu de raison, que le vulgaire en a eu d'appeler le grand cormoran *corbeau d'eau*. Ces *geais à pieds palmés*, que le capitaine Wallis a rencontrés dans la mer Pacifique, sont apparemment de l'espèce de notre petit cormoran, et nous lui rapporterons également les *jolis cormorans* que M. Cook a vu nichés par grosses troupes dans de petits creux que ces oiseaux sembloient avoir agrandis eux-mêmes contre la roche feuilletée, dont les coupes escarpées bordent la Nouvelle-Zélande.

L'organisation intérieure de cet oiseau offre plusieurs singularités que nous rapporterons ici d'après les observations de MM. de l'Académie des Sciences. Un anneau osseux embrasse la trachée-artère au-dessus de la bifurcation; le pylore n'est point percé au bas de l'estomac, comme à l'ordinaire,

mais ouvert dans le milieu du ventricule, en laissant la moitié d'en-bas pendante au-dessous comme un sac ; et cette partie inférieure est fort charnue et assez forte de muscles, pour faire remonter par sa contraction les alimens jusqu'à l'orifice du pylore; l'œsophage soufflé, s'enfle jusqu'à paroître faire continuité avec le ventricule, qui, sans cela, en est séparé par un étranglement; les intestins sont renfermés dans un épiploon fourni de beaucoup de graisse de la consistance du suif: ce fait est une exception à ce que dit Pline, qu'en général les animaux ovipares n'ont pas d'épiploon. La figure des reins est aussi particulière; ils ne sont point séparés en trois lobes, comme dans les autres oiseaux, mais dentelés en crête de coq sur leur portion convexe, et séparés du reste du bas-ventre par une membrane qui les recouvre: la cornée de l'œil est d'un rouge vif, et le cristallin approche de

la forme sphérique, comme dans les poissons; la base du bec est garnie d'une peau rouge qui entoure aussi l'œil; l'ouverture des narines n'est qu'une fente si petite, qu'elle a échappé aux observateurs qui ont dit que les cormorans grands et petits n'avoient point de narines; le plus grand doigt dans les deux espèces, est l'extérieur, et ce doigt est composé de cinq phalanges, le suivant de quatre, le troisième de trois, et le dernier, qui est le plus court, de deux phalanges seulement; les pieds sont d'un noir luisant et armés d'ongles pointus: sous les plumes est un duvet très-fin et aussi épais que celui du cygne; de petites plumes soyeuses et serrées comme du velours, couvrent la tête, d'où M. Perrault infère que le cormoran n'est point le corbeau chauve, *phalacrocorax* des anciens; mais il auroit dû modifier son assertion, ayant lui-même observé précédemment qu'il se trouve aux bords

de la mer un grand cormoran différent du petit cormoran qu'il décrit; et ce grand cormoran qui a la tête chauve, est, comme nous l'avons vu, le véritable *phalacrocorax* des anciens.

LES FOUS.

Dans tous les êtres bien organisés, l'instinct se marque par des habitudes suivies, qui toutes tendent à leur conservation; ce sentiment les avertit et leur apprend à fuir ce qui peut nuire, comme à chercher ce qui peut servir au maintien de leur existence et même aux aisances de la vie: les oiseaux dont nous allons parler, semblent n'avoir reçu de la nature que la moitié de cet instinct; grands et forts, armés d'un bec robuste, pourvus de longues ailes et de pieds entièrement et largement palmés, ils ont tous les attributs nécessaires à l'exercice de leurs facultés, soit dans l'air ou dans l'eau; ils ont donc

tout ce qu'il faut pour agir et pour vivre, et cependant ils semblent ignorer ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour éviter de mourir; répandus d'un bout du monde à l'autre, et des mers du nord à celles du midi, nulle part ils n'ont appris à connoître leur plus dangereux ennemi: l'aspect de l'homme ne les effraie ni ne les intimide; ils se laissent prendre non-seulement sur les vergues des navires en mer, mais à terre, sur les îles et les côtes où on les tue à coups de bâton, et en grand nombre, sans que la troupe stupide sache fuir ni prendre son essor, ni même se détourner des chasseurs qui les assomment l'un après l'autre et jusqu'au dernier. Cette indifférence au péril ne vient ni de fermeté, ni de courage, puisqu'ils ne savent ni résister, ni se défendre, et encore moins attaquer, quoiqu'ils en aient tous les moyens, tant par la force de leur corps que par celle de leurs armes. Ce n'est

donc que par imbécillité qu'ils ne se défendent pas, et de quelque cause qu'elle provienne, ces oiseaux sont plutôt stupides que fous, car l'on ne peut donner à la plus étrange privation d'instinct, un nom qui ne convient tout au plus qu'à l'abus qu'on en fait.

Mais comme toutes les facultés intérieures et les qualités morales des animaux résultent de leur constitution, on doit attribuer à quelque cause physique cette incroyable inertie qui produit l'abandon de soi-même, et il paroît que cette cause consiste dans la difficulté que ces oiseaux ont à mettre en mouvement leurs trop longues ailes; impuissance peut-être assez grande, pour qu'il en résulte cette pesanteur qui les retient sans mouvement dans le temps même du plus pressant danger et jusque sous les coups dont on les frappe.

Cependant, lorsqu'ils échappent à

la main de l'homme, il semble que leur manque de courage les livre à un autre ennemi qui ne cesse de les tourmenter: cet ennemi est l'oiseau appelé *la frégate;* elle fond sur les fous dès qu'elle les aperçoit, les poursuit sans relâche, et les force, à coups d'ailes et de bec, à lui livrer leur proie, qu'elle saisit et avale à l'instant; car ces fous imbécilles et lâches ne manquent pas de rendre gorge à la première attaque, et vont ensuite chercher une autre proie, qu'ils perdent souvent de nouveau par la même piraterie de cet oiseau frégate.

Au reste, le fou pêche en planant, les ailes presque immobiles, et tombant sur le poisson à l'instant qu'il paroît près de la surface de l'eau; son vol, quoique rapide et soutenu, l'est infiniment moins que celui de la frégate; aussi les fous s'éloignent-ils beaucoup moins qu'elle au large, et leur rencontre en mer annonce assez

sûrement aux navigateurs le voisinage de quelque terre. Néanmoins quelques-uns de ces oiseaux qui fréquentent les côtes de notre nord, se sont trouvés dans les îles les plus lointaines et les plus isolées au milieu des océans. Ils y habitent par peuplades avec les mouettes, les oiseaux du tropique, etc. et la frégate, qui les poursuit de préférence, n'a pas manqué de les y suivre.

Dampier fait un récit curieux des hostilités de l'oiseau frégate qu'il appelle *le guerrier*, contre les fous qu'il nomme *boubies*, dans les îles *Alcranes*, sur la côte d'Yucata : « La foule de ces oiseaux y est si grande, que je ne pouvois, dit-il, passer dans leur quartier sans être incommodé de leurs coups de bec; j'observai qu'ils étoient rangés par couples, ce qui me fit croire que c'étoit le mâle et la femelle.... Les ayant frappés, quelques-uns s'envolèrent, mais le plus grand nombre resta : ils ne s'envoloient point malgré les efforts que je

faisois pour les y contraindre. Je remarquai aussi que les guerriers et les boubies laissoient toujours des gardes auprès de leurs petits, sur-tout dans le temps où les vieux alloient faire leur provision en mer ; on voyoit un assez grand nombre de guerriers malades ou estropiés, qui paroissoient hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir; ils ne demeuroient pas avec les oiseaux de leur espèce : et soit qu'ils fussent exclus de la société, ou qu'ils s'en fussent séparés volontairement, ils étoient dispersés en divers endroits, pour y trouver apparemment l'occasion de piller. J'en vis un jour plus de vingt sur une des îles qui faisoient de temps en temps des sorties en plate-campagne, pour enlever du butin, mais ils se retiroient presque aussitôt; celui qui surprenoit une jeune boubie sans garde, lui donnoit d'abord un grand coup de bec sur le dos pour lui faire rendre gorge, ce qu'elle faisoit à l'instant; elle rendoit

un poisson ou deux de la grosseur du poignet, et le vieux guerrier l'avaloit encore plus vîte. Les guerriers vigoureux jouent le même tour aux vieilles boubies qu'ils trouvent en mer ; j'en vis un moi-même qui vola droit contre une boubie, et qui d'un coup de bec lui fit rendre un poisson qu'elle venoit d'avaler ; le guerrier fondit si rapidement dessus, qu'il s'en saisit en l'air avant qu'il fût tombé dans l'eau.

C'est avec les cormorans que les oiseaux fous ont le plus de rapport par la figure et l'organisation, excepté qu'ils n'ont pas le bec terminé en croc, mais en pointe légèrement courbée ; ils en diffèrent encore en ce que leur queue ne dépasse point les ailes ; ils ont les quatre doigts unis par une seule pièce de membrane ; l'ongle de celui du milieu est dentelé intérieurement en scie ; le tour des yeux est en peau nue ; leur bec droit, conique, est un peu crochu à son extrémité, et les bords sont fine-

ment dentelés; les narines ne sont point apparentes, on ne voit à leur place que deux rainures en creux; mais ce que ce bec a de plus remarquable, c'est que sa moitié supérieure est comme articulée et faite de trois pièces, jointes par deux sutures, dont la première se trace vers la pointe qu'elle fait paroître comme un onglet détaché; l'autre se marque vers la base du bec, près de la tête, et donne à cette moitié supérieure la faculté de se briser et de s'ouvrir en haut, en relevant sa pointe à plus de deux pouces de celle de la mandibule inférieure.

Ces oiseaux jettent un cri fort qui participe de ceux du corbeau et de l'oie, et c'est sur-tout quand la frégate les poursuit qu'ils font entendre ce cri, ou lorsqu'étant rassemblés ils sont saisis de quelque frayeur subite. Au reste, ils portent en volant le cou tendu et la queue étalée; ils ne peuvent bien prendre leur vol que de quelque point

élevé, aussi se perchent-ils comme les cormorans. Dampier remarque même qu'à l'île d'*Aves* ils nichent sur les arbres, quoiqu'ailleurs on les voie nicher à terre, et toujours en grand nombre dans un même quartier; car une communauté, non d'instinct mais d'imbécillité, semble les rassembler; ils ne pondent qu'un œuf ou deux; les petits restent long-temps couverts d'un duvet très-doux et très-blanc dans la plupart : mais le reste des particularités qui peuvent concerner ces oiseaux, doit trouver sa place dans l'énumération de leurs espèces.

LE FOU COMMUN.

Première espèce.

Cet oiseau dont l'espèce paroît être la plus commune aux Antilles, est d'une taille moyenne entre celles du canard et de l'oie; sa longueur du bout du bec à celui de la queue est de deux pieds

cinq pouces, et d'un pied onze pouces au bout des ongles ; son bec a quatre pouces et demi, et sa queue près de dix; la peau nue qui entoure les yeux est jaune, ainsi que la base du bec dont la pointe est brune ; les pieds sont d'un jaune-pâle; le ventre est blanc, et tout le reste du plumage est d'un cendré brun.

Toute simple qu'est cette livrée, Catesby observe que seule elle ne peut caractériser cette espèce, tant il s'y trouve de variétés individuelles. « J'ai observé, dit-il, que l'un de ces individus avoit le ventre blanc et le dos brun; un autre la poitrine blanche comme le ventre, et que d'autres étoient entièrement bruns. Aussi quelques voyageurs semblent avoir désigné cette espèce de fou par le nom d'*oiseau fauve*. Leur chair est noire et sent le marécage; cependant les matelots et les aventuriers des Antilles s'en sont souvent repus. Dampier raconte qu'une

petite flotte française qui échoua sur l'île d'*Aves*, tira parti de cette ressource, et fit une telle consommation de ces oiseaux, que le nombre en diminua beaucoup dans cette île.

On les trouve en grande quantité, non-seulement sur cette île d'Aves, mais dans celle de *Remire*, et sur-tout au *Grand-Connétable*, roc taillé en pain de sucre et isolé en mer, à la vue de Cayenne; ils sont aussi en très-grand nombre sur les îlets qui avoisinent la côte de la Nouvelle-Espagne, du côté de Caraque; et il paroît que cette même espèce se rencontre sur la côte du Brésil et aux îles Bahama, où l'on assure qu'ils pondent tous les mois de l'année deux ou trois œufs, ou quelquefois un seul sur la roche toute nue.

LE FOU BLANC.

Seconde espèce.

Nous venons de remarquer beaucoup de diversité du blanc au brun dans l'espèce précédente; cependant il ne nous paroît pas que l'on puisse y rapporter celle-ci, d'autant plus que du Tertre, qui a vu ces deux oiseaux vivans, les distingue l'un de l'autre; ils sont en effet très-différens, puisque l'un a blanc ce que l'autre a brun, savoir, le dos, le cou et la tête, et que d'ailleurs celui-ci est un peu plus grand: il n'a de brun que les pennes de l'aile et partie de ses couvertures; de plus, il paroît être moins stupide; il ne se perche guère sur les arbres, et vient encore moins se faire prendre sur les vergues des navires; cependant cette seconde espèce habite dans les mêmes lieux avec la première. On le trouve également à l'île de l'Ascension. « Il

y a, dit M. le vicomte de Querhoënt, dans cette île, des milliers de fous *communs*; les blancs sont moins nombreux; on voit les uns et les autres perchés sur des monceaux de pierres, ordinairement par couples; on les y trouve à toutes les heures, et ils n'en partent que lorsque la faim les oblige d'aller pêcher. Ils ont établi leur quartier-général sous le vent de l'île; on les y approche en plein jour, et on les prend même à la main. Il y a encore des fous qui diffèrent des précédens; étant en mer, par les 10 degrés 36 secondes de latitude nord, nous en avons vu qui avoient la tête noire».

LE GRAND FOU.

Troisième espèce.

Cet oiseau, le plus grand de son genre, est de la grosseur de l'oie, et il a six pieds d'envergure; son plumage est d'un brun-foncé et semé de

petites taches blanches sur la tête, et de taches plus larges sur la poitrine, et plus larges sur le dos; le ventre est d'un blanc terne; le mâle a les couleurs plus vives que la femelle.

Ce grand oiseau se trouve sur les côtes de la Floride et sur les grandes rivières de cette contrée. « Il se submerge, dit Catesby, et reste un temps considérable sous l'eau, où j'imagine qu'il rencontre des requins ou d'autres grands poissons voraces, qui souvent l'estropient ou le dévorent, car plusieurs fois il m'est arrivé de trouver sur le rivage de ces oiseaux estropiés ou morts ».

Un individu de cette espèce fut pris dans les environs de la ville d'Eu, le 18 octobre 1772; surpris très-loin en mer par le gros temps, un coup de vent l'avoit sans doute amené et jeté sur nos côtes; l'homme qui le trouva n'eut, pour s'en rendre maître, d'autre peine que celle de lui jeter son habit sur le

corps. On le nourrit pendant quelque temps ; les premiers jours, il ne vouloit pas se baisser pour prendre le poisson qu'on mettoit devant lui, et il falloit le présenter à la hauteur du bec pour qu'il s'en saisît; il étoit aussi toujours accroupi et ne vouloit par marcher; mais peu après s'accoutumant au séjour de la terre, il marcha, devint assez familier, et même se mit à suivre son maître avec importunité, en faisant entendre de temps en temps un cri aigre et rauque.

LE PETIT FOU.

Quatrième espèce.

C'est en effet le plus petit que nous connoissions dans ce genre d'oiseaux fous; sa longueur du bout du bec à celui de la queue, n'est guère que d'un pied et demi; il a la gorge, l'estomac et le ventre blancs, et tout le reste du plumage est noirâtre : il nous a été envoyé de Cayenne.

LE PETIT FOU BRUN.

Cinquième espèce.

Cet oiseau diffère du précédent en ce qu'il est entièrement brun, et quoiqu'il soit aussi plus grand, il l'est moins que le fou brun commun de la première espèce; ainsi, nous laisserons ces deux espèces séparées, en attendant que de nouvelles observations nous indiquent s'il faut les réunir; toutes deux se trouvent dans les mêmes lieux, et particulièrement à Cayenne et aux îles Caribes.

LE FOU TACHETÉ.

Sixième espèce.

Par ses couleurs et même par sa taille, cet oiseau pourroit se rapporter à notre troisième espèce de fou, si d'ailleurs il n'en différoit pas trop par la brièveté des ailes, qui même sont si courtes que l'on seroit tenté de douter que cet

oiseau appartînt réellement à la famille des fous, si d'ailleurs les caractères du bec et des pieds ne paroissoient l'y rappeler. Quoi qu'il en soit, cet oiseau, qui est de la grosseur du grand plongeon, a, comme lui le fond du plumage d'un brun-noirâtre tout tacheté de blanc, plus finement sur la tête, plus largement sur le dos et les ailes, avec l'estomac et le ventre ondés de brunâtre sur fond blanc.

LE FOU DE BASSAN.

Septième espèce.

L'ILE *Bass* ou *Bassan*, dans le petit golfe d'Edimbourg, n'est qu'un très-grand rocher qui sert de rendez-vous à ces oiseaux, qui sont d'une grande et belle espèce. On les a nommés *fous de Bassan*, parce qu'on croyoit qu'ils ne se trouvoient que dans ce seul endroit; cependant on sait par le témoignage de Clusius et de Sibbald, qu'on

en rencontre également aux îles de Féroë, à l'île d'Alise et dans les autres îles Hébrides.

Cet oiseau est de la grosseur d'une oie; il a près de trois pieds de longueur et plus de cinq d'envergure; il est tout blanc, à l'exception des plus grandes pennes de l'aile qui sont brunes ou noirâtres, et du derrière de la tête qui paroît teint de jaune; la peau nue du tour des yeux est d'un beau bleu, ainsi que le bec qui a jusqu'à six pouces de long, et qui s'ouvre au point de donner passage à un poisson de la taille d'un gros maquereau; et cet énorme morceau ne suffit pas toujours pour satisfaire sa voracité. M. Baillon nous a envoyé un de ces fous qui a été pris en pleine-mer, et qui s'étoit étouffé lui-même en avalant un trop gros poisson. Leur pêche ordinaire dans l'île de Bassan et aux Ebudes, est celle des harengs; leur chair retient le goût du poisson, cependant celle des jeunes qui

sont toujours très-gras, est assez bonne pour qu'on prenne la peine de les aller dénicher, en se suspendant à des cordes et descendant le long des rochers; on ne peut prendre les jeunes que de cette manière; il seroit aisé de tuer les vieux à coups de bâton ou de pierres, mais leur chair ne vaut rien. Au reste, ils sont tout aussi imbécilles que les autres.

Ils nichent à l'île de Bassan dans les trous de rochers où ils ne pondent qu'un œuf; le peuple dit qu'ils le couvent simplement en posant dessus un de leurs pieds; cette idée a pu venir de la largeur du pied de cet oiseau; il est largement palmé, et le doigt du milieu, ainsi que l'extérieur, ont chacun près de quatre pouces de longueur, et tous les quatre sont engagés par une pièce entière de membrane; la peau n'est point adhérente aux muscles, ni collée sur le corps, elle n'y tient que par de petits faisceaux de fibres placés à dis-

tances inégales, comme d'un à deux pouces, et capables de s'alonger d'autant; de manière qu'en tirant la peau flasque, elle s'étend comme une membrane, et qu'en la soufflant elle s'enfle comme un ballon. C'est l'usage que sans doute en fait l'oiseau pour renfler son volume et se rendre par-là plus léger dans son vol : néanmoins on ne découvre pas de canaux qui communiquent du thorax à la peau; mais il se peut que l'air y parvienne par le tissu cellulaire, comme dans plusieurs autres oiseaux. Cette observation, qui sans doute auroit lieu pour toutes les espèces de fous, a été faite par M. Daubenton le jeune, sur un fou de Bassan, envoyé frais de la côte de Picardie.

Ces oiseaux qui arrivent au printemps pour nicher dans les îles du nord, les quittent en automne, et descendant plus au midi, se rapprochent sans doute du gros de leurs espèces qui ne quittent pas les régions méridionales; peut-être

même si les migrations de cette dernière espèce étoient mieux connues, trouveroit-on qu'elle se rallie et se réunit avec les autres espèces sur les côtes de la Floride, rendez-vous général des oiseaux qui descendent de notre nord, et qui ont assez de puissance de vol pour traverser les mers d'Europe en Amérique.

LA FRÉGATE.

Le meilleur voilier, le plus vîte de nos vaisseaux, la frégate, a donné son nom à l'oiseau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers; la frégate est en effet de tous ces navigateurs ailés, celui dont le vol est le plus fier, le plus puissant et le plus étendu; balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille pour attendre l'instant de

fondre snr sa proie avec la rapidité d'un trait ; et lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent, la frégate s'élève jusqu'aux nues, va chercher le calme en s'élançant au-dessus des orages : elle voyage en tous sens, en hauteur comme en étendue ; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues, et fournit tout d'un vol ces traites immenses, auxquelles la durée du jour ne suffisant pas, elle continue sa route dans les ténèbres de la nuit, et ne s'arrête sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture agréable.

Les poissons qui voyageant en troupes dans les hautes mers, comme les poissons volans, fuient par colonnes et s'élancent en l'air pour échapper aux bonites, aux dorades qui les poursuivent, n'échappent point à nos frégates ; ce sont ces mêmes poissons qui les attirent au large ; elles discernent de très-loin les endroits où passent leurs

troupes en colonnes, qui sont quelquefois si serrées, qu'elles font bruire les airs et blanchir la surface de la mer; les frégates fondent alors du haut des airs, et fléchissant leur vol de manière à raser l'eau sans la toucher, elles enlèvent en passant le poisson qu'elles saisissent avec le bec, les griffes et souvent avec les deux à-la-fois, selon qu'il se présente, soit en nageant sur la surface de l'eau ou bondissant dans l'air.

Ce n'est qu'entre les tropiques, ou un peu au-delà, que l'on rencontre la frégate dans les mers des deux mondes. Elle exerce sur les oiseaux de la zone torride une espèce d'empire; elle en force plusieurs, particulièrement les fous, à lui servir comme de pourvoyeurs; les frappant d'un coup d'aile ou les pinçant de son bec crochu, elle leur fait dégorger le poisson qu'ils avoient avalé, et s'en saisit avant qu'il ne soit tombé. Ces hostilités lui ont fait

donner par les navigateurs le surnom de *guerrier,* qu'elle mérite à plus d'un titre, car son audace la porte à braver l'homme même. « En débarquant à l'île de l'Ascension, dit M. le vicomte de Querhoënt, nous fûmes entourés d'une nuée de frégates ; d'un coup de canne j'en terrassai une qui vouloit me prendre un poisson que je tenois à la main ; en même temps plusieurs voloient à quelques pieds au-dessus de la chaudière qui bouilloit à terre, pour en enlever la viande, quoiqu'une partie de l'équipage fût à l'entour ».

Cette témérité de la frégate tient autant à la force de ses armes et à la fierté de son vol qu'à sa voracité ; elle est en effet armée en guerre : des serres perçantes, un bec terminé par un croc très-aigu, les pieds courts et robustes, recouverts de plumes comme ceux des oiseaux de proie, le vol rapide, la vue perçante, tous ces attributs semblent lui donner quelque rapport avec

l'aigle, et en faire de même un tyran de l'air au-dessus des mers ; mais du reste, la frégate par sa conformation tient beaucoup plus à l'élément de l'eau ; et, quoiqu'on ne la voie presque jamais nager, elle a cependant les quatre doigts engagés par une membrane échancrée ; et par cette union de tous les doigts, elle se rapproche du genre du cormoran, du fou, du pélican, que l'on doit regarder comme de parfaits palmipèdes; d'ailleurs le bec de la frégate, très-propre à la proie, puisqu'il est terminé par une pointe perçante et recourbée, diffère néanmoins essentiellement du bec des oiseaux de proie terrestres, parce qu'il est très-long, un peu concave dans sa partie supérieure, et que le croc placé tout à la pointe, semble faire une pièce détachée comme dans le bec des fous, auquel celui de la frégate ressemble par ses sutures, et par le défaut de narines apparentes.

La frégate n'a pas le corps plus gros qu'une poule, mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure : c'est au moyen de ces ailes prodigieuses qu'elle exécute ses longues courses, et qu'elle se porte jusqu'au milieu des mers, où elle est souvent l'unique objet qui s'offre entre le ciel et l'océan, aux regards ennuyés des navigateurs; mais cette longueur excessive des ailes embarrasse l'oiseau guerrier comme l'oiseau poltron, et empêche la frégate comme le fou, de reprendre leur vol lorsqu'ils sont posés; en sorte que souvent ils se laissent assommer au lieu de prendre leur essor. Il leur faut une pointe de rocher ou la cime d'un arbre, et encore n'est-ce que par effort qu'ils s'élèvent en partant. On peut même croire que tous ces oiseaux à pieds palmés qui se perchent, ne le font que pour reprendre plus aisément leur vol, car cette habitude est contraire à la structure

de leurs pieds, et c'est la trop grande longueur de leurs ailes qui les force à ne se poser que sur des points élevés, d'où ils puissent en partant mettre leurs ailes en plein exercice.

Aussi les frégates se retirent et s'établissent en commun sur des écueils élevés, ou des îlets boisés pour nicher en repos. Dampier remarque qu'elles placent leurs nids sur les arbres dans les lieux solitaires et voisins de la mer: la ponte n'est que d'un œuf ou deux; ces œufs sont d'un blanc teint de couleur de chair, avec de petits points d'un rouge cramoisi; les petits, dans le premier âge, sont couverts d'un duvet gris-blanc; ils ont les pieds de la même couleur, et le bec presque blanc; mais par la suite, la couleur du bec change; il devient ou rouge ou noir et bleuâtre dans son milieu, et il en est de même de la couleur des doigts; la tête est assez petite et aplatie en dessus; les yeux sont grands, noirs et brillans, et envi-

ronnés d'une peau bleuâtre. Le mâle adulte a sous la gorge une grande membrane charnue d'un rouge-vif, plus ou moins enflée ou pendante : personne n'a bien décrit ces parties ; mais si elles n'appartiennent qu'au mâle, elles pourroient avoir quelque rapport à la fraise du dindon qui s'enfle et rougit dans de certains momens d'amour ou de colère.

On reconnoît de loin les frégates en mer, non-seulement à la longueur démesurée de leurs ailes, mais encore à leur queue très-fourchue; tout le plumage est ordinairement noir avec reflet bleuâtre, du moins celui du mâle; celles qui sont brunes, comme la petite *frégate* figurée dans Edwards, paroissent être les jeunes, et celles qui ont le ventre blanc sont les femelles. Dans le nombre des frégates vues à l'île de l'Ascension par M. le vicomte de Querhoënt, et qui toutes étoient de la même grandeur, les unes paroissoient toutes

noires, les autres avoient le dessus du corps d'un brun-foncé, avec la tête et le ventre blancs; les plumes de leur cou sont assez longues pour que les insulaires de la mer du Sud s'en fassent des bonnets. Ils estiment aussi beaucoup la graisse, ou plutôt l'huile qu'ils tirent de ces oiseaux par la grande vertu qu'ils supposent à cette graisse contre les douleurs de rhumatisme et les engourdissemens. Du reste, la frégate a, comme le fou, le tour des yeux dégarni de plumes; elle a de même l'ongle du milieu dentelé intérieurement: ainsi les frégates, quoique persécuteurs nés des fous, sont néanmoins voisins et parens; triste exemple dans la nature, d'un genre d'êtres qui, comme nous, trouvent souvent leurs ennemis dans leurs proches!

Espèces connues dans ce genre.

Le Pélican proprement dit, *pelecanus Onocrotalus.*

La Frégate, *pelecanus Aquilus.*
La petite Frégate, *pelecanus Minor.*
Le Cormoran, *pelecanus Carbo.*
Le petit Cormoran, ou le Nigaud, *pelecanus Graculus.*
Le Fou de Bassan, *pelecanus Bassanus.*
Le Fou blanc, *pelecanus Piscator.*
Le Fou commun, *pelecanus Sula.*
Le Fou brun, *pelecanus Fiber.*
Le petit Fou, *pelecanus Parvus.*
Le Fou tacheté, *pelecanus Maculatus.*

XXXVIIIe GENRE.

LA MOUETTE, *LARUS.*

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : bec renflé en dessous à son sommet.

LES GOÉLANDS ET LES MOUETTES.

Ces deux noms, tantôt réunis et tantôt séparés, ont moins servi jusqu'à ce jour à distinguer qu'à confondre les espèces comprises dans l'une des plus nombreuses familles des oiseaux d'eau. Plusieurs naturalistes ont nommé *goélands*, ce que d'autres ont appelé *mouettes;* quelques-uns ont indifféremment appliqué ces deux noms comme

synonymes à ces mêmes oiseaux ; cependant il doit subsister entre toute expression nominale, quelques traces de leur origine ou quelques indices de leurs différences, et il me semble que les noms *goélands* et *mouettes* ont en latin leurs correspondans *larus* et *gavia*, dont le premier doit se traduire par *goéland*, et le second par *mouettes*. Il me paroît de plus que le nom goéland désigne les plus grandes espèces de ce genre, et que celui de mouette ne doit être appliqué qu'aux plus petites espèces. On peut même suivre jusque chez les Grecs les vestiges de cette division, car le mot *kepphos*, qui se lit dans Aristote, dans Aratus et ailleurs, désigne une espèce ou une branche particulière de la famille du *laros* ou goéland. Suidas et le scholiaste d'Aristophane, traduisent *kepphos* par *larus* ; et si Gaza ne l'a point traduit de même dans Aristote, c'est que, suivant la conjecture de Pierius,

ce traducteur avoit en vue le passage des Georgiques, où Virgile, paroissant rendre à la lettre les vers d'Aratus, au lieu de *kepphos* qui se lit dans le poëte grec, a substitué le nom de *fulica*; mais si la fulica des anciens est notre *foulque* ou *morelle*, ce que lui attribue ici le poëte latin, de présager la tempête en se jouant sur le sable, ne lui convient point du tout, puisque la foulque ne vit pas dans la mer et ne se joue pas sur le sable, où même elle ne se tient qu'avec peine. De plus, ce qu'Aristote attribue à son *kepphos*, d'avaler l'écume de la mer comme une pâture, et de se laisser prendre à cette amorce, ne peut guère se rapporter qu'à un oiseau vorace, comme le goéland ou la mouette: aussi Aldrovande conclut-il de ces inductions comparées, que le nom de *laros* dans Aristote est générique, et que celui de *kepphos* est *spécifique*, ou plutôt particulier à quelque espèce

subalterne de ce même genre. Mais une remarque que Turner a faite sur la voix de ces oiseaux, semble fixer ici nos incertitudes; il regarde le mot de *kepphos* comme un son imitatif de la voix d'une mouette, qui termine ordinairement chaque reprise de ses cris aigus par un petit accent bref, une espèce d'éternuement *keph*, tandis que le goéland termine son cri par un son différent et plus grave, *cob*.

Le nom grec *kepphos* répondra donc, dans notre division, au nom latin *gavia*, et désignera proprement les espèces inférieures du genre entier de ces oiseaux, c'est-à-dire les *mouettes*: de même le nom grec *laros* ou *larus* en latin, traduit par *goéland*, sera celui des grandes espèces: et pour établir un terme de comparaison dans cette échelle de grandeur, nous prendrons pour *goélands* tous ceux de ces oiseaux dont la taille surpasse celle du canard, et qui ont sept-huit ou vingt pouces de

la pointe du bec à l'extrémité de la queue, et nous appellerons *mouettes* tous ceux qui sont au-dessous de ces dimensions; il résultera de cette division, que la sixième espèce donnée par M. Brisson, sous la dénomination de *première mouette*, doit être mise au nombre des goélands, et que plusieurs des goélands de Linnæus ne seront que des mouettes; mais, avant que d'entrer dans cette distinction des espèces, nous indiquerons les caractères généraux et les habitudes communes au genre entier des uns et des autres.

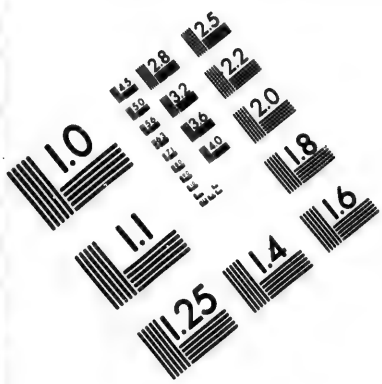
Tous ces oiseaux goélands et mouettes sont également voraces et criards; on peut dire que ce sont des vautours de la mer; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur les rivages: aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux foibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris

importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels ; aussi les voit-on se battre avec acharnement entr'eux pour la curée, et même lorsqu'ils sont renfermés, et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres, car alors leur fureur s'accroît, et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avoient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces ; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie : tout convient à leur voracité ; le poisson frais ou gâté, la chair sanglante, récente ou corrompue, les écailles, les os même, tout se digère et se consume dans leur estomac; ils avalent l'amorce

et l'hameçon ; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferrent eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng ou la pélamide qu'il leur offre en appât, et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurrer. Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poissons, pour que ces oiseaux viennent se briser contre ; mais ces portraits de poissons devoient donc être aussi parfaits que ceux des raisins de Parrhasius !

Les goélands et les mouettes ont également le bec tranchant, alongé, aplati par les côtés avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure ; ces caractères plus apparens et plus prononcés dans les goélands, se marquent néanmoins dans toutes les espèces de mouettes ; c'est même ce qui les sépare des hirondelles de mer, qui n'ont ni le croc à la partie supérieure

du bec, ni la saillie à l'inférieure, sans compter que les plus grandes hirondelles de mer le sont moins que les plus petites mouettes. De plus, les mouettes n'ont pas la queue fourchue, mais pleine; leur jambe, ou plutôt tarse, est fort élevé, et mêlands et les mouettes seroient tous les oiseaux à pieds palmés les plus hauts de jambes, si le flammant, l'avocette et l'échasse ne les avoient encore plus longues, et si démesurées qu'ils sont, à cet égard, des espèces de monstres. Tous les goélands et mouettes ont les trois doigts engagés par une palme pleine, et le doigt de derrière dégagé, mais très-petit; leur tête est grosse, ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos; ils courent assez vîte sur les rivages, et volent encore mieux au-dessus des flots; leurs longues ailes qui, lorsqu'elles sont pliées, dépassent la queue, et la quantité de plumes dont



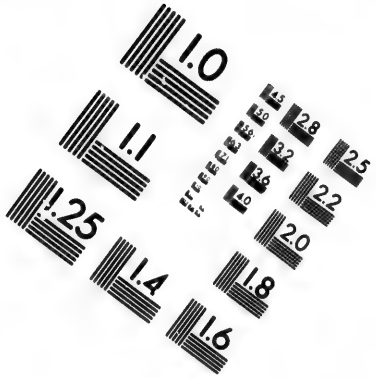
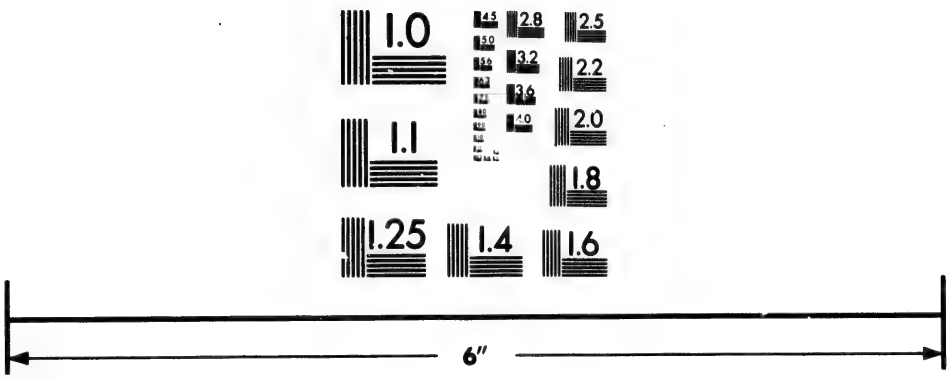
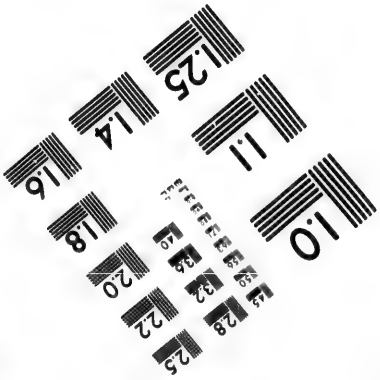


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

leur corps est garni, les rendent très-légers; ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais, qui est d'une couleur bleuâtre, sur-tout à l'estomac; ils naissent avec ce duvet, mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquièrent complètement leurs couleurs, c'est-à-dire le beau blanc sur le corps, et du noir ou gris-bleuâtre sur le manteau, qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année. Oppien paroît avoir eu connoissance de ce progrès de couleurs, lorsqu'il dit, qu'en vieillissant, ces oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises qu'ils font retentir de leurs cris importuns, et sur lesquels ils semblent fourmiller, les uns prenant leur vol, les autres s'abattant pour se reposer, et toujours en très-grand nombre : en général, il n'est pas d'oi-

seau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance; ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats; les navigateurs les ont trouvés par-tout; les plus grandes espèces paroissent attachées aux côtes des mers du nord. On raconte que les goélands des îles de Féroë sont forts et si voraces qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux, dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids; dans les mers glaciales, on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines; ils se tiennent sur ces masses de corruption sans en craindre l'infection; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits. Ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires; ils ne les quittent pas en hiver, et semblent

être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température. Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avoit déjà remarqué que les goélands et les mouettes ne disparoissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été; on leur donne, sur l'Océan, le nom de *mauves* ou *miaules*, et celui de *gabians* sur la Méditerranée; par-tout ils sont connus, notés, par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés; tantôt ils suivent les plages sablonneuses de la mer, et tantôt ils se retirent dans les creux des rochers pour attendre le poisson que les vagues y jettent; souvent ils accompagnent les pêcheurs afin de profiter des débris de la pêche: cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour

l'homme que les anciens attribuoient à ces oiseaux. Comme leur chair n'est pas bonne à manger, et que leur plumage n'a que peu de valeur, on dédaigne de les chasser et on les laisse approcher sans les tirer. Curieux d'observer par nous-mêmes les habitudes de ces oiseaux, nous avons cherché à nous en procurer quelques-uns de vivans, et M. Baillon, toujours empressé à répondre obligeamment à nos demandes, nous a envoyé le grand goéland à manteau noir, première espèce, et le goéland à manteau gris, seconde espèce; nous les avons gardés près de quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure : ils donnèrent d'abord des signes évidens de leur mauvais naturel, se poursuivant sans cesse, et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tînt à côté de lui; on les nourrissoit de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine dont

ils ne rebutoient rien, et en même temps ils ne laissoient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les vers et les limaçons qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles; ils alloient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau ils se secouoient, battoient des ailes en s'élevant sur leurs pieds et lustroient ensuite leur plumage, comme font les oies et les canards; ils rôdoient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir: ils ne cachent pas, comme la plupart des autres oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir; ils la tournent seulement en arrière, en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

Lorsqu'on vouloit prendre ces oiseaux, ils cherchoient à mordre et pinçoient très-serré; il falloit, pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur la tête. Lorsqu'on les poursuivoit, ils ac-

céléroient leur course en étendant leurs ailes; d'ordinaire ils marchoient lentement et d'assez mauvaise grace; leur paresse se marquoit jusque dans leur colère, car quand le plus grand poursuivoit l'autre, il se contentoit de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre; ce dernier, à son tour, ne sembloit doubler le pas qu'autant qu'il le falloit pour éviter le combat, et dès qu'il se sentoit suffisamment éloigné, il s'arrêtoit, et répétoit la même manœuvre autant de fois qu'il étoit nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ennemi; après quoi tous deux restoient tranquilles, comme si la distance suffisoit pour détruire l'antipathie. Le plus foible ne devroit-t-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort? mais malheureusement la tyrannie est dans les mains de l'homme un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée.

Ces oiseaux nous parurent avoir oublié pendant tout l'hiver l'usage de leurs ailes, ils ne marquèrent aucune envie de s'envoler ; ils étoient à la vérité très-abondamment nourris ; et leur appétit, tout véhément qu'il est, ne pouvoit guère les tourmenter ; mais au printemps ils sentirent de nouveaux besoins et montrèrent d'autres desirs : on les vit s'efforcer de s'élever en l'air, et ils auroient pris leur essor si leurs ailes n'eussent pas été rognées de plusieurs pouces ; ils ne pouvoient donc que s'élancer comme par bonds ou pirouettes sur leurs pieds, les ailes étendues : le sentiment d'amour qui renaît avec la saison, parut surmonter celui d'antipathie, et fit cesser l'inimitié entre ces deux oiseaux, chacun céda au doux instinct de chercher son semblable, et quoiqu'ils ne se convinssent pas, étant d'espèce trop différente, ils semblèrent se rechercher, ils mangèrent, dormirent et reposèrent en-

semble ; mais des cris plaintifs et des mouvemens inquiets exprimoient assez que le plus doux sentiment de la nature n'étoit qu'irrité sans être satisfait.

Nous allons maintenant faire l'énumération des différentes espèces de ces oiseaux, dont les plus grandes seront comprises, comme nous l'avons dit, sous le nom de *goélands*, et les petites sous celui de *mouettes*.

LE GOÉLAND A MANTEAU NOIR.

Première espèce.

Nous lui donnons la première place comme au plus grand des goélands ; il a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur ; un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos ; tout le reste du plumage est blanc ; son bec fort et robuste, long de trois pouces et demi, est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la mandibule infé-

rieure ; la paupière est d'un jaune aurore ; les pieds, avec leur membrane, sont d'une couleur de chair blanchâtre et comme farineuse.

Le cri de ce grand goéland, que nous avons gardé toute une année, est un son enroué, *qua, qua, qua*, prononcé d'un ton rauque, et répété fort vîte ; mais l'oiseau ne le fait pas entendre fréquemment ; et lorsqu'on le prenoit, il jetoit un autre cri douloureux et très-aigre.

LE GOÉLAND A MANTEAU GRIS.

Seconde espèce.

Le gris-cendré étendu sur le dos et les épaules, est une livrée commune à plusieurs espèces de mouettes, et qui distingue ce goéland ; il est un peu moins grand que le précédent ; et à l'exception de son manteau gris et des échancrures noires aux grandes pennes de l'aile, il a de même tout le

reste du plumage blanc; l'œil est brillant et l'iris jaune comme dans l'épervier; les pieds sont de couleur de chair livide; le bec, qui dans les jeunes est presque noirâtre, est d'une jaune-pâle dans les adultes, et d'un beau jaune presque orangé dans les vieux; il y a une tache rouge au renflement du demi-bec inférieur, caractère commun à plusieurs des espèces de goélands et de mouettes. Celui-ci fuit devant le précédent, et n'ose lui disputer la proie; mais il s'en venge sur les mouettes qui lui sont inférieures en forces; il les pille, les poursuit et leur fait une guerre continuelle; il fréquente beaucoup, dans les mois de novembre et de décembre, nos côtes de Normandie et de Picardie, où on l'appelle *gros miaulard* et *bleu-manteau*, comme l'on appelle *noir-manteau*, celui de la première espèce; celui-ci a plusieurs cris très-distincts, qu'il nous a fait entendre dans le jardin où il a vécu avec le

précédent ; le premier et le plus fréquent de ces cris, semble rendre ces deux syllabes *qui ou*, qui partent comme d'un coup de sifflet, d'abord bref et aigu, et qui finit en traînant sur un ton plus bas et plus doux; ce cri unique ne se répète que par intervalles, et pour le produire l'oiseau alonge le cou, incline la tête et semble faire effort; son second cri, qu'il ne jetoit que quand on le poursuivoit ou qu'on le serroit de près, et qui par conséquent étoit une expression de crainte ou de colère, peut se rendre par la syllabe *tia, tia,* prononcée en sifflant et répétée fort vîte. On peut observer en passant, que dans tous les animaux les cris de colère ou de crainte sont toujours plus aigus et plus brefs que les cris ordinaires. Enfin, vers le printemps, cet oiseau prit un nouvel accent de voix très-aigu et très-perçant, qu'on peut exprimer par le mot *quieute* ou *pieute*, tantôt bref et ré-

pété précipitamment, et tantôt traîné sur la finale *eute*, avec des intervalles marqués, comme ceux qui séparent les soupirs d'une personne affligée. Dans l'un et l'autre cas, ce cri paroît être l'expression plaintive du besoin inspiré par l'amour non satisfait.

LE GOÉLAND BRUN.

Troisième espèce.

Ce goéland a le plumage d'un brun-sombre uniforme sur le corps entier, à l'exception du ventre qui est rayé transversalement de brun sur fond gris, et des grandes pennes de l'aile qui sont noires; il est encore un peu moins grand que le précédent; sa longueur du bec à l'extrémité de la queue, n'est que d'un pied huit pouces, et d'un pouce de moins du bec aux ongles qui sont aigus et robustes. Ray observe que ce goéland, par toute l'habitude du corps, a l'air d'un oiseau de rapine et de car-

nage ; et telle est en effet la physionomie basse et cruelle de tous ceux de la race sanguinaire des goélands. C'est à celui-ci que les naturalistes semblent être convenus de rapporter l'oiseau *cataractes* d'Aristote, lequel, suivant que l'indique son nom, tombe sur l'eau comme un trait pour y saisir sa proie, ce qui se rapporte très-bien à ce que dit Willulghby de notre goéland, qu'il fond avec tant de rapidité sur un poisson que les pêcheurs attachent sur une planche pour l'attirer, qu'il s'y casse la tête. De plus le *cataracte* d'Aristote est sûrement un oiseau de mer, puisque, suivant ce philosophe, il boit de l'eau marine. Le goéland brun se trouve en effet sur les plus vastes mers, et l'espèce en paroît également établie sous les latitudes élevées du côté des deux poles ; elle est commune aux îles de Féroë, et vers les côtes de l'Ecosse ; elle semble être encore plus répandue dans les plages de l'océan Austral, et il paroît que

c'est l'oiseau que nos navigateurs ont désigné sous le nom de *cordonnier*, sans qu'on puisse entrevoir la raison de cette dénomination. Les Anglais qui ont rencontré nombre de ces oiseaux dans le Port-Egmont, aux îles Falkland ou Malouines, leur ont donné le nom de *poule du Port-Egmont*, et ils en parlent souvent sous ce nom dans leurs relations. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ce qu'on en lit de plus détaillé dans le second Voyage du célèbre capitaine Cook. « L'oiseau, dit-il, que dans notre premier voyage nous avions nommé *poule du port-Egmont*, voltigea plusieurs fois sur le vaisseau (par 64 degrés 12 minutes latitude sud, et 40 degrés longitude est); nous reconnûmes que c'étoit la grande mouette du nord, *larus catarractes*, commune dans les hautes latitudes des deux hémisphères; elle étoit épaisse et courte, à-peu-près de la grosseur d'une grande corneille, d'une couleur de brun-foncé ou

de chocolat, avec une raie blanchâtre en forme de demi-lune au-dessous de chaque aile. On m'a dit que ces poules se trouvent en abondance aux îles de Féro, au nord de l'Ecosse, et qu'elles ne s'éloignent jamais de terre. Il est sûr que jusqu'alors je n'en avois jamais vu à plus de quarante lieues au large; mais je ne me souviens pas d'en avoir aperçu moins de deux ensemble, au lieu qu'ici j'en trouvai une seule qui étoit peut-être venue de fort loin, sur les îles de glace; quelques jours après nous en vîmes une autre de la même espèce, qui s'élevoit à une grande hauteur au-dessus de nos têtes, et qui nous regardoit avec beaucoup d'attention, ce qui fut une nouveauté pour nous, qui étions accoutumés à voir tous les oiseaux aquatiques de ce climat se tenir près de la surface de la mer ».

e raie blanchâtre
ne au-dessous de
lit que ces poules
ance aux îles de
cosse, et qu'elles
de terre. Il est
je n'en avois ja-
uarante lieues au
souviens pas d'en
e deux ensemble,
rouvai une seule
enue de fort loin,
; quelques jours
une autre de la
evoit à une grande
nos têtes, et qui
eaucoup d'atten-
nouveauté pour
tumés à voir tous
es de ce climat se
ce de la mer ».

Desève del. *Miger Sculp.*

1. LE GOÉLAND VARIÉ 2. LE L'ABBE ou STERCORAIRE.

Miger Sculp.

LE L'ABBE

E.

LE GOÉLAND VARIÉ, ou LE GRISARD.

Quatrième espèce.

Le plumage de ce goéland est haché et moucheté de gris-brun sur fond blanc; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres; le bec noir, épais et robuste, est long de quatre pouces. Ce goéland est de la plus grande espèce; il a cinq pieds d'envergure, mesure prise sur un individu envoyé vivant de Montreuil-sur-mer, par M. Baillon : ce grisard avoit long-temps vécu dans une basse-cour, où il avoit fait périr son camarade à force de le battre; il montroit cette familiarité basse de l'animal vorace, que la faim seule attache à la main qui le nourrit; celui-ci avaloit des poissons plats presque aussi larges que son corps, et prenoit aussi, avec la même voracité, de la chair crue, et même de petits animaux entiers, comme des taupes, des rats et des oi-

seaux. Un goéland de même espèce qu'Anderson avoit reçu de Groënland, attaquoit les petits animaux, et se défendoit à grands coups de bec contre les chiens et les chats, auxquels il se plaisoit à mordre la queue. En lui montrant un mouchoir blanc, on étoit sûr de le faire crier d'un ton perçant, comme si cet objet lui eût représenté quelqu'un des ennemis qu'il peut avoir à redouter en mer.

Tous les grisards, suivant les observations de M. Baillon, sont dans le premier âge d'un gris-sale et sombre; mais, dès la première mue, la teinte s'éclaircit; le ventre et le cou sont les premiers à blanchir, et après trois mues, le plumage est tout ondé et moucheté de gris et de blanc, tel que nous l'avons décrit; ensuite le blanc gagne à mesure que l'oiseau vieillit, et les plus vieux grisards finissent par blanchir presque entièrement. L'on voit donc combien l'on hasarderoit de créer d'espèces dans une

seule, si l'on se fondoit sur ce caractère unique, puisque la nature y varie à ce point les couleurs suivant l'âge.

Dans le grisard, comme dans tous les autres goélands et mouettes, la femelle ne paroît différer du mâle que par la taille, qui est un peu moindre. Belon avoit déjà observé que les grisards ne sont pas communs sur la Méditerranée; que ce n'est que par accident qu'il s'en rencontre dans les terres, mais qu'ils se tiennent en grand nombre sur nos côtes de l'Océan : ils se sont portés bien loin sur les mers, puisqu'on nous assure en avoir reçu de Madagascar. Néanmoins le véritable berceau de cette espèce paroît être dans le nord. Ces oiseaux sont les premiers que les vaisseaux rencontrent en approchant du Groënland, et ils suivent constamment ceux qui vont à la pêche de la baleine jusqu'au milieu des glaces. Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent

dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux ; quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter en les frappant à coups de gaules ou d'avirons, à peine leur font-ils lâcher prise, à moins de les assommer. C'est cet acharnement stupide qui leur a mérité le surnom de *sottes bêtes*, *mallemucke* en hollandais ; ce sont en effet de sots et vilains oiseaux qui se battent et se mordent, dit Martens, en s'arrachant l'un l'autre les morceaux, quoiqu'il y ait sur les grands cadavres où ils se repaissent de quoi assouvir pleinement leur voracité.

Belon trouve quelque rapport entre la tête du grisard et celle de l'aigle ; mais il y en a bien plus entre ses mœurs basses et celles du vautour. Sa constitution forte et dure le rend capable de supporter les temps les plus rudes ; aussi les navigateurs ont remarqué qu'il s'inquiète peu des orages en mer.

LE GOÉLAND A MANTEAU GRIS-BRUN, ou LE BOURGMESTRE.

Cinquième espèce.

Les Hollandais, qui fréquentent les mers du nord pour la pêche de la baleine, se voient sans cesse accompagnés par des nuées de mouettes et de goélands. Ils ont cherché à les distinguer par les noms significatifs ou imitatifs de *mallemucke, kirnew, ratsher, kutgegef*, et ont appelé celui-ci *burghermeifler* ou *bourgmestre,* à cause de sa démarche grave et de sa grande taille qui le leur a fait regarder comme le magistrat qui semble présider avec autorité au milieu de ces peuplades turbulentes et voraces. Ce goéland-bourgmestre est en effet de la première grandeur, et aussi gros que le goéland noir-manteau ; il a le dos gris-brun, ainsi que les pennes de l'aile, dont les unes sont terminées de blanc,

les autres de noir, le reste du plumage blanc; la paupière est bordée de rouge ou de jaune; le bec est de cette dernière couleur, avec l'angle inférieur fort saillant et d'un rouge-vif; ce que Martens exprime fort bien en disant qu'il semble avoir une cerise au bec. Et c'est probablement par inadvertance, ou en comptant pour rien le doigt postérieur, qui est en effet très-petit, que ce voyageur ne donne que trois doigts à son bourgmestre; car on le reconnoît avec certitude et à tous les autres traits, pour le même oiseau que le grand goéland des côtes d'Angleterre, appelé dans ces parages *herringgull*, parce qu'il y pêche aux harengs. Dans les mers du nord, ces oiseaux vivent des cadavres des grands poissons. « Lorsqu'on traîne une baleine à l'arrière du vaisseau, dit Martens, ils s'attroupent et viennent enlever de gros morceaux de son lard; c'est alors qu'on les tue plus aisément, car il est

presque impossible de les atteindre dans leurs nids qu'ils posent au sommet et dans les fentes des plus hauts rochers. Le *bourgmestre*, ajoute-t-il, se fait redouter du *mallemuke* qui s'abat devant lui, tout robuste qu'il est, et se laisse battre et pincer sans se revancher. Lorsque le bourgmestre vole, sa queue blanche s'étale comme un éventail; son cri tient de celui du corbeau; il donne la chasse aux jeunes *lumbs*, et souvent on le trouve auprès des chevaux marins (*morses*) dont il paroît qu'il avale la fiente ».

Suivant Willulghby, les œufs de ce goéland sont blanchâtres, parsemés de quelques taches noirâtres, et aussi gros que des œufs de poule. Le P. Feuillée fait mention d'un oiseau des côtes du Chily et du Pérou, qui, par sa figure, ses couleurs et sa voracité, ressemble à ce goéland du nord, mais qui probablement est plus petit, car ce voyageur-naturaliste dit que ses œufs ne sont

qu'un peu plus gros que ceux de la perdrix ; il ajoute qu'il a trouvé l'estomac de ce goéland tout rempli de plumes de certains petits oiseaux des côtes de la mer du sud, que les gens du pays nomment *tocoquito*.

LE GOÉLAND *à manteau gris-blanc.*

Sixième espèce.

Il est assez probable que ce goéland, décrit par le P. Feuillée, et qui est à-peu-près de la grosseur du goéland à manteau gris, n'est qu'une nuance ou une variété de cette espèce, ou de quelqu'autre des précédentes prises à un période différent d'âge : ses traits et sa figure semblent nous l'indiquer ; le manteau, dit Feuillée, est gris mêlé de blanc, ainsi que le dessus du cou, dont le devant est gris-clair, de même que tout le *parement ;* les pennes de la queue sont d'un minime obscur, et le sommet de la tête est gris. Il ajoute,

comme une singularité sur le nombre des articulations des doigts, que l'intérieur n'a que deux articulations, celui du milieu trois, et l'extérieur quatre, ce qui le rend le plus long; mais cette structure, la plus favorable à l'action de nager, en ce qu'elle met la plus grande largeur de la rame du côté du plus grand arc de son mouvement, est la même dans un grand nombre d'oiseaux d'eau, et même dans plusieurs oiseaux de rivage: nous l'avons observé en particulier sur le jacana, la poule sultane, la poule d'eau; le doigt extérieur a dans ces oiseaux quatre phalanges, celui du milieu trois, et l'intérieur deux phalanges seulement.

LA MOUETTE BLANCHE.

Première espèce.

D'après ce que nous avons dit des grisards qui blanchissent dans la vieillesse, on pourroit croire que cette

mouette blanche n'est qu'un vieux grisard ; mais elle est beaucoup moins grande que ce goéland ; elle n'a le bec ni si grand, ni si fort, et son plumage d'un blanc parfait n'a aucune teinte ni tache de gris. Cette mouette blanche n'a guère que quinze pouces de longueur du bout du bec à celui de la queue ; on la reconnoît à la notice donnée dans le Voyage au Spitzberg du capitaine Phipps ; il observe fort bien que cette espèce n'a point été décrite par Linnæus, et que l'oiseau nommé par Martens *ratsher*, ou le sénateur, lui ressemble parfaitement, au caractère des pieds près auxquels Martens n'attribue que trois doigts; mais si l'on peut penser que le quatrième doigt, en effet très-petit, ait échappé à l'attention de ce navigateur, on reconnoîtra à tout le reste notre mouette blanche dans son *ratsher* : sa blancheur, dit-il, surpasse celle de la neige, ce qui se marque lorsque l'oiseau se pro-

mène sur les glaces avec une gravité qui lui a fait donner le nom de *ratsher* ou *sénateur;* sa voix est basse et forte, et au lieu que les petites mouettes ou *kirmews* semblent dire *kir* ou *kair*, le sénateur dit *kar;* il se tient ordinairement seul, à moins que quelque proie n'en rassemble un certain nombre. Martens en a vu se poser sur le corps des morses, et se repaître de leur fiente.

LA MOUETTE TACHETÉE, OU LE KUTGEGHEF.

Seconde espèce.

« Dans le temps, dit Martens, que nous découpions la graisse des baleines, quantité de ces oiseaux venoient criant près de notre vaisseau ; ils sembloient prononcer *kutgeghef* ». Ce nom rend en effet l'espèce d'éternuement, *keph, keph*, que diverses mouettes captives nous ont fait entendre, et d'où nous

avons conjecturé que le nom grec *kepp-pos* pouvoit bien dériver. Quant à la taille, cette mouette *kutgeghef* ne surpasse pas la mouette blanche ; elle n'a de même que quinze pouces de longueur ; le plumage, sur un fond de beau blanc en devant du corps, et de gris sur le manteau, est distingué par quelques traits de ce même gris, qui forment sur le dessus du cou comme un demi-collier, et par des taches de blanc et de noir mélangé sur les couvertures de l'aile, avec des variétés néanmoins dont nous allons faire mention. Le doigt de derrière, qui est très-petit dans toutes les mouettes, est presque nul dans celle-ci, comme l'observent Belon et Ray; et c'est de là sans doute que Martens ne lui donne que trois doigts; il ajoute que cette mouette vole toujours avec rapidité contre le vent, quelque violent qu'il soit, mais qu'elle a dans l'oiseau *strundjager*, un persécuteur opiniâtre et qui la tour-

mente pour l'obliger à rendre sa fiente, qu'il avale avidement : on verra, dans l'article suivant, que c'est par erreur qu'on attribue ce goût dépravé au strundjager.

Au reste, ce n'est pas seulement dans les mers du nord que se trouve cette mouette tachetée ; on la voit sur les côtes d'Angleterre et d'Ecosse. Belon qui l'a rencontrée en Grèce, dit qu'il l'eût reconnue au seul nom de *laros* qu'elle y porte encore ; et Martens, après l'avoir observée au Spitzberg, l'a retrouvée dans la mer d'Espagne, un peu différente à la vérité, mais assez reconnoissable pour ne s'y pas méprendre ; d'où il infère très-judicieusement que des animaux d'une même espèce, mais placés dans des climats très-différens et très-éloignés, doivent toujours porter quelque empreinte de cette différence des climats; elle est assez grande ici pour qu'on ait fait deux espèces d'une seule ; car la

mouette cendrée de M. Brisson doit certainement se rapporter à la mouette *cendrée tachetée*, comme le simple coup d'œil sur les deux figures qu'il en donne l'indique assez; mais ce qui le prouve, c'est la comparaison que nous avons faite d'une suite d'individus, où toutes les nuances du plus au moins de noir et de blanc dans l'aile se marquent, depuis la livrée décidée de mouette tachetée, telle que la représente notre planche enluminée, jusqu'à la simple couleur grise et presque entièrement dénuée de noir, telle que la *mouette cendrée* de M. Brisson; mais le demi-collier gris ou quelquefois noirâtre, marqué sur le haut du cou, est un trait de ressemblance commune entre tous les individus de cette espèce.

De grandes troupes de ces mouettes parurent subitement aux environs de Semur en Auxois, au mois de février 1775; on les tuoit fort aisément, et on en trouvoit de mortes ou demi-

mortes de faim dans les prairies, dans les champs et au bord des ruisseaux ; en les ouvrant, on ne trouvoit dans leur estomac que quelques débris de poissons, et une bouillie noirâtre dans les intestins. Ces oiseaux n'étoient pas connus dans le pays ; leur apparition ne dura que quinze jours : ils étoient arrivés par un grand vent du midi qui souffla tout ce temps.

LA GRANDE MOUETTE CENDRÉE, ou MOUETTE *à pieds bleus*.

Troisième espèce.

La couleur bleuâtre des pieds et du bec, constante dans cette espèce, doit la distinguer des autres qui ont généralement les pieds d'une couleur de chair plus ou moins vermeille ou livide ; la mouette à pieds bleus a de seize à dix-sept pouces de longueur, de la pointe du bec à celle de la queue ; son manteau est d'un cendré-clair ; plusieurs des pennes de l'aile sont échan-

crées de noir ; tout le reste du plumage est d'un blanc de neige.

Willulghby semble désigner cette espèce comme la plus commune en Angleterre; on la nomme *grand émiaulle* sur nos côtes de Picardie ; et voici les observations que M. Baillon a faites sur les différentes nuances de couleurs que prend successivement le plumage de ces mouettes dans la suite de leurs mues, suivant les différens âges. Dans la première année, les pennes des ailes sont noirâtres ; ce n'est qu'après la seconde mue qu'elles prennent un noir décidé, et qu'elles sont variées de taches blanches qui les relèvent ; aucune jeune mouette n'a la queue blanche, le bout en est toujours noir ou gris ; dans ce même temps, la tête et le dessus du cou sont marqués de quelques taches qui peu à peu s'effacent et le cèdent au blanc pur; le bec et les pieds n'ont leurs couleurs pleines que vers l'âge de deux ans.

A ces observations très-intéressantes, puisqu'elles doivent servir à empêcher qu'on ne multiplie les espèces sur de simples variétés individuelles, M. Baillon en ajoute quelques-unes sur le naturel particulier de la mouette à pieds bleus. Elle s'apprivoise plus difficilement que les autres, et cependant elle paroît moins farouche en liberté, elle se bat moins, et n'est pas aussi vorace que la plupart des autres; mais elle n'est pas aussi gaie que la petite mouette dont nous allons parler. Captive dans un jardin, elle cherchoit les vers de terre; lorsqu'on lui présentoit de petits oiseaux, elle n'y touchoit que quand ils étoient à demi-déchirés: ce qui montre qu'elle est moins carnassière que les goélands; et comme elle est moins vive et moins gaie que les petites mouettes dont il nous reste à parler, elle paroît tenir le milieu, tant pour le naturel que par la taille, entre les unes et les autres.

LA PETITE MOUETTE CENDRÉE.

Quatrième espèce.

La différente couleur de ses pieds, et une plus petite taille, distinguent cette mouette de la précédente, à laquelle du reste elle ressemble parfaitement par les couleurs; on voit le même cendré-clair et bleuâtre sur le manteau, les mêmes échancrures noires tachetées de blanc aux grandes pennes de l'aile, et enfin le même blanc de neige sur tout le reste du plumage, à l'exception d'une mouche noire que porte constamment cette petite mouette aux côtés du cou derrière l'œil; les plus jeunes ont, comme pour livrée, des taches brunes sur les couvertures de l'aile; dans les plus vieilles, les plumes du ventre ont une légère teinte de couleur de rose, et ce n'est qu'à la seconde ou troisième année que les pieds et le bec deviennent d'un beau rouge; auparavant ils sont livides.

Celle-ci et la mouette rieuse, sont les deux plus petites de toute la famille; elles ne sont que de la grandeur d'un gros pigeon avec beaucoup moins d'épaisseur de corps; ces mouettes cendrées n'ont que treize à quatorze pouces de longueur, elles sont très-jolies, très-propres et fort remuantes; moins méchantes que les grandes, elles sont cependant plus vives; elles mangent beaucoup d'insectes: on les voit, durant l'été, faire mille évolutions dans l'air après les scarabées et les mouches; elles en prennent une telle quantité, que souvent leur œsophage en est rempli jusqu'au bec; elles suivent sur les rivières la marée montante, et se répandent à quelques lieues dans les terres, prenant dans les marais les vermisseaux et les sang-sues, et le soir elles retournent à la mer. M. Baillon, qui a fait ces observations, ajoute qu'elles s'habituent aisément dans les jardins et y vivent d'insectes, de petits lézards et

d'autres reptiles. Néanmoins on peut les nourrir de pain trempé, mais il faut toujours leur donner beaucoup d'eau, parce qu'elles se lavent à chaque instant le bec et les pieds ; elles sont fort criardes, sur-tout les jeunes ; et, sur la côte de Picardie, on les appelle *petites miaulles*. Il paroît que le nom de *tartaret* leur a aussi été donné relativement à leur cri, et rien n'empêche qu'on ne regarde comme les mêmes oiseaux ces mouettes grises, dont parlent les relations des Portugais aux Indes orientales, sous le nom de *garaïos*, et que les navigateurs rencontrent en quantité dans la traversée de Madagascar aux Maldives. C'est encore à quelque espèce semblable ou à la même, que doit se rapporter l'oiseau nommé à Luçon *tambilagan*, et qui est une mouette grise de la petite taille, suivant la courte description qu'en donne Camal dans sa notice des oiseaux des

Philippines, insérée dans les Transactions philosophiques.

LA MOUETTE RIEUSE.

Cinquième espèce.

Le cri de cette petite mouette a quelque ressemblance avec un éclat de rire, d'où vient son surnom de *rieuse;* elle paroît un peu plus grande qu'un pigeon, mais elle a, comme toutes les mouettes, bien moins de corps que de volume apparent; la quantité de plumes fines dont elle est revêtue la rend très-légère, aussi vole-t-elle presque continuellement sur les eaux, et pour le peu de temps qu'elle est à terre, on l'y voit très-remuante et très-vive; elle est aussi fort criarde, particulièrement durant les nichées, temps où ces petites mouettes sont plus rassemblées; la ponte est de six œufs olivâtres tachetés de noir; les jeunes sont bonnes à manger, et, suivant les auteurs de la

Zoologie Britannique, l'on en prend grand nombre dans les comtés d'Essex et de Stafford.

Quelques-unes de ces mouettes rieuses s'établissent sur les rivières et même sur des étangs, dans l'intérieur des terres; et il paroît qu'elles fréquentent d'ailleurs les mers des deux continens. Catesby les a trouvées aux îles de Bahama; Fernandez les décrit sous le nom mexicain de *pipican*; et, comme toutes les autres mouettes, elles abondent sur-tout dans les contrées du Nord. Martens qui les a observées à Spitzberg, et qui les nomme *kirmews*, dit qu'elles pondent sur une mousse blanchâtre, dans laquelle on distingue à peine leurs œufs, parce qu'ils sont à-peu-près de la couleur de cette mousse, c'est-à-dire, d'un blanc-sale ou verdâtre piqueté de noir; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais fort pointus par un bout; le moyeu de l'œuf est rouge, et le blanc est bleuâtre.

Martens dit qu'il en mangea et qu'il les trouva fort bons, et du même goût que les œufs de vanneaux. Le père et la mère s'élancent courageusement contre ceux qui enlèvent leur nichée, et cherchent même à les en écarter à coups de bec, et en jetant de grands cris. Le nom de *kirmews*, dans sa première syllabe *kir*, exprime ce cri; suivant le même voyageur, qui cependant observe qu'il a trouvé des différences dans la voix de ces oiseaux, suivant qu'il les a rencontrés dans les régions polaires, ou dans des parages moins septentrionaux, comme vers les côtes d'Ecosse, d'Irlande et dans les mers d'Allemagne, il prétend qu'en général on trouve de la différence dans les cris des animaux de même espèce, selon les climats où ils vivent : ce qui pourroit très-bien être, sur-tout pour les oiseaux, le cri n'étant dans les animaux que l'expression de la sensation la plus habituelle; et celle du climat étant

dominante dans les oiseaux, plus sensibles que tous autres animaux aux variations de l'atmosphère et aux impressions de la température.

Martens remarque encore que ces mouettes, à Spitzberg, ont les plumes plus fines et plus chevelues qu'elles ne les ont dans nos mers; cette différence tient encore au climat. Une autre, qui ne nous paroît tenir qu'à l'âge, est dans la couleur du bec et des pieds; dans les uns, ils sont rouges, et sont noirs dans les autres: mais ce qui prouve que cette différence ne constitue pas deux espèces distinctes, c'est que la nuance intermédiaire s'offre dans plusieurs individus, dont les uns ont le bec rouge et les pieds seulement rougeâtres; d'autres le bec rouge à la pointe seulement et dans le reste noir. Ainsi, nous ne reconnoîtrons qu'une mouette rieuse: toute la différence sur laquelle M. Brisson se fonde pour en faire deux espèces séparées, ne consis-

tant que dans la couleur du bec et des pieds.

LA MOUETTE D'HIVER.

Sixième espèce.

Nous soupçonnons que l'oiseau désigné sous cette dénomination, pourroit bien n'être pas autre que notre mouette tachetée, laquelle paroît en Angleterre pendant l'hiver dans l'intérieur des terres; et notre conjecture se fonde sur ce que ces oiseaux, dont la grandeur est la même, ne diffèrent dans les descriptions des naturalistes, qu'en ce que la mouette d'hiver a du brun par-tout où notre mouette tachetée porte du gris; et l'on sait que le brun tient souvent la place du gris dans la première livrée de ces oiseaux, sans compter la facilité de confondre l'une et l'autre teinte dans une description ou dans une enluminure. Si celle que donne la Zoologie Britannique paroissoit meilleure, nous parlerions avec

plus de confiance : quoi qu'il en soit, cette mouette, que l'on voit en Angleterre, se nourrit en hiver de vers de terre, et les restes à demi-digérés que ces oiseaux rejettent par le bec, forment cette matière gélatineuse, connue sous le nom de *stharsot* ou *stargelly*.

Après l'énumération des espèces des goélands et des mouettes bien décrites et distinctement connues, nous ne pouvons qu'en indiquer quelques autres, qu'on pourroit vraisemblablement rapporter aux précédentes, si les notices en étoient plus complètes.

1.° Celle que M. Brisson donne sous le nom de *petite mouette grise*, tout en disant qu'elle est de la *taille de la grande mouette cendrée*, et qui ne paroît en effet différer de cette espèce ou de celle du goéland à manteau gris, qu'en ce qu'elle a du blanc mêlé de gris sur le dos.

2.° Cette grande mouette de mer, dont parle Anderson, laquelle pêche un excellent poisson, appelé en Islande

runmagen, l'apporte à terre, et n'en mange que le foie ; sur quoi les paysans instruisent leurs enfans à courir sur la mouette aussi-tôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever sa proie.

3.° L'oiseau tué par M. Banks, par la latitude de 1 degré 7 minutes nord, et la longitude de 28 degrés 50 minutes, et qu'il nomma *mouette à pieds noirs* ou *larus crepidatus*. Les excrémens de cet oiseau parurent d'un rouge vif, approchant de celui de la liqueur du coquillage *hélix*, qui flotte dans ces mers (1) ; on peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau.

4.° La mouette nommée par les insulaires de Luçon, *taringting*, et qui,

(1) « L'hélix est un petit poisson de la grosseur d'un limaçon, et qui flotte sur l'eau ; il a une coquille très-fragile, dans laquelle se trouve une liqueur que l'animal jette quand on le touche, et qui est d'un rouge-pourpre le plus beau qu'on puisse voir ». *Premier Voyage de Cook.*

au caractère de vivacité qu'on lui attribue, et à son habitude de courir rapidement sur les rivages, peut également être la petite mouette grise ou la mouette rieuse.

5.° La mouette du lac de Mexico, nommée par les habitans *acuicuitzcatl*, et dont Fernandez ne dit rien de plus.

6.° Enfin un goéland observé par M. le vicomte de Querhoënt à la rade du Cap de Bonne-Espérance, et qui, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous donner, doit être une sorte de noir-manteau, mais dont les pieds, au lieu d'être rouges, sont de couleur vert-de-mer.

LE LABBE, ou LE STERCORAIRE.

Voici un oiseau qu'on rangeroit parmi les mouettes, en ne considérant que sa taille et ses traits; mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé; car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses pro-

ches, et particulièrement de la petite mouette cendrée, tachetée, de l'espèce nommée *kutgeghef* par les pêcheurs du nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et dès qu'il l'aperçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite; selon eux, c'est pour en avaler la fiente, et dans cette idée ils lui ont imposé le nom de *strundjager*, auquel répond celui de *stercoraire*; mais nous lui donnerons, ou plutôt nous lui conserverons le nom de *labbe*, car il y a toute apparence que cet oiseau ne mange pas la fiente, mais le poisson que la mouette poursuivie rejette de son bec ou vomit; d'autant plus qu'il pêche souvent lui-même, qu'il mange aussi de la graisse de baleine, et que dans la grande quantité de subsistances qu'offre la mer aux oiseaux qui l'habitent, il seroit bien étrange que celui-ci se fût réduit à un mets que tous les autres rejettent. Ainsi, le nom de stercoraire paroît donné mal-

à-propos, et l'on doit préférer celui de *labbe*, par lequel les pêcheurs désignent cet oiseau, afin d'éviter que son nom puisse induire en erreur sur son naturel et ses habitudes.

Personne ne les a mieux décrites que *Ghister*, dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm. « Le vol du labbe, dit-il, est très-vif et balancé comme celui de l'autour; le vent le plus fort ne l'empêche pas de se diriger assez juste pour saisir en l'air les petits poissons que les pêcheurs lui jettent; lorsqu'ils l'appellent *lab, lab,* il vient aussi-tôt et prend le poisson cuit ou cru, et les autres alimens qu'on lui jette; il prend même des harengs dans la barque des pêcheurs, et s'ils sont salés, il les lave avant de les avaler; on ne peut guère l'approcher ni le tirer que lorsqu'on lui jette un appât; mais les pêcheurs ménagent ces oiseaux, parce qu'ils sont pour eux l'annonce et le signe presque certain

de la présence du hareng; et en effet, lorsque le labbe ne paroît pas, la pêche est peu abondante. Cet oiseau est presque toujours sur la mer; on n'en voit ordinairement que deux ou trois ensemble, et très-rarement cinq ou six. Lorsqu'il ne trouve pas de pâture à la mer, il vient sur le rivage attaquer les mouettes, qui crient dès qu'il paroît; mais il fond sur elles, les atteint, se pose sur leur dos, et leur donnant deux ou trois coups, les force à rendre par le bec le poisson qu'elles ont dans l'estomac, qu'il avale à l'instant. Cet oiseau, ainsi que les mouettes, pond ses œufs sur les rochers; le mâle est plus noir et un peu plus gros que la femelle.

Quoique ce soit au labbe à longue queue que ces observations paroissent avoir particulièrement rapport, nous ne laissons pas de les regarder comme également propres à l'espèce dont nous parlons, qui a la queue taillée de ma-

nière que les deux plumes du milieu sont à la vérité les plus longues, mais sans néanmoins excéder les autres de beaucoup ; sa grosseur est à-peu-près celle de notre petite mouette, et sa couleur est d'un cendré-brun, ondé de grisâtre ; les ailes sont fort grandes, et les pieds sont conformés comme ceux des mouettes, et seulement un peu moins forts, les doigts sont plus courts; mais le bec diffère davantage de celui de ces oiseaux, car le bout de la mandibule supérieure est armé d'un onglet ou crochet qui paroît sur-ajouté : caractère par lequel le bec du labbe se rapproche de celui des pétrels, sans cependant avoir comme eux les narines en tuyaux.

Le labbe a dans le port et l'air de tête quelque chose de l'oiseau de proie ; et son genre de vie hostile et guerrier ne dément pas sa physionomie ; il marche le corps droit, et crie fort haut; il semble, dit Martens, prononcer *i-ja*,

ou *johan* quand c'est de loin qu'on l'entend et que sa voix retentit. Le genre de vie de ces oiseaux les isole nécessairement et les disperse ; aussi le même navigateur observe-t-il qu'il est rare qu'on les trouve rassemblés; il ajoute que l'espèce ne lui a pas paru nombreuse, et qu'il n'en a vu que fort peu dans les parages de Spitzberg. Les vents orageux du mois de novembre 1779 poussèrent deux de ces oiseaux sur les côtes de Picardie ; ils nous ont été envoyés par les soins de M. Baillon, et c'est d'après ces individus que nous avons fait la description précédente.

LE LABBE A LONGUE QUEUE.

Le prolongement des deux plumes du milieu de la queue en deux brins détachés divergens, caractérise l'espèce de cet oiseau, qui est au reste de la même taille que le labbe précédent; il a sur la tête une calotte noire ; son cou est blanc, et tout le reste du plu-

mage est gris ; quelquefois les deux longues plumes de la queue sont noires. Cet oiseau nous a été envoyé de Sibérie, et nous pensons que c'est cette même espèce que M. Gmelin a rencontrée dans les plaines de Mangasea, sur les bords du fleuve Génisca. Elle se trouve aussi en Norwège, et même plus bas, dans la Finmarchie, dans l'Angermanie; et M. Edwards l'a reçue de la baie d'Hudson, où il remarque que les Anglais appellent cet oiseau, sans doute à cause de ses hostilités contre la mouette, *the man of war bird*, le vaisseau de guerre ou l'oiseau guerrier ; mais il faut remarquer que ce nom de vaisseau de guerre ou guerrier étant déjà donné, et beaucoup plus à propos à la frégate, on ne doit pas l'appliquer à celui-ci. Cet auteur ajoute qu'à la longueur des ailes et à la foiblesse des pieds, il auroit jugé que cet oiseau devoit se tenir plus souvent en mer et au vol, que sur terre et posé ;

en même temps il observe que les pieds sont rudes comme une lime et propres à se soutenir sur le corps glissant des grands poissons : ce naturaliste juge, comme nous, que le labbe, par la forme de son bec, fait la nuance entre les mouettes et les pétrels.

M. Brisson fait une troisième espèce de stercoraire ou de labbe, sous la dénomination de *stercoraire rayé;* mais, comme il ne l'établit que sur la description que donne M. Edwards d'un individu qu'il regarde lui-même comme la femelle du stercoraire à longue queue, nous n'adopterons pas cette troisième espèce; nous pensons, avec M. Edwards, que ce n'est qu'une variété de sexe ou d'âge à laquelle même on pourroit peut-être rapporter notre première espèce : car sa ressemblance avec cet individu d'Edwards, et la conformité des habitudes naturelles de tous ces oiseaux paroissent l'indiquer; et dans ce cas, il n'y auroit réelle-

ment qu'une seule espèce d'oiseau labbe ou stercoraire, dont l'adulte ou le mâle porteroit les deux longues plumes à la queue, et dont la femelle auroit tout le corps brun, ou comme le dépeint Edwards, le manteau d'un cendré brun-foncé sur les ailes et la queue, avec le devant du corps d'un gris-blanc-sale; les cuisses, le bas-ventre et le croupion croisés de lignes noirâtres et brunes.

Espèces connues dans ce genre.

La Mouette tachetée, *larus Tridactylus.*
La Mouette d'hiver, *larus Hybernus.*
La Mouette blanche, *larus Eburneus.*
La Mouette cendrée, *larus Canus.*
La petite Mouette cendrée, *larus Cinerarius.*
Le Grisard, *larus Nœvius.*
Le Noir-manteau, *larus Marinus.*
Le Bourgmestre, *larus Fuscus.*
Le Goéland à manteau gris, *larus Glaucus.*
La Mouette rieuse, *larus Ridibundus.*
Le Labbe à longue queue, *larus Parasiticus.*
Le Labbe proprement dit, *larus Crepidatus.*
Le Goéland brun, *larus Cataractes.*

XXXIXe GENRE.

L'HIRONDELLE DE MER,

STERNA.

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : bec subulé, comprimé au sommet.

LES HIRONDELLES DE MER.

DANS le grand nombre des noms transportés, pour la plupart sans raison, des animaux de la terre à ceux de la mer, il s'en trouve quelques-uns d'assez heureusement appliqués, comme celui d'hirondelle qu'on a donné à une petite famille d'oiseaux pêcheurs, qui ressemblent à nos hirondelles par leurs lon-

gues ailes et leur queue fourchue, et qui par leur vol constant à la surface des eaux, représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations : non moins agiles et aussi vagabondes, les hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide et enlèvent en volant les petits poissons qui sont à la surface de l'eau, comme nos hirondelles y saisissent les insectes; ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner, avec quelque fondement, le nom d'*hirondelles*, malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds, qui, dans les hirondelles de mer, sont garnis de petites membranes retirées entre les doigts, et ne leur servent pas pour nager ; car il semble que la nature n'ait confié ces oiseaux qu'à la puissance de leurs ailes qui sont extrêmement longues et échancrées comme celles de nos hirondelles; ils en

font le même usage pour planer, cingler, plonger dans l'air en élevant, rabaissant, coupant, croisant leurs vols de mille et mille manières, suivant que le caprice, la gaîté ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvemens ; ils ne la saisissent qu'au vol ou en se posant un instant sur l'eau sans la poursuivre à la nage, car ils n'aiment point à nager, quoique leurs pieds à demi-membraneux puissent leur donner cette facilité. Ils résident ordinairement sur les rivages de la mer, et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Ces hirondelles de mer jettent en volant de grands cris aigus et perçans, comme les martinets, sur-tout lorsque par un temps calme elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur, ou quand elles s'attroupent en été pour faire de grandes courses; mais en particulier dans le temps des nichées, car elles sont alors plus inquiètes et plus clameuses que jamais ; elles répètent et redoublent in-

cessamment leurs mouvemens et leurs cris ; et comme elles sont toujours en très-grand nombre, l'on ne peut, sans en être assourdi, approcher de la plage où elles ont déposé leurs œufs ou rassemblé leurs petits. Elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'Océan au commencement de mai ; la plupart y demeurent et n'en quittent pas les bords ; d'autres voyagent plus loin et vont chercher les lacs, les grands étangs, en suivant les rivières ; par-tout elles vivent de petite pêche, et même quelques-unes gobent en l'air les insectes volans ; le bruit des armes à feu ne les effraie pas ; ce signal de danger, loin de les écarter, semble les attirer ; car, à l'instant où le chasseur en abat une dans la troupe, les autres se précipitent en foule à l'entour de leur compagne blessée, et tombent avec elle jusqu'à fleur d'eau. On remarque de même que nos hirondelles de terre arrivent quelquefois au coup de fusil, ou du moins

qu'elles n'en sont pas assez émues pour s'éloigner beaucoup : cette habitude ne viendroit-elle pas d'une confiance aveugle ? Ces oiseaux emportés sans cesse par un vol rapide, sont moins instruits que ceux qui sont tapis dans les sillons ou perchés sur les arbres; ils n'ont pas appris comme eux à nous observer, nous reconnoître et fuir leurs plus dangereux ennemis.

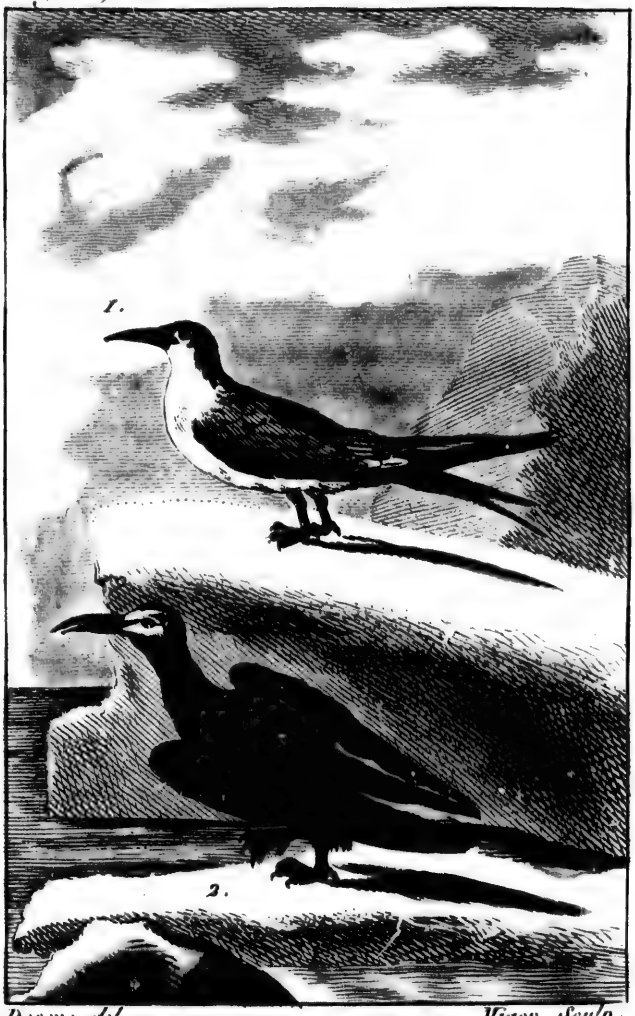
Au reste, les pieds de l'hirondelle de mer ne diffèrent de ceux de l'hirondelle de terre, qu'en ce qu'ils sont à demi-palmés; car ils sont de même très-courts, très-petits et presque inutiles pour la marche ; les ongles pointus qui arment les doigts ne paroissent pas plus nécessaires à l'hirondelle de mer qu'à celle de terre, puisque toutes deux saisissent également leur proie avec le bec ; celui des hirondelles de mer est droit, effilé en pointe, lisse, sans dentelures, et aplati par les côtés; les ailes sont si longues que l'oiseau en repos paroît en être

embarrassé, et que, dans l'air, il semble être tout aile ; mais si cette grande puissance de vol fait de l'hirondelle de mer un oiseau aérien, elle se présente comme un oiseau d'eau par ses autres attributs; car, indépendamment de la membrane échancrée entre les doigts, elle a comme presque tous les oiseaux aquatiques, une petite portion de la jambe dénuée de plumes, et le corps revêtu d'un duvet fourni et très-serré.

Cette famille des hirondelles de mer est composée de plusieurs espèces, dont la plupart ont franchi les océans et peuplé leurs rivages ; on les trouve depuis les mers, les lacs et les rivières du nord, jusque dans les vastes plages de l'Océan austral; et on les rencontre dans presque toutes les régions intermédiaires. Nous allons en donner les preuves, en faisant la description de leurs différentes espèces, et nous commencerons par celles qui fréquentent nos côtes.

lans l'air, il sem-
is si cette grande
le l'hirondelle de
, elle se présente
au par ses autres
ndamment de la
entre les doigts,
tous les oiseaux
te portion de la
es, et le corps re-
i et très-serré.

ondelles de mer
urs espèces, dont
i les océans et
; on les trouve
cs et les rivières
les vastes plages
on les rencontre
s régions inter-
s en donner les
description de
s, et nous com-
ui fréquentent



Desvne del. *Miger Sculp.*

1. LE PIERRE-GARIN ou LA GRANDE HIRONDELLE DE MER. 2. LE NODDI.

om . VII .

Tiger Sculp .

ANDE.

NODDI .

LE PIERRE-GARIN,
ou LA GRANDE HIRONDELLE DE MER *de nos côtes.*

Première espèce.

Nous plaçons ici, comme première espèce, la plus grande des hirondelles de mer qui se voyent sur nos côtes; elle a près de treize pouces du bout du bec aux ongles, près de seize jusqu'au bout de la queue, et presque deux pieds d'envergure; sa taille fine et mince, le joli gris de son manteau, le beau blanc de tout le devant du corps, avec une calotte noire sur la tête, et le bec et les pieds rouges, en font un bel oiseau.

Au retour du printemps, ces hirondelles qui arrivent en grandes troupes sur nos côtes maritimes, se séparent en bandes, dont quelques-unes pénètrent dans l'intérieur de nos provinces, comme dans l'Orléanais, en Lorraine,

en Alsace, et peut-être plus loin, en suivant les rivières, et s'arrêtant sur les lacs et sur les grands étangs; mais le gros de l'espèce reste sur les côtes et se porte au loin sur les mers. M. Ray a observé que l'on a coutume d'en trouver en quantité à cinquante lieues au large des côtes les plus occidentales de l'Angleterre, et qu'au-delà de cette distance, on ne laisse pas d'en rencontrer encore dans toute la traversée jusqu'à Madère; qu'enfin cette grande multitude paroît se rassembler pour nicher aux *Salvages*, petites îles désertes peu distantes des Canaries.

Sur nos côtes de Picardie, ces hirondelles de mer s'appellent *pierre-garins*. Ce sont, dit M. Baillon, des oiseaux aussi vifs que légers, des pêcheurs hardis et adroits; ils se précipitent dans la mer sur le poisson qu'ils guettent, et après avoir plongé, se relèvent, et souvent remontent en un instant à la même hauteur où ils étoient en l'air;

ils digèrent le poisson presque aussi promptement qu'ils le prennent, car il se fond en peu de temps dans leur estomac ; la partie qui touche le fond du sac se dissout la première ; et l'on a observé ce même effet dans les hérons et dans les mouettes ; mais en tout la force digestive est si grande dans ces hirondelles de mer, qu'elles peuvent aisément prendre un second repas une heure ou deux après le premier ; elles se battent fréquemment en se disputant leur proie, et avalent des poissons plus gros que le pouce et dont la queue leur sort par le bec. Celles que l'on prend et qu'on nourrit quelquefois dans les jardins, ne refusent pas de manger de la chair, mais il ne paroit pas qu'elles y touchent dans l'état de liberté.

Ces oiseaux s'apparient dès leur arrivée, dans les premiers jours de mai : chaque femelle dépose dans un petit creu, sur le sable nu, deux ou trois

œufs fort gros, eu égard à sa taille ; le canton de sable qu'elles choisissent pour cela est toujours à l'abri du vent du nord et au-dessous de quelque petite dune; si l'on approche de leurs nichées, les père et mère se précipitent du haut de l'air, et arrivent à l'homme en jetant de grands cris redoublés d'inquiétude et de colère.

Leurs œufs ne sont pas tous de la même couleur, les uns sont fort bruns, d'autres sont gris, et d'autres presque verdâtres ; apparemment ces derniers sont ceux des jeunes couples, car ils sont un peu plus petits, et l'on sait que, dans tous les oiseaux dont les œufs sont teints, ceux des vieux ont les couleurs plus foncées et sont un peu plus gros et moins pointus que ceux des jeunes, sur-tout dans les premières pontes: la femelle dans cette espèce ne couve que la nuit, et pendant le jour quand il pleut: elle abandonne ses œufs à la chaleur du soleil dans

tous les autres temps. « Lorsque le printemps est beau, m'écrit M. Baillon, et sur-tout quand les nichées ont commencé par un temps chaud, les trois œufs qui composent ordinairement la ponte des pierre-garins éclosent en trois jours consécutivement ; le premier pondu devance d'un jour le second, qui de même devance le troisième, parce que le développement du germe, qui ne date dans celui-ci que de l'instant de l'incubation commencée, a été hâté dans les deux autres par la chaleur du soleil qu'ils ont éprouvée sur le sable : si le temps a été pluvieux, ou seulement nébuleux lors de la ponte, cet effet n'arrive pas, et les œufs éclosent ensemble. La même remarque a été faite sur les œufs des alouettes et des pies de mer, et l'on peut croire qu'il en est encore de même pour tous les oiseaux qui pondent sur le sable nu des rivages.

» Les petits *pierre-garins* éclosent

couverts d'un duvet épais, gris-blanc et semé de quelques taches noires sur la tête et le dos; ils se traînent et quittent le nid dès qu'ils sont nés; le père et la mère leur apportent de petits lambeaux de poissons, particulièrement du foie et des ouïes; la mère venant le soir couver l'œuf non-éclos, les nouveaux-nés se mettent sous ses ailes; ces soins maternels ne durent que peu de jours; les petits se réunissent pendant la nuit et se serrent les uns contre les autres; les père et mère ne sont pas long-temps non plus à leur donner à manger dans le bec; mais sans descendre chaque fois jusqu'à terre, ils laissent tomber, et font, pour ainsi dire, pleuvoir sur eux la nourriture; les jeunes déjà voraces, s'entrebattent et se la disputent entr'eux en jetant des cris; cependant leurs parens ne cessent pas de veiller sur eux du haut de l'air; un cri qu'ils jettent en planant donne l'alarme, et à

l'instant les petits demeurent immobiles tapis sur le sable; ils seroient alors difficiles à découvrir, si les cris même de la mère n'aidoient à les faire trouver : ils ne fuient pas, et on les ramasse à la main comme des pierres.

» Ils ne volent que plus de six semaines après qu'ils sont éclos, parce qu'il faut tout ce temps à leurs longues ailes pour croître; semblables en cela aux hirondelles de terre qui restent plus long-temps dans le nid que tous les autres oiseaux de même grandeur, et en sortent mieux emplumés; les premières plumes qui poussent aux jeunes pierre-garins, sont d'un gris-blanc sur la tête, le dos et les ailes; les vraies couleurs ne viennent qu'à la mue; mais jeunes et vieux ont tous le même plumage à leur retour au printemps : la saison du départ de nos côtes de Picardie, est vers la mi-août, et j'ai remarqué l'année dernière 1779, qu'il s'étoit fait par un vent nord est».

LA PETITE HIRONDELLE DE MER.

Seconde espèce.

CETTE petite hirondelle de mer ressemble si bien à la précédente pour les couleurs, qu'on ne la distingueroit pas sans une différence de taille considérable et constante entre ces deux races ou espèces, celle-ci n'étant pas plus grosse qu'une alouette; mais elle est aussi criarde, aussi vagabonde que la grande; cependant elle ne refuse pas de vivre en captivité lorsqu'elle se trouve prise à l'embûche, que dès le temps de Belon les pêcheurs lui dressoient sur l'eau, en faisant flotter une croix de bois, au milieu de laquelle ils attachoient un petit poisson pour amorcer, avec des gluaux fichés aux quatre coins, entre lesquels l'oiseau tombant sur sa proie empêtre ses ailes. Ces petites hirondelles de mer fréquentent, ainsi que

les grandes, les côtes de nos mers, les lacs et les rivières, et elles en partent de même aux approches de l'hiver.

LA GUIFETTE.

Troisième espèce.

Nous adoptons, pour désigner cette espèce d'hirondelle de mer, le nom de *guifette* qu'elle porte sur nos côtes de Picardie; son plumage, blanc sous le corps, est assez agréablement varié de noir derrière la tête, de brun nué de roussâtre sur le dos, et d'un joli gris frangé de blanchâtre sur les ailes; elle est de la taille moyenne entre les deux précédentes; mais elle en diffère en plusieurs choses pour les mœurs. M. Baillon, qui en parle par comparaison avec la grande espèce appelée *pierre-garin*, dit qu'elles se trouvent également sur les côtes de Picardie, mais qu'elles diffèrent par plusieurs caractères; 1°. les guifettes ne vont

pas, comme les *pierre-garins*, chercher habituellement leur nourriture à la mer; elles ne sont pas piscivores, mais plutôt insectivores, se nourrissant autant des mouches et autres insectes volans qu'elles saisissent en l'air, que de ceux qu'elles vont prendre dans l'eau; 2°. elles sont peu clameuses et n'importunent pas comme les pierre-garins, par leurs cris continuels; 3°. elles ne pondent point sur le sable nu, mais choisissent dans les marais une touffe d'herbe ou de mousse sur quelque motte isolée, au milieu de l'eau, ou sur ses bords; elles y apportent quelques brins d'herbes sèches et y déposent leurs œufs, qui sont ordinairement au nombre de trois; 4°. elles couvent constamment leurs œufs pendant dix-sept jours, et ils éclosent tous le même jour.

Les petits ne peuvent voler qu'au bout d'un mois, et cependant ils partent avec leurs père et mère d'assez

bonne heure, et souvent avant les *pierre-garins;* on en voit voler le long de la Seine et de la Loire dans le temps de leur passage : au reste, les guifettes ont les allures du vol toutes semblables à celles des pierre-garins ou grandes hirondelles de mer; elles sont de même continuellement en l'air, elles volent le plus souvent en rasant l'eau ou les herbes, et s'élèvent aussi fort haut et très-rapidement.

LA GUIFETTE NOIRE, OU L'ÉPOUVANTAIL.

Quatrième espèce.

Cet oiseau a tant de rapport avec le précédent, qu'on l'appelle *guifette noire* en Picardie : le nom d'*épouvantail* qu'on lui donne ailleurs, vient apparemment de la teinte obscure de cendré très-foncé qui lui noircit la tête, le cou et le corps; ses ailes seules sont du joli gris qui fait la livrée commune des hirondelles de mer; sa grandeur est

à-peu-près la même que celle de la guifette commune ; son bec est noir, et ses petits pieds sont d'un rouge obscur : on distingue le mâle à une tache blanche placée sous la rouge.

Ces oiseaux n'ont rien de lugubre que le plumage, car ils sont très-gais, volent sans cesse, et font comme les autres hirondelles de mer, mille tours et retours dans les airs ; ils nichent comme les autres guifettes sur les roseaux dans les marais, et font trois ou quatre œufs d'un vert-sale, avec des taches noirâtres qui forment une zone vers le milieu ; ils chassent de même aux insectes ailés, et leur ressemblent encore par toutes les allures.

LE GACHET.

Cinquième espèce.

Un beau noir couvre la tête, la gorge, le cou et le haut de la poitrine de cette hirondelle de mer, en manière

de chaperon ou de domino; son dos est gris; son ventre blanc; elle est un peu plus grande que les guifettes; l'espèce n'en paroît pas fort commune sur nos côtes, mais elle se retrouve sur celles de l'Amérique, où le P. Feuillée l'a décrite, et où il a observé que ces oiseaux pondent sur la roche nue, deux œufs très gros pour leur taille et marbrés de taches d'un pourpre sombre, sur un fond blanchâtre. Au reste, l'individu observé par ce voyageur étoit plus grand que celui qu'a décrit M. Brisson, qui néanmoins les rapporte tous deux à la même espèce, à laquelle, sans en dire la raison, il a imposé le nom de *gachet*.

L'HIRONDELLE DE MER *des Philippines*.

Sixième espèce

Cette hirondelle de mer trouvée à l'île Panay, l'une des Philippines, par

M. Sonnerat, est indiquée dans son Voyage à la nouvelle Guinée; sa grandeur est égale à celle de notre pierre-garin, et peut-être est-elle de la même espèce, modifiée par l'influence du climat; car elle a, comme le pierre-garin, tout le devant du corps blanc, le dessus de la tête tacheté de noir, et n'en diffère que par les ailes et la queue, qui sont grisâtres en-dessous, et d'un brun de terre d'ombre au-dessus; le bec et les pieds sont noirs.

L'HIRONDELLE DE MER
à grande envergure.

Septième espèce

Quoique ce caractère d'une grande envergure semble appartenir à toutes les hirondelles de mer, il peut néanmoins s'appliquer spécialement à celle-ci, qui, sans être plus grande de corps que notre hirondelle de mer commune, a deux pieds neuf pouces d'envergure;

elle a sur le front un petit croissant blanc, avec le dessus de la tête et de la queue d'un beau noir, et tout le dessous du corps blanc; le bec et les pieds noirs. Nous devons à M. le vicomte de Querhoënt la connoissance de cette espèce qu'il a trouvée à l'île de l'Ascension, et sur laquelle il nous a communiqué la notice suivante. «Il est inconcevable combien il y a de ces hirondelles à l'Ascension, l'air en est quelquefois obscurci, et j'ai vu de petites plaines qu'elles couvroient entièrement; elles sont très-piaillardes et jettent continuellement des cris aigus et aigres, exactement semblables à ceux de la fresaye : elles ne sont pas craintives; elles voloient au-dessus de moi, presque à me toucher; celles qui étoient sur leurs nids ne s'envoloient point quand je les approchois, mais me donnoient de grands coups de bec quand je voulois les prendre; sur plus de six cents œufs de ces oiseaux, je n'en ai vu

que trois où il y eût deux petits ou deux œufs, tous les autres n'en avoient qu'un; ils les font à plate-terre, auprès de quelque tas de pierres, et tous les uns auprès des autres. Dans une partie de l'île, où une troupe s'étoit établie, je trouvai dans tous les nids le petit déjà grand, et pas un seul œuf; le lendemain je rencontrai un autre établissement où il n'y avoit dans chaque nid qu'un œuf qui commençoit à être couvé et pas un petit : cet œuf, dont la grosseur me surprit, est jaunâtre avec des taches brunes, et d'autres taches d'un violet-pâle, plus multipliées au gros bout; sans doute ces oiseaux font plusieurs pontes par an. Les petits, dans leur premier âge, sont couverts d'un duvet gris-blanc; quand on veut les prendre dans le nid, ils dégorgent aussi-tôt le poisson qu'ils ont dans l'estomac ».

LA GRANDE HIRONDELLE DE MER *de Cayenne.*

Huitième espèce.

On pourroit donner à cette espèce la dénomination de *très-grande hirondelle de mer,* car elle surpasse de plus de deux pouces, dans ses principales dimensions, le pierre-garin, qui est la plus grande de nos hirondelles de mer d'Europe. Celle-ci se trouve à Cayenne; elle a, comme la plupart des espèces de son genre, tout le dessous du corps blanc, une calotte noire derrière la tête, et les plumes du manteau frangées sur fond gris, de jaunâtre ou roussâtre foible.

Nous n'avons connoissance que de ces huit espèces d'hirondelles de mer, et nous croyons devoir séparer de cette famille d'oiseaux, celui dont M. Brisson a fait sa *troisième espèce,* sous la dénomination d'*hirondelle cendrée,* parce

qu'il a *les ailes courtes*, et que la grande longueur des ailes paroît être le trait le plus marqué, et l'attribut constant par lequel la nature ait caractérisé les hirondelles de mer, et parce qu'aussi leurs habitudes naturelles dépendent, pour la plupart, de cette conformation qui leur est commune à toutes.

LE NODDI.

L'HOMME si fier de son domaine, et qui en effet commande en maître sur la terre qu'il habite, est à peine connu dans une autre grande partie du vaste empire de la nature; il trouve sur les mers des ennemis au-dessus de ses forces, des obstacles plus puissans que son art, et des périls plus grands que son courage : ces barrières du monde qu'il a osé franchir sont les écueils où se brise son audace, où tous les élémens conjurés contre lui, conspirent à sa perte, où la nature en un mot veut

régner seule sur un domaine qu'il s'efforce vainement d'usurper; aussi n'y paroît-il qu'en fugitif plutôt qu'en maître. S'il en trouble les habitans, si même quelques-uns d'entr'eux tombés dans ses filets ou sous les harpons, deviennent les victimes d'une main qu'ils ne connoissent pas, le plus grand nombre à couvert au fond de ses abîmes, voit bientôt les frimats, les vents et les orages balayer de la surface des mers ces hôtes importuns et destructeurs, qui ne peuvent que par instant troubler leur repos et leur liberté.

Et en effet, les animaux que la nature, avec des moyens et des facultés bien plus foibles en apparence, a rendus bien plus forts que nous contre les flots et les tempêtes, tels que la plupart des oiseaux *pélagiens*, ne nous connoissent pas; ils se laissent approcher, saisir même avec une sécurité que nous appelons stupide, mais qui montre bien clairement combien l'homme est pour

eux un être nouveau, étranger, inconnu, et qui témoigne de la pleine et entière liberté dont jouit l'espèce loin du maître qui fait sentir son pouvoir à tout ce qui respire près de lui. Nous avons déjà vu, et nous verrons encore plusieurs exemples de cette imbécillité apparente, ou plutôt de cette profonde sécurité qui caractérise les oiseaux des grandes mers. Le noddi, dont il est ici question, a été nommé *moineau fou, passer stultus;* dénomination néanmoins très-impropre, puisque le noddi n'est rien moins qu'un moineau, et qu'il ressemble à une grande hirondelle de mer ou à une petite mouette, et que, dans la réalité, il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux, car il a les pieds de la mouette et le bec conformé comme celui de l'hirondelle de mer: tout son plumage est d'un brun noir, à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête; sa

taille est à peu-près celle de la grande hirondelle de mer.

Nous avons adopté le nom de *noddi* qui se lit fréquemment dans les relations des voyageurs anglais, parce qu'il exprime l'étourderie ou l'assurance folle avec laquelle cet oiseau vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires, et même sur la main que les matelots lui tendent.

L'espèce ne paroît pas s'être étendue fort au-delà des tropiques; mais elle est très-nombreuse dans les lieux qu'elle fréquente. « A Cayenne, nous dit M. de la Borde, il y a cent noddis ou *thouaroux* pour un fou ou une frégate; ils couvrent sur-tout le rocher du Grand-Connétable, d'où ils viennent voltiger autour des vaisseaux, et lorsqu'on tire un coup de canon, ils se lèvent et forment par leur multitude un nuage épais ». Catesby les a également vus pêcher en grand nombre, volant ensemble et s'abaissant continuellement

à la surface de la mer, pour enlever les petits poissons, dont les troupes en colonnes sont chassées et pressées par les grands vents. Cette pêche semble se faire de la part de ces oiseaux avec beaucoup de plaisir et de gaîté, si l'on en juge par la variété de leurs cris, par le grand bruit qu'ils font et qu'on entend de quelques milles. Tout ceci, ajoute Catesby, n'a lieu que dans le temps des nichées et de la ponte qui se fait sur le rocher tout nu; après quoi chaque noddi se porte au large et erre seul sur le vaste Océan.

Espèces connues dans ce genre.

La grande Hirondelle de mer de Cayenne, *sterna Cayennensis.*

L'Hirondelle de mer fuligineuse, *sterna Fuliginosa.*

Le Noddi, *sterna Stolida.*

Le Pierre-Garin, *sterna Hirundo.*

Le Gachet, *sterna Nigra.*

La petite Hirondelle de mer, *sterna Minuta.*

La Guifette, *sterna Nœvia.*

L'Épouvantail, *sterna Fissipes.*

L'Hirondelle de mer Caspienne, *sterna Caspia.*

FIN DU TOME SEPTIÈME.